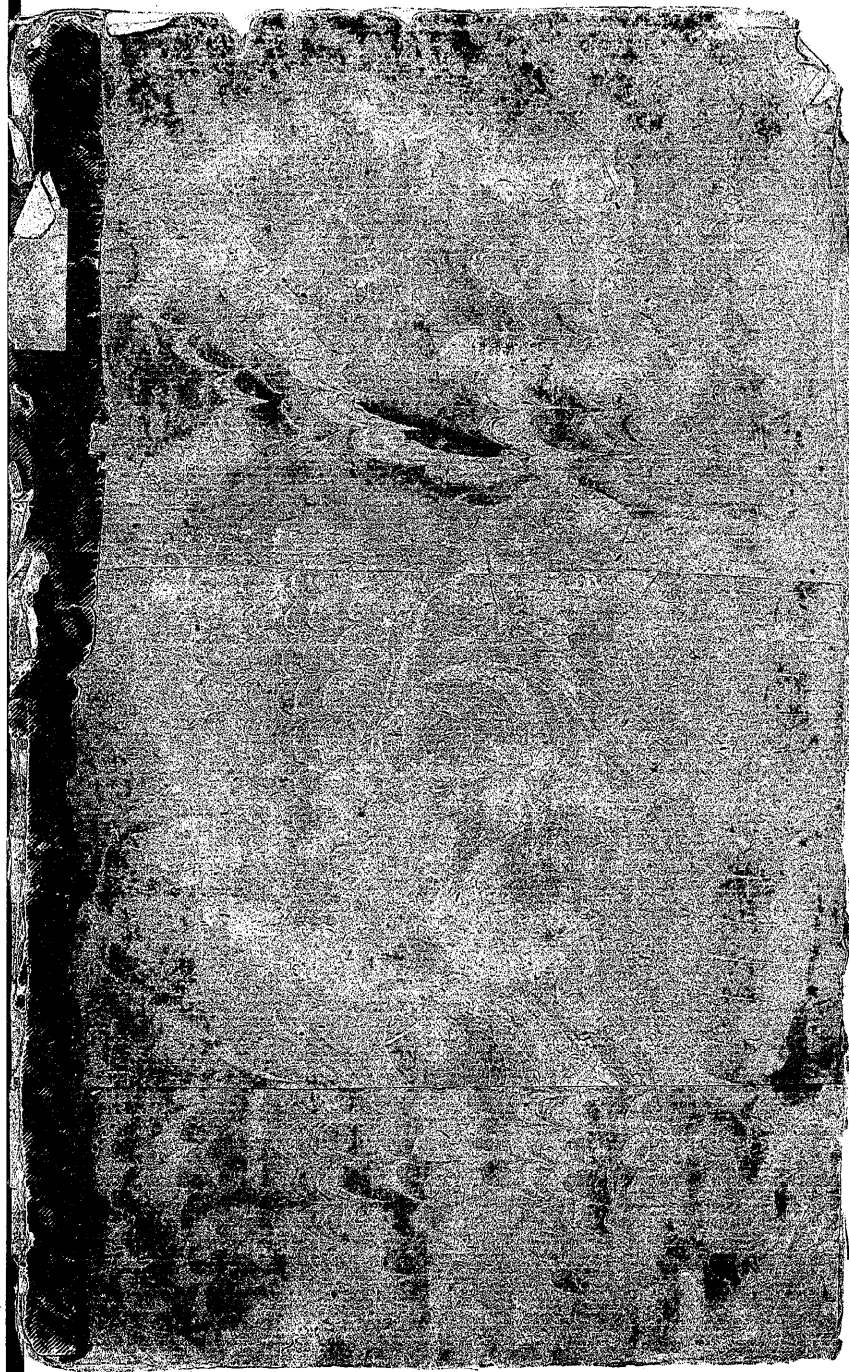
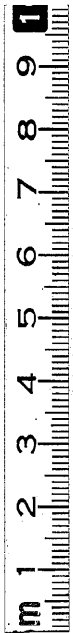


01100000



YUSHODO
TOKYO



N^o

DISCOURS

SUR L'ORIGINE ET LES FONDAMENS
DE L'INEGALITE PARMY LES HOMMES



Par JEAN JAQUES ROUSSEAU
CITOYEN DE GENÈVE.

Non in depravatis, sed in his quæ bene secundum
naturam se habent, considerandum est quid sit na-
turale. ARISTOT. Politic. L. 2.



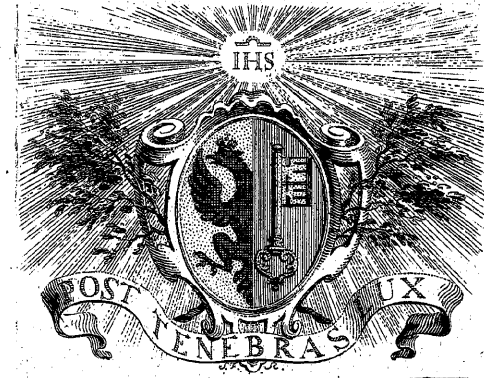
A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

M D C C L V.

135.48
R 86d

E 39989



A

LA REPUBLIQUE
DE GENÈVE.

MAGNIFIQUES, TRÈS HONORÉS,
ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

Convaincu qu'il n'appartient
qu'au Citoyen vertueux de rendre

* 2

à sa

IV DEDICACE.

à sa Patrie des honneurs qu'elle puisse avouer, Il y a trente ans que je travaille à meriter de vous offrir un hommage public; & cette heureuse occasion suppléant en partie à ce que mes efforts n'ont pû faire, j'ai cru qu'il me seroit permis de consulter ici le zèle qui m'anime, plus que le droit qui devroit m'autoriser. Ayant eu le bonheur de naître parmi vous, comment pourrois-je mediter sur l'égalité que la nature a mise entre les hommes & sur l'inégalité qu'ils

DEDICACE. V

qu'ils ont instituée, sans penser à la profonde sagesse avec laquelle l'une & l'autre, heureusement combinées dans cet état, concourent de la manière la plus approchante de la loi naturelle & la plus favorable à la société, au maintien de l'ordre public & au bonheur des particuliers? En recherchant les meilleures maximes que le bon sens puisse dicter sur la constitution d'un gouvernement, j'ai été si frappé de les voir toutes en execution dans le vôtre, que

VI DEDICACE.

que même sans être né dans vos murs, j'aurois cru ne pouvoir me dispenser d'offrir ce tableau de la société humaine à celui de tous les Peuples qui me paroît en posséder les plus grands avantages, & en avoir le mieux prévenu les abus.

Si j'avois eu à choisir le lieu de ma naissance, j'aurois choisi une société d'une grandeur bornée par l'étendue des facultés humaines, c'est-à-dire par la possibilité d'être bien gouvernée, & où chacun

DEDICACE. VII

cun suffisant à son emploi, nul n'eût été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il étoit chargé: un état où tous les particuliers se connoissant entr'eux, les manœuvres *obscures* du vice ni la modestie de la vertu n'eussent pû se dérober aux regards & au jugement du Public, & où cette douce habitude de se voir & de se connoître, fût de l'amour de la Patrie l'amour des Citoyens plutôt que celui de la terre.

J'aurois voulu naître dans un pais

* 4 où

VIII DEDICACE.

où le Souverain & le peuple ne pussent avoir qu'un seul & même intérêt, afin que tous les mouvemens de la machine ne tendissent jamais qu'au bonheur commun; ce qui ne pouvant se faire à moins que le Peuple & le Souverain ne soient une même personne, il s'ensuit que j'aurois voulu nâtre sous un gouvernement démocratique, sagement tempéré.

J'aurois voulu vivre & mourir libre, c'est-à-dire tellement soumis aux loix que ni moi ni personne

DEDICACE. IX

sonne n'en pût secouer l'honorable joug; Ce joug salutaire & doux, que les têtes les plus fières portent d'autant plus docilement qu'elles sont faites pour n'en porter aucun autre.

J'aurois donc voulu que personne dans l'état n'eût pû se dire au-dessus de la loi, & que Personne au dehors n'en pût imposer que l'état fût obligé de reconnoître. Car quelle que puisse être la constitution d'un gouvernement, s'il s'y trouve un seul homme qui ne

X DEDICACE.

soit pas soumis à la loi, tous les autres sont nécessairement à la discrétion de celui-là; (*) Et s'il y a un Chef national, & un autre Chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un & l'autre soient bien obéis & que l'état soit bien gouverné.

Je n'aurois point voulu habiter une République de nouvelle institution, quelque bonnes loix qu'elle pût avoir; de peur que le gouvernement autrement constitué

DEDICACE. XI

tué peut-être qu'il ne faudroit pour le moment, ne convenant pas aux nouveaux Citoyens, ou les Citoyens au nouveau gouvernement, l'état ne fût sujet à être ébranlé & détruit presque dès sa naissance. Car il en est de la liberté comme de ces alimens solides & succulens, ou de ces vins généreux, propres à nourrir & fortifier les temperamens robustes qui en ont l'habitude, mais qui accablent, ruinent & enyvrent les foibles & délicats qui n'y sont point

XII. D E D I C A C E.

point faits. Les Peuples une fois accoutumés à des Maîtres ne sont plus en état de s'en passer. S'ils tentent de secouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté; que prenant pour elle une licence effrenée qui lui est opposée, leurs revolutions les livrent presque toujours à des seducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes. Le Peuple Romain lui-même, ce modèle de tous les Peuples libres, ne fut point en état de se gouverner en sortant de l'oppression des
Tar-

D E D I C A C E. XIII

Tarquins. Avili par l'esclavage & les travaux ignominieux qu'ils lui avoient imposés, ce n'étoit d'abord qu'une stupide Populace qu'il falut ménager & gouverner avec la plus grande sagesse, afin que s'accoutumant peu à peu à respirer l'air salulaire de la liberté, ces âmes énervées ou plutôt abruties sous la tyrannie, acquissent par degrés cette sévérité de mœurs & cette fierté de courage qui en firent enfin le plus respectable de tous les Peuples. J'aurois donc
cherché

XIV D E D I C A C E.

cherché pour ma Patrie une heureuse & tranquille République dont l'ancienneté se perdit en quelque sorte dans la nuit des tems ; qui n'eût éprouvé que des atteintes propres à manifester & affermir dans ses habitans le courage & l'amour de la Patrie , & où les Citoyens accoutumés de longue main à une sage indépendance, fussent, non seulement libres, mais dignes de l'être.

J'aurois voulu me choisir une Patrie, détournée par une heureuse
impuif-

D E D I C A C E. xv

impuissance du féroce amour des Conquêtes, & garantie par une position encore plus heureuse de la crainte de devenir elle-même la Conquête d'un autre Etat : Une Ville libre placée entre plusieurs Peuples dont aucun n'eût intérêt à l'envahir, & dont chacun eût intérêt d'empêcher les autres de l'envahir eux mêmes : Une République, en un mot, qui ne tentât point l'ambition de ses voisins & qui pût raisonnablement compter sur leur secours au besoin. Il s'ensuit

**

que

XVI D E D I C A C E .

que dans une position si heureuse, elle n'auroit eu rien à craindre que d'elle-même, & que si ses Citoyens s'étoient exercés aux armes, c'eût été plutôt pour entretenir chez eux cette ardeur guerrière & cette fierté de courage qui sied si bien à la liberté & qui en nourrit le goût, que par la nécessité de pourvoir à leur propre défense.

J'aurois cherché un País où le droit de législation fût commun à tous les Citoyens; car qui peut mieux savoir qu'eux sous qu'elles
con-

D E D I C A C E . XVII

conditions il leur convient de vivre ensemble dans une même société? Mais je n'aurois pas approuvé des Plebiscites semblables à ceux des Romains où les Chefs de l'Etat & les plus intéressés à sa conservation étoient exclus des délibérations dont souvent dépendoit son salut, & où par une absurde inconféquence les Magistrats étoient privés des droits dont jouissoient les simples Citoyens.

Au contraire, j'aurois désiré que pour arrêter les projets intéressés

** 2

&

XVIII D E D I C A C E .

& mal conçus, & les innovations dangereuses qui perdirent enfin les Atheniens, chacun n'eût pas le pouvoir de proposer de nouvelles Loix à sa fantaisie; que ce droit appartint aux seuls Magistrats; qu'ils en usassent même avec tant de circonspection, que le Peuple de son côté fût si réservé à donner son consentement à ces Loix, & que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de solennité, qu'avant que la constitution fût ébranlée on eût le tems de se convaincre

D E D I C A C E . XIX

vaincre que c'est surtout la grande antiquité des Loix qui les rend saintes & vénérables, que le Peuple méprise bientôt celles qu'il voit changer tous les jours, & qu'en s'accoutumant à négliger les anciens usages sous prétexte de faire mieux, on introduit souvent de grands maux pour en corriger de moindres.

J'aurois fui surtout, comme nécessairement mal gouvernée, une République où le Peuple croyant pouvoir se passer de ses Magistrats

xx D E D I C A C E.

ou ne leur laisser qu'une autorité précaire , auroit imprudemment gardé l'administration des affaires Civiles & l'exécution de ses propres Loix; telle dut être la grossière constitution des premiers gouvernemens sortant immédiatement de l'état de Nature, & tel fut encore un des Vices qui perdirent la République d'Athenes.

Mais j'aurois choisi celle où les particuliers se contentant de donner la sanction aux Loix , & de décider en Corps & sur le rapport
des

D E D I C A C E. xxi

des Chefs, les plus importantes affaires publiques , établirent des tribunaux respectés, en distingueroient avec soin les divers départemens ; éliroient d'année en année les plus capables & les plus intègres de leurs Concitoyens pour administrer la Justice & gouverner l'Etat ; & où la Vertu des Magistrats portant ainsi témoignage de la sagesse du Peuple , les uns & les autres s'honoreroient mutuellement. De sorte que si jamais de funestes mal-entendus venoient à

xxii D E D I C A C E.

troubler la concorde publique, ces tems mêmes d'aveuglement & d'erreurs fussent marqués par des témoignages de modération, d'estime réciproque, & d'un commun respect pour les Loix; présages & garants d'une réconciliation sincère & perpétuelle.

Tels sont, Magnifiques, très-honorés, & Souverains Seigneurs, les avantages que j'aurois recherchés dans la Patrie que je me ferois choisie. Que si la providence y avoit ajouté de plus une situation

D E D I C A C E. xxiii

tuation charmante, un Climat temperé, un pais fertile, & l'aspect le plus délicieux qui soit sous le Ciel, je n'aurois désiré pour combler mon bonheur que de jouir de tous ces biens dans le sein de cette heureux Patrie, vivant paisiblement dans une douce société avec mes Concitoyens, exerçant envers eux, & à leur exemple, l'humanité, l'amitié & toutes les vertus, & laissant après moi l'honorable mémoire d'un homme de bien, & d'un honnête & vertueux Patriote. * * 5 Si,

XXIV D E D I C A C E .

Si, moins heureux ou trop tard sage, je m'étois vû réduit à finir en d'autres Climats une infirme & languissante carrière, regrettant inutilement le repos & la Paix dont une jeunesse imprudente m'auroit privé; j'aurois du moins nourri dans mon ame ces mêmes sentimens dont je n'aurois pû faire usage dans mon pais, & pénétré d'une affection tendre & desintéressée pour mes Concitoyens éloignés, je leur aurois adressé du fond de mon cœur
à

D E D I C A C E . XXV

à peu près le discours suivant.
Mes chers Concitoyens ou plutôt mes frères, puisque les liens du sang ainsi que les Loix nous unissent presque tous, il m'est doux de ne pouvoir penser à vous, sans penser en même tems à tous les biens dont vous jouissés & dont nul de vous peut-être ne sent mieux le prix que moi qui les ai perdus. Plus je réfléchis sur votre situation Politique & Civile, & moins je puis imaginer que la nature des choses humaines puisse en
com-

xxvi D E D I C A C E .

comporter une meilleure. Dans tous les autres Gouvernemens, quand il est question d'assurer le plus grand bien de l'Etat, tout se borne toujours à des projets en idées, & tout au plus à de simples possibilités. Pour vous, votre bonheur est tout fait, il ne faut qu'en jouir, & vous n'avez plus besoin pour devenir parfaitement heureux, que de savoir vous contenter de l'être. Votre Souveraineté acquise ou recouvrée à la pointe de l'épée, & conservée durant deux siècles

D E D I C A C E . xxvii

cles à force de valeur & de sagesse, est enfin pleinement & universellement reconnu. Des Traités honorables fixent vos limites, assurent vos droits, & affermissent votre repos. Votre constitution est excellente, dictée par la plus sublime raison, & garantie par des Puissances amies & respectables; votre état est tranquille, vous n'avez ni guerres ni conquérans à craindre; vous n'avez point d'autres maîtres que de sages loix que vous avez faites, administrées par des

xxviii D E D I C A C E.

des Magistrats intègres qui font de
votre choix ; vous n'êtes ni assez
riches pour vous énerver par la
moleffe & perdre dans de vaines
delices le goût du vrai bonheur
& des solides vertus, ni assez pau-
vres pour avoir besoin de plus de
secours étrangers que ne vous en
procure votre industrie ; & cette
liberté précieuse qu'on ne main-
tient chez les grandes Nations
qu'avec des Impots exorbitans,
ne vous coute presque rien à
conserver.

Puis-

D E D I C A C E. xxix

Puisse durer toujours pour le
bonheur de ses Citoyens & l'e-
xemple des Peuples une Républi-
que si sagement & si heureuse-
ment constituée ! Voilà le seul
voeu qui vous reste à faire, & le
seul soin qui vous reste à pren-
dre. C'est à vous seuls defor-
mais, non à faire votre bonheur,
vos Ancêtres vous en ont évité
la peine, mais à le rendre dura-
ble par la sagesse d'en bien user.
C'est de votre union perpetuelle,
de votre obéissance aux loix ; de

votre

xxx D E D I C A C E .

vôtre respect pour leurs Ministres que dépend votre conservation. S'il reste parmi vous le moindre germe d'aigreur ou de défiance, hâtez vous de le détruire comme un levain funeste d'où resulteroient tôt ou tard vos malheurs & la ruine de l'état : Je vous conjure de rentrer tous au fond de votre Cœur & de consulter la voix secrète de votre conscience. Quelqu'un parmi vous connoît-il dans l'univers un Corps plus intègre, plus éclairé, plus respect-

D E D I C A C E . xxxi

respectable que celui de votre Magistrature. Tous ses membres ne vous donnent ils pas l'exemple de la moderation, de la simplicité de mœurs, du respect pour les loix & de la plus sincère reconciliation : rendez donc sans réserve à de si sages Chefs cette salutaire confiance que la raison doit à la vertu ; songez qu'ils sont de votre choix, qu'ils le justifient, & que les honneurs dûs à ceux que vous avez constitués en dignité retombent nécessairement sur vous mêmes.

Nul

XXXII D E D I C A C E.

Nul de vous n'est assez peu éclairé pour ignorer qu'ouï cessé la vigueur des loix & l'autorité de leurs défenseurs, il ne peut y avoir ni fureté ni liberté pour personne. De quoi s'agit il donc entre vous que de faire de bon cœur & avec une juste confiance ce que vous ferez toujours obligés de faire par un véritable intérêt, par devoir, & pour la raison. Qu'une coupable & funeste indifférence pour le maintien de la constitution, ne vous fasse jamais né-

gli-

D E D I C A C E. XXXIII

glier au besoin les sages avis des plus éclairés & des plus zélés d'entre vous : Mais que l'équité, la modération, la plus respectueuse fermeté, continuent de régler toutes vos démarches & de montrer en vous à tout l'univers l'exemple d'un Peuple fier & modeste, aussi jaloux de sa gloire que de sa liberté. Gardez-vous, sur tout & ce fera mon dernier Conseil, d'écouter jamais des interpretations sinistres & des discours envenimés dont les motifs secrets sont sou-

*** 2 vent

XXXIV D E D I C A C E.

vent plus dangereux que les actions qui en font l'objet. Toute une maison s'éveille & se tient en allarmes aux premiers cris d'un bon & fidèle Gardien qui n'aboye jamais qu'à l'approche des Voleurs; mais on hait l'importunité de ces animaux bruyans qui troublent sans cesse le repos public, & dont les avertissemens continuels & déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires.

Et vous MAGNIFIQUES
ET TRES HONORE'S SEI-
GNEURS;

D E D I C A C E. XXXV

GNEURS; vous dignes & respectables Magistrats d'un Peuple libre; permettez moi de vous offrir en particulier mes hommages & mes devoirs. S'il y a dans le monde un rang propre à illustrer ceux qui l'occupent, c'est sans doute celui que donnent les talens & la vertu, celui dont vous vous êtes rendus dignes, & auquel vos Concitoyens vous ont élevés. Leur propre mérite ajoute encore au vôtre un nouvel éclat, & chois par des hommes capables d'en

*** 3 gou-

XXXVI D E D I C A C E.

gouverner d'autres, pour les gouverner eux-mêmes, je vous trouve autant au dessus des autres Magistrats, qu'un Peuple libre, & sur tout celui que vous avez l'honneur de conduire, est par ses lumières & par sa raison au dessus de la populace des autres Etats.

Qu'il me soit permis de citer un exemple dont il devrait rester de meilleures traces, & qui sera toujours présent à mon Cœur. Je ne me rappelle point sans la plus douce émotion la memoire du vertueux

D E D I C A C E. XXXVII

ueux Citoyen de qui j'ai reçu le jour, & qui souvent entretint mon enfance du respect qui vous étoit dû. Je le vois encore vivant du travail de ses mains, & nourrissant son ame des Verités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque, & Grotius, mêlés devant lui avec les instrumens de son métier. Je vois à ses côtés un fils chéri recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des Pères. Mais si les égaremens d'une folle jeunesse me firent oublier

XXXVIII D E D I C A C E .

durant un tems de si sages leçons, j'ai le bonheur d'éprouver enfin que quelque penchant qu'on ait vers le vice, il est difficile qu'une éducation dont le cœur se mêle reste perdue pour toujours.

Tels sont **MAGNIFIQUES ET TRES' HONORE'S SEIGNEURS**, les Citoyens & même les simples habitans nés dans l'Etat que vous gouvernez; tels sont ces hommes instruits & sensés dont, sous le nom d'Ouvriers & de Peuple, on a chez les autres Nations

D E D I C A C E . XXXIX

tions des idées si basses & si fausses. Mon Père, je l'avoue avec joye, n'étoit point distingué parmi ses concitoyens; il n'étoit que ce qu'ils sont tous, & tel qu'il étoit, il n'y a point de País où sa société n'eût été recherchée, cultivée, & même avec fruit, par les plus honnêtes gens. Il ne m'appartient pas, & grace au Ciel, il n'est pas nécessaire de vous parler des égards que peuvent attendre de vous des hommes de cette trempe, vos égaux par l'éducation,

*** 5

tion,

XL DEDICACE.

tion, ainsi que par les droits de la nature & de la naissance; vos inférieurs par leur volonté, par la préférence qu'ils devoient à votre mérite, qu'ils lui ont accordée, & pour laquelle vous leur devez à votre tour une sorte de reconnaissance. J'apprens avec une vive satisfaction de combien de douceur & de condescendance vous temperez avec eux la gravité convenable aux ministres des Loix, combien vous leur rendez en estime & en attentions ce qu'ils vous doi-

DEDICACE. XLI

doivent d'obéissance & de respects; conduite pleine de justice & de sagesse, propre à éloigner de plus en plus la mémoire des événements malheureux qu'il faut oublier pour ne les revoir jamais: conduite d'autant plus judicieuse que ce Peuple équitable & genereux se fait un plaisir de son devoir, qu'il aime naturellement à vous honorer, & que les plus ardens à soutenir leurs droits, sont le plus portés à respecter les vôtres.

Il ne doit pas être étonnant
que

XLII D E D I C A C E.

que les Chefs d'une Societé Civile en aiment la gloire & le bonheur, mais il l'est trop pour le repos des hommes que ceux qui se regardent comme les Magistrats, ou plutôt comme les maîtres d'une Patrie plus sainte & plus sublime, témoignent quelque amour pour la Patrie terrestre qui les nourrit. Qu'il m'est doux de pouvoir faire en nôtre faveur une exception si rare, & placer au rang, de nos meilleurs Citoyens, ces zélés, dépositaires des dogmes sacrés

D E D I C A C E. XLIII

crés autorisés par les loix, ces vénérables Pasteurs des ames, dont la vive & douce éloquence porte d'autant mieux dans les Cœurs les maximes de l'Evangile, qu'ils commencent toujours par les pratiquer eux-mêmes! Tout le monde fait avec quel succès le grand art de la Chaire est cultivé à Genève; Mais, trop accoutumés à voir dire d'une manière & faire d'une autre, peu de Gens savent jusqu'à quel point l'esprit du Christianisme, la sainteté des mœurs, la vérité

XLIV D E D I C A C E .

vérité pour soi-même & la douceur pour autrui, régner dans le Corps de nos Ministres. Peut-être appartient-il à la seule Ville de Genève de montrer l'exemple édifiant d'une aussi parfaite union entre une Société de Théologiens & de Gens de Lettres. C'est en grande partie sur leur sagesse & leur modération reconnues, c'est sur leur zèle pour la prospérité de l'Etat que je fonde l'espoir de son éternelle tranquillité; & je remarque avec un plaisir mêlé d'étonnement

D E D I C A C E . XLV

ment & de respect, combien ils ont d'horreur pour les affreuses maximes de ces hommes sacrés & barbares dont l'Histoire fournit plus d'un exemple, & qui, pour soutenir les prétendus droits de Dieu, c'est-à-dire leurs intérêts, étoient d'autant moins avarés du sang humain qu'ils se flattoient que le leur seroit toujours respecté.

Pourrois-je oublier cette précieuse moitié de la République qui fait le bonheur de l'autre, & dont la douceur & la sagesse y maintien-

XLVI D E D I C A C E .

tiennent la paix & les bonnes mœurs ? Aimables & vertueuses Citoyennes , le sort de vôtre sexe fera toujours de gouverner le nôtre . Heureux ! quand vôtre chaste pouvoir exercé seulement dans l'union conjugale , ne se fait sentir que pour la gloire de l'Etat & le bonheur public . C'est ainsi que les femmes commandoient à Sparte , & c'est ainsi que vous méritez de commander à Genève . Quel homme barbare pourroit résister à la voix de l'honneur & de la raison

D E D I C A C E . XLVII

son dans la bouche d'une tendre épouse ; & qui ne mépriseroit un vain luxe , en voyant vôtre simple & modeste parure , qui par l'éclat qu'elle tient de vous , semble être la plus favorable à la beauté ? C'est donc à vous de maintenir toujours par vôtre aimable & innocent empire & par vôtre esprit insinuant l'amour des loix dans l'Etat & la Concorde parmi les Citoyens ; de réunir par d'heureux mariages les familles divisées ; & sur-tout , de corriger par la persuasive douceur

**** de

XLVIII D E D I C A C E.

de vos leçons & par les graces modestes de vôtre entretien, les travers que nos jeunes Gens vont prendre en d'autres païs, d'où, au lieu de tant de choses utiles dont ils pourroient profiter ils ne rapportent, avec un ton puerile & des airs ridicules pris parmi des femmes perdues, que l'admiration de je ne fais quelles prétendues grandeurs, frivoles dedomagemens de la servitude, qui ne vaudront jamais l'auguste liberté. Soyez donc toujours ce que vous êtes,

D E D I C A C E. XLIX

êtes, les chastes gardiennes des mœurs & les doux liens de la paix, & continuez de faire valoir en toute occasion les droits du Cœur & de la Nature au profit du devoir & de la vertu.

Je me flate de n'être point d'émenti par l'événement, en fondant sur de tels garands l'espoir du bonheur commun des Citoyens & de la gloire de la République. J'avouë qu'avec tous ces avantages, elle ne brillera pas de cet éclat dont la plûpart des yeux sont
**** 2 éblouis

L D E D I C A C E .

éblouis & dont le puerile & funeste goût est le plus mortel ennemi du bonheur & de la liberté. Qu'une jeunesse dissolue aille chercher ailleurs des plaisirs faciles & de longs repentirs. Que les prétendus gens de goût admirent en d'autres lieux la grandeur des Palais, la beauté des équipages, les superbes ameublemens, la pompe des spectacles, & tous les raffinemens de la mollesse & du luxe. A Genève, on ne trouvera que des hommes,
mais

D E D I C A C E . LI

mais pourtant un tel spectacle a bien son prix, & ceux qui le rechercheront vaudront bien les admirateurs du reste.

Daignez **MAGNIFIQUES, TRES HONORES ET SOUVERAINS SEIGNEURS**, recevoir tous avec la même bonté les respectueux témoignages de l'intérêt que je prends à votre prospérité commune. Si j'étois affés malheureux pour être coupable de quelque transport indiscret dans cette vive effusion de mon Cœur,
**** 3 je

LII DEDICACE.

je vous supplie de le pardonner à la tendre affection d'un vrai Patriote, & au zèle ardent & légitime d'un homme qui n'envisage point de plus grand bonheur pour lui-même que celui de vous voir tous heureux.

Je suis avec le plus profond respect

MAGNIFIQUES, TRÈS HONORÉS,
ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

A Chamberi; le Votre très humble & très-obeissant serviteur & Concitoyen.
12. Juin 1754.

JEAN JAQUES ROUSSEAU.

P R É F A C E.



A plus utile & la moins avancée de toutes les connoissances humaines me paroît être celle de l'homme (* 2.), & j'ose dire que la seule inscription du Temple de Delphes contenoit un Precepte plus important & plus difficile que tous les gros Livres des Moralistes. Aussi je regarde le sujet de ce Discours comme une des questions les plus intéressantes que la Philosophie puisse proposer, & malheureusement pour nous comme une des plus épineuses que les Philosophes puissent résoudre: Car comment connoître la source de l'inégalité parmi les hommes, si l'on ne commence par

**** 4 les

LIV P R E F A C E.

les connoître eux mêmes? & comment l'homme viendra-t-il à bout de se voir tel que l'a formé la Nature, à travers tous les changemens que la succession des tems & des choses a dû produire dans sa constitution originelle, & de démêler ce qu'il tient de son propre fond d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajouté ou changé à son Etat primitif? semblable à la statue de Glaucus que le tems, la mer & les orages avoient tellement défigurée, qu'elle ressembloit moins à un Dieu qu'à une Bête féroce, l'ame humaine altérée au sein de la société par mille causes sans cesse renaissantes, par l'acquisition d'une multitude de connoissances & d'erreurs, par les changemens arrivés à la constitution des Corps, & par le choc con-

tinuel

P R E F A C E. LV

tinuel des passions, a, pour ainsi dire, changé d'apparence au point d'être presque méconnoissable; & l'on n'y retrouve plus, au lieu d'un être agissant toujours par des Principes certains & invariables, au lieu de cette Celeste & majestueuse simplicité dont son Auteur l'avoit empreinte, que le difforme contraste de la passion qui croit raisonner & de l'entendement en délire.

Ce qu'il y a de plus cruel encore, c'est que tous les progrès de l'Espèce humaine l'éloignant sans cesse de son état primitif, plus nous accumulons de nouvelles connoissances, & plus nous nous ôtons les moyens d'acquérir la plus importante de toutes, & que c'est en un sens à force d'étudier l'homme que nous nous sommes mis hors d'état de le connoître.

LVI P R E F A C E.

Il est aisé de voir que c'est dans ces changemens successifs de la constitution humaine qu'il faut chercher la première origine des différences qui distinguent les hommes, lesquels d'un commun aveu sont naturellement aussi égaux entr'eux que l'étoient les animaux de chaque espèce, avant que diverses causes Physiques eussent introduit dans quelques-unes les variétés que nous y remarquons. En effet, il n'est pas concevable que ces premiers changemens, par quelque moyen qu'ils soient arrivés, aient altéré tout à la fois & de la même manière tous les Individus de l'espèce; mais les uns s'étant perfectionnés ou détériorés, & ayant acquis diverses qualités bonnes ou mauvaises qui n'étoient point inhérentes à leur Nature, les autres restèrent plus longtems
dans

P R E F A C E. LVII

dans leur Etat originel; & telle fut parmi les hommes la première source de l'inégalité, qu'il est plus aisé de démontrer ainsi en général, que d'en assigner avec précision les véritables causes.

Que mes Lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'ose me flatter d'avoir vû ce qui me paroît si difficile à voir. J'ai commencé quelques raisonnemens; J'ai hasardé quelques conjectures, moins dans l'espoir de résoudre la question que dans l'intention de l'éclaircir & de la réduire à son véritable état. D'autres pourront aisément aller plus loin dans la même route, sans qu'il soit facile à personne d'arriver au terme. Car ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originale & d'artificiel dans la Nature actuelle de
l'hom-

LVIII P R E F A C E.

l'homme, & de bien connoître un Etat qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais, & dont il est pourtant nécessaire d'avoir des Notions justes pour bien juger de nôtre état présent. Il faudroit même plus de Philosophie qu'on ne pense à celui qui entreprendroit de déterminer exactement les précautions à prendre pour faire sur ce sujet de solides observations; & une bonne solution du Problème suivant ne me paroitroit pas indigne des Aristotes & des Plines de nôtre siècle. *Quelles expériences seroient nécessaires pour parvenir à connoître l'homme naturel; & quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société?* Loin d'entreprendre de résoudre ce Problème, je crois en avoir assez medité le
Sujet,

P R E F A C E. LIX

Sujet, pour oser répondre d'avance que les plus grands Philosophes ne feront pas trop bons pour diriger ces expériences, ni les plus puissants souverains pour les faire; concours auquel il n'est guères raisonnable de s'attendre surtout avec la persévérance ou plutôt la succession de lumières & de bonne volonté nécessaire de part & d'autre pour arriver au succès.

Ces recherches si difficiles à faire, & auxquelles on a si peu songé jusqu'ici, sont pourtant les seuls moyens qui nous restent de lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connoissance des fondemens réels de la société humaine. C'est cette ignorance de la nature de l'homme qui jette tant d'incertitude & d'obscurité sur la véritable définition du droit naturel: car l'idée
du

LX P R E F A C E.

du droit, dit Mr. Burlamaqui, & plus encore celle du droit naturel, sont manifestement des idées relatives à la Nature de l'homme. C'est donc de cette Nature même de l'homme, continue-t-il, de sa constitution & de son Etat qu'il faut déduire les principes de cette science.

Ce n'est point sans surprise & sans scandale qu'on remarque le peu d'accord qui régné sur cette importante matiere entre les divers Auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves Ecrivains à peine en trouve-t-on deux qui soient du même avis sur ce point. Sans parler des Anciens Philofophes qui semblent avoir pris à tâche de se contredire entre eux sur les principes les plus fondamentaux, les Jurisconsultes Romains assujettissent indifféremment

P R E F A C E. LXI

ment l'homme & tous les autres animaux à la même Loy naturelle, parce qu'ils considèrent plutôt sous ce nom la Loy que la Nature s'impose à elle-même que celle qu'elle prescrit; ou plutôt, à cause de l'acception particulière selon laquelle ces Jurisconsultes entendent le mot de Loy qu'ils semblent n'avoir pris en cette occasion que pour l'expression des rapports généraux établis par la nature entre tous les êtres animés, pour leur commune conservation. Les Modernes ne reconnoissant sous le nom de Loy qu'une règle prescrite à un être moral, c'est-à-dire intelligent, libre, & considéré dans ses rapports avec d'autres êtres, bornent conséquemment au seul animal doué de raison, c'est-à-dire à l'homme, la compétence de la Loy naturelle; mais
defi-

définissant cette Loy chacun à sa mode, ils l'établissent tous sur des principes si métaphisiques qu'il y a même parmi nous, bien peu de gens en état de comprendre ces principes, loin de pouvoir les trouver d'eux mêmes. De sorte que toutes les définitions de ces sçavans hommes, d'ailleurs en perpétuelle contradiction entre elles, s'accordent seulement en ceci, qu'il est impossible d'entendre la Loy de Nature & par conséquent d'y obéir, sans être un très grand raisonneur & un profond Métaphisicien. Ce qui signifie précisément que les hommes ont dû employer pour l'établissement de la société, des lumières qui ne se développent qu'avec beaucoup de peine & pour fort peu de gens dans le sein de la société même.

Connoissant si peu la Nature & s'accor-

cordant si mal sur le sens du mot *Loy*, il seroit bien difficile de convenir d'une bonne définition de la Loi naturelle. Aussi toutes celles qu'on trouve dans les Livres, outre le défaut de n'être point uniformes, ont-elles encore celui d'être tirées de plusieurs Connoissances que les hommes n'ont point naturellement, & des avantages dont ils ne peuvent concevoir l'idée qu'après être sortis de l'Etat de Nature. On commence par rechercher les règles dont, pour l'utilité commune, il seroit à propos que les hommes convinssent entr'eux; & puis on donne le nom de Loi naturelle à la collection de ces règles, sans autre preuve que le bien qu'on trouve qui résulteroit de leur pratique universelle. Voilà assurément une manière très-commode de compo-

* * *

ser

LXIV P R E F A C E.

ser des définitions, & d'expliquer la nature des choses par des convenances presque arbitraires.

Mais tant que nous ne connoîtrons point l'homme naturel, c'est en vain que nous voudrions déterminer la Loi qu'il a reçue ou celle qui convient le mieux à sa constitution. Tout ce que nous pouvons voir très clairement au sujet de cette Loi, c'est que non seulement pour qu'elle soit loi il faut que la volonté de celui qu'elle oblige puisse s'y soumettre avec connoissance; Mais qu'il faut encore pour qu'elle soit naturelle qu'elle parle immédiatement par la voix de la Nature.

Laisant donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, & méditant sur les premières & plus sim-

P R E F A C E. LXV

ples opérations de l'Ame humaine, j'y crois appercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à nôtre bien-être & à la conservation de nous mêmes, & l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir perir ou souffrir tout Etre sensible & principalement nos semblables. C'est du concours & de la combinaison que nôtre esprit est en état de faire de ces deux Principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que me paroissent découler toutes les règles du droit naturel; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondemens, quand par ses développemens successifs elle est venue à bout d'étouffer la Nature.

De cette manière, on n'est point obligé

LXVI P R E F A C E.

obligé de faire de l'homme un Philosophe avant que d'en faire un homme; ses devoirs envers autrui ne lui sont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la Sagesse; & tant qu'il ne résistera point à l'impulsion intérieure de la commisération, il ne fera jamais du mal à un autre homme ni même à aucun être sensible, excepté dans le cas légitime où sa conservation se trouvant intéressée, il est obligé de se donner la préférence à lui-même. Par ce moyen, on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la Loi naturelle: Car il est clair que, dépourvus de lumières & de liberté, ils ne peuvent reconnoître cette Loi; mais tenant en quelque chose à nôtre nature par la sensibilité dont ils sont doués, on jugera qu'ils doivent aussi

P R E F A C E. LXVII

aussi participer au droit naturel, & que l'homme est assujetti envers eux à quelque espèce de devoirs. Il semble, en effet, que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible; qualité qui étant commune à la bête & à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

Cette même étude de l'homme original, de ses vrais besoins, & des principes fondamentaux de ses devoirs, est encore le seul bon moyen qu'on puisse employer pour lever ces foules de difficultés qui se présentent sur l'origine de l'inégalité morale, sur les vrais fondemens du Corps politique, sur les droits réciproques de ses membres, &

LXVIII P R E F A C E.

sur mille autres questions semblables, aussi importantes que mal éclaircies.

En considérant la société humaine d'un regard tranquile & desintéressé, elle ne semble montrer d'abord que la violence des hommes puissans & l'oppression des foibles; l'esprit se révolte contre la dureté des uns; on est porté à déplorer l'aveuglement des autres; & comme rien n'est moins stable parmi les hommes que ces relations extérieures que le hazard produit plus souvent que la sagesse, & qu'on appelle foiblesse ou puissance, richesse ou pauvreté, les établissemens humains paroissent au premier coup d'oeuil fondés sur des monceaux de Sable mouvant; ce n'est qu'en les examinant de près, ce n'est qu'après avoir écarté la poussière & le sable qui environnent l'Edifice, qu'on apper-

P R E F A C E. LXIX

apperçoit la base inébranlable sur laquelle il est élevé, & qu'on apprend à en respecter les fondemens. Or sans l'étude sérieuse de l'homme, de ses facultés naturelles, & de leurs développemens successifs, on ne viendra jamais à bout de faire ces distinctions, & de séparer dans l'actuelle constitution des choses, ce qu'a fait la volonté divine d'avec ce que l'art humain a prétendu faire. Les recherches Politiques & morales auxquelles donne lieu l'importante question que j'examine, sont donc utiles de toutes manières, & l'histoire hypothétique des gouvernemens, est pour l'homme une leçon instructive à tous égards. En considérant ce que nous serions devenus, abandonnés à nous mêmes, nous devons apprendre à bénir celui dont la main bienfaisante,

LXX P R E F A C E.

corrigeant nos institutions & leur donnant une affiété inébranlable, a prévenu les desordres qui devroient en résulter, & fait naître nôtre bonheur des moyens qui sembloient devoir combler nôtre misère.

*Quem te Deus esse
Fussit, & humanâ quâ parte locatus es in re,
Disce.*

A V E R-

AVERTISSEMENT

SUR LES NOTES.

J'ay ajouté quelques notes à cet ouvrage selon ma coutume paresseuse de travailler à bâton rompu. Ces notes s'écartent quelquefois assés du sujet pour n'être pas bonnes à lire avec le texte. Je les ai donc rejettées à la fin du Discours, dans lequel j'ai tâché de suivre de mon mieux le plus droit chemin. Ceux qui auront le courage de recommencer, pourront s'amuser la seconde fois à battre les buissons, & tenter de parcourir les notes; il y aura peu de mal que les autres ne les lisent point du tout.

Q U E S T I O N

Proposée par l'Academie de Dijon.

Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, & si elle est autorisée par la Loy naturelle.

DISCOURS

*SUR L'ORIGINE, ET LES FONDEMENTS
DE L'INEGALITE' PARMY LES HOMMES.*

EST de l'homme que j'ai à parler, & la question que j'examine m'apprend que je vais parler à des hommes, car on n'en propose point de semblables quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cause de l'humanité devant les sages qui m'y invitent, & je ne ferai pas mécontent de moi même si je me rends digne de mon sujet & de mes juges.

JE conçois dans l'Espece humaine deux fortes d'inégalité; l'une que j'appelle naturelle ou Phisique, parce qu'elle est établie par la Nature, & qui consiste dans la différen-

A

ce

ce des âges, de la fanté, des forces du Corps, & des qualités de l'Esprit, ou de l'Âme; L'autre qu'on peut appeller inégalité morale, ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention, & qu'elle est établie, ou du moins autorisée par le consentement des Hommes. Celle-ci consiste dans les différents Privileges, dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus Puissants qu'eux, ou mêmes de s'en faire obéir.

On ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité Naturelle, parce que la réponse se trouveroit énoncée dans la simple définition du mot: On peut encore moins chercher, s'il n'y auroit point quelque liaison essentielle entre les deux inégalités; car ce
feroit

feroit demander, en d'autres termes, si ceux qui commandent valent nécessairement mieux, que ceux qui obéissent, & si la force du Corps ou de l'Esprit, la sagesse ou la vertu, se trouvent toujours dans les mêmes individus, en proportion de la Puissance, ou de la Richesse: Question bonne peut être à agiter entre des Esclaves entendus de leurs Maîtres, mais qui ne convient pas à des Hommes raisonnables & libres, qui cherchent la vérité.

De quoi s'agit il donc précisément dans ce Discours? De marquer dans le progrès des choses, le moment où le Droit succédant à la Violence, la Nature fut soumise à la Loi; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put se résoudre à servir le foible, & le Peuple à acheter un repos en

idée, au prix d'une félicité réelle.

LES Philosophes qui ont examiné les fondemens de la société, ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de Nature, mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'Homme dans cet état, la notion du Juste & de l'Injuste, sans se foucher de montrer qu'il dût avoir cette notion, ni même qu'elle lui fût utile: D'autres ont parlé du Droit Naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient, sans expliquer ce qu'ils entendoient par appartenir; D'autres donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus foible, ont aussitôt fait naître le Gouvernement, sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité, & de gouvernement pût exister parmi les Hommes: Enfin

tous,

tous, parlant sans cesse de besoin, d'avidité, d'oppression, de desirs, & d'orgueil, ont transporté à l'état de Nature, des idées qu'ils avoient prises dans la société; Ils parloient de l'Homme Sauvage, & ils peignoient l'homme Civil. Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart des nôtres de douter que l'Etat de Nature eût existé, tandis qu'il est évident, par la lecture des Livres Sacrés, que le premier Homme ayant reçu immédiatement de Dieu des lumières & des Preceptes, n'étoit point lui-même dans cet état, & qu'en ajoutant aux Ecrits de Moïse la foi que leur doit tout Philosophe Chrétien, il faut nier que, même avant le Deluge, les Hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de Nature, à moins qu'ils n'y soient retombés par quelque Evenement extraor-

traor-

traordinaire: Paradoxe fort embarrassant à défendre, & tout à fait impossible à prouver.

COMMENÇONS donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les Recherches, dans les quelles on peut entrer sur ce Sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnemens hypothétiques & conditionnels; plus propres à éclaircir la Nature des choses, qu'à montrer la véritable origine, & semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du Monde. La Religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les Hommes de l'état de Nature, ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent; mais elle ne nous défend pas de former

mer des conjectures tirées de la seule nature de l'homme & des Etres qui l'environnent, sur ce qu'auroit pu devenir le Genre-humain, s'il fût resté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande, & ce que je me propose d'examiner dans ce Discours. Mon sujet intéressant l'homme en général, je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les Nations, ou plutôt, oubliant les temps & les Lieux, pour ne songer qu'aux Hommes à qui je parle, je me supposerai dans le Lycée d'Athenes, repétant les Leçons de mes Maîtres, ayant les Platons & les Xenocrates pour Juges, & le Genre-humain pour Auditeur.

O Homme, de quelque Contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute; Voici ton histoire telle que j'ai cru la lire,

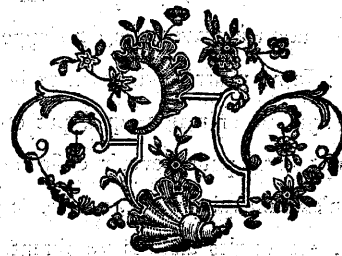
B

non

non dans les Livres de tes semblables qui font menteurs, mais dans la Nature qui ne ment jamais. Tout ce qui sera d'elle, sera vrai : Il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien sans le vouloir. Les temps dont je vais parler font bien éloignés : Combien tu as changé de ce que tu étois ! C'est pour ainsi dire la vie de ton espèce que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues, que ton éducation & tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le sens, un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arrêter ; Tu chercheras l'âge auquel tu desirois que ton Espèce se fût arrêtée. Mécontent de ton état présent, par des raisons qui annoncent à ta Postérité malheureuse de plus grands mécontentemens encore, peut-être

vou-

voudrois tu pouvoir rétrograder ; Et ce sentiment doit faire l'Eloge de tes premiers ayeux, la critique de tes contemporains, & l'effroi de ceux, qui auront le malheur de vivre après toi.



B 2

P R E-

PREMIERE PARTIE.

QUELQUE important qu'il soit, pour bien juger de l'état naturel de l'Homme, de le considérer dès son origine, & de l'examiner, pour ainsi dire, dans le premier Embryon de l'espèce; je ne suivrai point son organisation à travers ses développemens successifs: Je ne m'arrêterai pas à rechercher dans le Système animal ce qu'il put être au commencement, pour devenir enfin ce qu'il est; Je n'examinerai pas, si, comme le pense Aristote, ses ongles alongés ne furent point d'abord des griffes crochues; s'il n'étoit point velu comme un ours, & si marchant à quatre pieds, (* 3.) ses regards dirigés vers la Terre, & bornés à un horizon de quelques pas, ne marquoient point à la fois le caractère,

tere, & les limites de ses idées. Je ne pourrois former sur ce sujet que des conjectures vagues, & presque imaginaires: L'Anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès, les observations des Naturalistes font encore trop incertaines, pour qu'on puisse établir sur de pareils fondemens la baze d'un raisonnement solide; ainsi, sans avoir recours aux connoissances surnaturelles que nous avons sur ce point, & sans avoir égard aux changemens qui ont dû survenir dans la conformation, tant intérieure qu'extérieure de l'homme, à mesure qu'il appliquoit ses membres à de nouveaux usages, & qu'il se nourrissoit de nouveaux alimens, je le supposerai conformé de tous temps, comme je le vois aujourd'hui, marchant à deux pieds, se servant de ses mains comme nous faisons des nôtres,

nôtres, portant ses regards sur toute la Nature, & mesurant des yeux la vaste étendue du Ciel.

EN dépouillant cet Etre, ainsi constitué, de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir, & de toutes les facultés artificielles, qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès; En le considérant, en un mot, tel qu'il a dû sortir des mains de la Nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous: Je le vois se rassasiant sous un chêne, se délassant au premier Ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, & voilà ses besoins satisfaits.

LA Terre abandonnée à sa fertilité naturelle

relle (* a.), & couverte de forêts immenses (* a.) que la Coignée ne mutila jamais, offre à chaque pas des Magazins & des retraites aux animaux de toute espèce. Les Hommes dispersés parmi eux, observent, imitent leur industrie, & s'élevèrent ainsi jusqu'à l'instinct des Bêtes, avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre, & que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, se les approprie tous, se nourrit également de la pluspart des alimens divers (* 4.) que les autres animaux se partagent (* 4.) & trouve par conséquent sa subsistance plus aisément que ne peut faire aucun d'eux.

ACCOUTUMÉS dès l'enfance aux intempéries de l'air, & à la rigueur des saisons, exercés à la fatigue, & forcés de défendre nuds & sans armes leur vie & leur Proye

contre les autres Bêtes féroces, ou de leur échapper à la course, les Hommes se forment un temperament robuste & presque inaltérable; Les Enfans, apportant au monde l'excellente constitution de leurs Peres, & la fortifiant par les même exercices qui l'ont produite, acquièrent ainsi toute la vigueur dont l'espèce humaine est capable. La nature en use précisément avec eux comme la Loi de Sparte avec les Enfans des Citoyens; Elle rend forts, & robustes ceux qui sont bien constitués & fait périr tous les autres; différente en cela de nos sociétés, où l'état, en rendant les Enfans onéreux aux Peres, les tue indistinctement avant leur naissance.

LE corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse, il l'employe à divers usages, dont, par le défaut d'exercice,

ce, les autres sont incapables, & c'est notre industrie qui nous ôte la force & l'agilité que la nécessité l'oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache, son poignet romproit-il de si fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il si légèrement sur un arbre? S'il avoit eu un Cheval, seroit il si vite à la Course? Laissez à l'homme civilisé le tems de rassembler toutes ses machines autour de lui, on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme Sauvage; mais si vous voulez voir un combat plus inegal encore, mettez-les nuds & des-armés vis-à-vis l'un de l'autre, & vous reconnoîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout

evenement, & de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi. (* 5.)

HOBBS prétend que l'homme est naturellement intrépide, & ne cherche qu'à attaquer, & combattre. Un Philosophe illustre pense au contraire, & Cumberland & Puffendorff l'assurent aussi, que rien n'est si timide que l'homme dans l'état de Nature, & qu'il est toujours tremblant, & prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'il apperçoit. Cela peut être ainsi pour les objets qu'il ne connoît pas, & je ne doute point qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux Spectacles, qui s'offrent à lui, toutes les fois qu'il ne peut distinguer le bien & le mal Physiques qu'il en doit attendre, ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir; circonstances

rare

rare dans l'état de Nature, où toutes choses marchent d'une manière si uniforme, & où la face de la Terre n'est point sujette à ces changemens brusques & continuels, qu'y causent les passions, & l'inconstance des Peuples réunis. Mais l'homme Sauvage vivant dispersé parmi les animaux, & se trouvant de bonne heure dans le cas de se mesurer avec eux, il en fait bientôt la comparaison, & sentant qu'il les surpasse plus en adresse, qu'ils ne le surpassent en force, il apprend à ne les plus craindre. Mettez un ours, ou un loup aux prises avec un Sauvage robuste; agile, courageux comme ils sont tous, armé de pierres, & d'un bon bâton, & vous verrez que le peril sera tout au moins réciproque, & qu'après plusieurs expériences pareilles, les Bêtes féroces qui n'aiment point à s'atta-

s'attaquer l'une à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout aussi féroce qu'elles. A l'égard des animaux qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adresse, il est vis à vis d'eux dans le cas des autres espèces plus foibles, qui ne laissent pas de subsister; avec cet avantage pour l'homme, que non moins dispos qu'eux à la course, & trouvant sur les arbres un refuge presque assuré; il a par tout le prendre & le laisser dans la rencontre, & le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroît pas qu'aucun animal fasse naturellement la guerre à l'homme; hors le cas de sa propre défense ou d'une extrême faim, ni témoigne contre lui de ces violentes antipathies qui semblent annoncer qu'une espèce est destinée par la Nature à servir de pâture à l'autre.

D'AU-

D'AUTRES ennemis plus redoutables, & dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de se défendre, sont les infirmités naturelles, l'enfance, la vieillesse, & les maladies de toute espèce; Tristes signes de notre foiblesse, dont les deux premiers sont communs à tous les animaux, & dont le dernier appartient principalement à l'homme vivant en Société. J'observe même, au sujet de l'Enfance, que la Mere portant partout son enfant avec elle, a beaucoup plus de facilité à le nourrir que n'ont les femelles de plusieurs animaux, qui sont forcées d'aller, & venir sans cesse avec beaucoup de fatigue, d'un côté pour chercher leur pâture, & de l'autre pour allaiter ou nourrir leurs petits. Il est vrai que si la femme vient à périr, l'enfant risque fort de périr avec elle; mais ce dan-

ger

ger est commun à cent autres espèces, dont les petits ne font de longtems en état d'aller chercher eux-mêmes leur nourriture; & si l'Enfance est plus longue parmi nous, la vie étant plus longue aussi, tout est encore (* d.) à peu près égal en ce point, (* d.) quoi qu'il y ait sur la durée du premier âge, & (* 6.) sur le nombre des petits, (* 6.) d'autres règles, qui ne font pas de mon Sujet. Chez les Vieillards, qui agissent & transpirent peu, le besoin d'alimens diminue avec la faculté d'y pourvoir; Et comme la vie Sauvage éloigne d'eux la goute & les rhumatismes, & que la vieillesse est de tous les maux celui que les secours humains peuvent le moins soulager, ils s'éteignent enfin, sans qu'on s'aperçoive qu'ils cessent d'être, & presque sans s'en appercevoir eux-mêmes.

A

A l'égard des maladies, je ne repeterai point les vaines & fausses déclamations, que font contre la Médecine la plupart des gens en santé; mais je demanderai s'il y a quelque observation solide de laquelle on puisse conclure que dans les Pays, où cet art est le plus négligé, la vie moyenne de l'homme soit plus courte que dans ceux où il est cultivé avec le plus de soin; Et comment cela pourroit il être, si nous nous donnons plus de maux que la Médecine ne peut nous fournir de Remèdes! L'extrême inégalité dans la manière de vivre, l'excès d'oisiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres, la facilité d'irriter & de satisfaire nos appetits & notre sensualité, les alimens trop recherchés des riches, qui les nourrissent de succs échauffants & les accablent d'indigestions, la mauvaise nouritu-

re

re des Pauvres, dont ils manquent même le plus souvent, & dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion, les veilles, les excès de toute espèce, les transports immodérés de toutes les Passions, les fatigues, & l'épuisement d'Esprit, les chagrins, & les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames sont perpétuellement rongées; Voilà les funestes garands que la plupart de nos maux sont notre propre ouvrage, & que nous les aurions presque tous évités, en conservant la manière de vivre simple, uniforme, & solitaire qui nous étoit prescrite par la Nature. Si elle nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer, que l'état de réflexion est un état contre Nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé. Quand on songe à la

bonne

bonne constitution des Sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes, quand on fait qu'ils ne connoissent presque d'autres maladies que les blessures & la vieillesse, on est très porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des maladies humaines en suivant celle des Sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon, qui juge, sur certains Remèdes employés ou approuvés par Podalyre & Macaon au siège de Troye, que diverses maladies que ces remèdes devoient exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes.

Avec si peu de sources de maux, l'homme dans l'état de Nature n'a donc guérés besoin de remèdes, moins encore de Medécins; l'espèce humaine n'est point non plus à cet égard de pire condition que toutes les autres;

C

&

& il est aisé de favoir des Chasseurs si dans leurs courées ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Plusieurs en trouvent qui ont reçu des bleffures considérables très-bien cicatrisées, qui ont eu des os & même des membres, rompus & repris sans autre Chirurgien que le tems, sans autre regime que leur vie ordinaire, & qui n'en sont pas moins parfaitement guéris, pour n'avoir point été tourmentés d'incisions, empoisonnés de Drogues, ni extenués de jeûnes. Enfin, quelque utile que puisse être parmi nous la medecine bien administrée, il est toujours certain, que si le Sauvage malade abandonné à lui-même n'a rien à espérer que de la Nature; en revanche il n'a rien à craindre que de son mal, ce qui rend souvent sa situation préférable à la notre.

GAR-

GARDONS nous donc de confondre l'homme Sauvage avec les hommes, que nous avons sous les yeux. La Nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection, qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le Cheval, le Chat, le Taureau, l'Ane même ont la plupart une taille plus haute, tous une constitution plus robuste, plus de vigueur, de force, & de courage dans les forêts que dans nos maisons; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant Domestiques, & l'on diroit que tous nos soins à bien traiter, & nourrir ces animaux, n'aboutissent qu'à les abatardir. Il en est ainsi de l'homme même: En devenant sociable & Esclave, il devient foible, craintif, rampant, & sa manière de vivre molle & efféminée acheve d'énerver à la fois sa force

C 2

ce

ce & son courage. Ajoutons qu'entre les conditions Sauvage & Domestique la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête; car l'animal, & l'homme ayant été traités également par la Nature, toutes les commodités que l'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise, sont autant de causes particulières qui le font dégénérer plus sensiblement.

Ce n'est donc pas un si grand malheur à ces premiers hommes, ni surtout un si grand obstacle à leur conservation, que la nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes ces inutilités, que nous croyons si nécessaires. S'ils n'ont pas la peau velue, ils n'en ont aucun besoin dans les Pays chauds, & ils savent bientôt, dans les Pays froids, s'approprier

prier celles des Bêtes qu'ils ont vaincues; s'ils n'ont que deux pieds pour courir, ils ont deux bras pour pourvoir à leur défense & à leurs besoins; Leurs Enfans marchent peut-être tard & avec peine, mais les Meres les portent avec facilité; avantage qui manque aux autres espèces, où la mere étant pour suivie, se voit contrainte d'abandonner ses petits, ou de regler son pas sur le leur. Enfin, à moins de supposer ces concours singuliers & fortuits de circonstances, dont je parlerai dans la suite, & qui pouvoient fort bien ne jamais arriver, il est clair en tout état de cause, que le premier qui se fit des habits ou un Logement, se donna en cela des choses peu nécessaires, puis qu'il s'en étoit passé jusqu'alors, & qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pu supporter homme fait, un

genre de vie qu'il supportoit dès son enfance.

SEUL, oisif, & toujours voisin du danger, l'homme Sauvage doit aimer à dormir, & avoir le sommeil léger comme les animaux, qui pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le temps qu'ils ne pensent point : Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles, qui ont pour objet principal l'attaque & la défense, soit pour subjuguier sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal : Au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse & la sensualité, doivent rester dans un état de grossièreté, qui exclut en lui toute espèce de délicatesse; & ses sens se trouvant partagés sur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudesse extrême; La veüe,

l'ouïe

l'ouïe & l'odorat de la plus grande subtilité: Tel est l'état animal en général, & c'est aussi, selon le rapport des Voyageurs, celui de la plupart des Peuples Sauvages. Ainsi il ne faut point s'étonner, que les Hottentots du Cap de Bonne Esperance découvrent, à la simple veüe des Vaisseaux en haute mer d'aussi loin que les Hollandois avec des Lunettes, ni que les Sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la piste, comme auroient pu faire les meilleurs Chiens, ni que toutes ces Nations Barbares supportent sans peine leur nudité, aiguissent leur goût à force de Piment, & boivent les Liqueurs Européennes comme de l'eau.

JE n'ai considéré jusqu'ici que l'Homme Physique; Tâchons de le regarder maintenant par le côté Métaphysique & Moral.

C 4

JE

JE ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle même, & pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'appergois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la Nature seule fait tout dans les opérations de la Bête, au-lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la Bête ne peut s'écarter de la Règle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, & que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un Pigeon mourroit de faim près d'un Bassin rempli des meilleures viandes, & un Chat

sur

sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un & l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dedaigne, s'il s'étoit avisé d'en essayer; C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre & la mort; parce que l'Esprit déprave les sens, & que la volonté parle encore, quand la Nature se tait.

Tout animal a des idées puis qu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, & l'homme ne diffère à cet égard de la Bête que du plus au moins: Quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête; Ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La Nature

C 5

com-

commande à tout animal, & la Bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer, ou de résister; & c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son ame: car la Physique explique en quelque manière le mécanisme des sens & la formation des idées; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, & dans le sentiment de cette puissance on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les Loix de la Mécanique.

MAIS, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme & de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, & sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté,

culté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, & réside parmi nous tant dans l'espèce, que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, & son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est il sujet à devenir imbécile? N'est ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, & que, tandis que la Bête, qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme repardant par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que sa *perfectibilité* lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la Bête même? Il seroit triste pour nous d'être forcés de convenir, que cette faculté distinctive,

tive, & presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme; que c'est elle qui le tire, à force de tems, de cette condition originaire, dans la quelle il couleroit des jours tranquilles, & innocens; que c'est elle, qui faisant éclore avec les siècles ses lumières & ses erreurs, ses vices & ses vertus, le rend à la longue le tiran de lui-même; & de la Nature. (* 7.) Il seroit affreux d'être obligés de louer comme un être bien-faisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des Rives de l'Orenoque l'usage de ces Ais qu'il applique sur les tempes de ses Enfans, & qui leur assurent du moins une partie de leur imbecilité, & de leur bonheur originel.

L'HOMME Sauvage; livré par la Nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de ce-

lui

lui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, & de l'élever en suite fort au-dessus de celle là, commencera donc par les fonctions purement animales: (* 8.) appercevoir & sentir fera (* 8.) son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir & ne pas vouloir, désirer & craindre, seront les premières, & presque les seules operations de son ame, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développemens.

QUOIQ'EN disent les Moralistes, l'entendement humain doit beaucoup aux Passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi: C'est par leur activité, que notre raison se perfectionne; Nous ne cherchons à connoître, que parce que nous désirons de jouir, & il n'est pas possible de

con-

concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni desirs ni craintes se donneroit la peine de raisonner. Les Passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, & leur progrès de nos connoissances; car on ne peut desirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la Nature; & l'homme Sauvage, privé de toute sorte de lumières, n'éprouve que les Passions de cette dernière espèce; Ses desirs ne passent pas ses besoins Physiques;

(* 9.) (* 9.) Les seuls biens, qu'il connoisse dans l'Univers, sont la nourriture, une femelle, & le repos; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur, & la faim; Je dis la douleur, & non la mort; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir, & la connoissance de la mort, & de ses terreurs, est

une

une des premières acquisitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

IL me feroit aisé, si cela m'étoit nécessaire, d'appuyer ce sentiment par les faits, & de faire voir, que chez toutes les Nations du monde, les progrès de l'Esprit se font précisément proportionnés aux besoins, que les Peuples avoient reçus de la Nature, ou auxquels les circonstances les avoient assujettis, & par conséquent aux passions, qui les portoient à pourvoir à ces besoins. Je montrerois en Egypte les arts naissans, & s'étendant avec les débordemens du Nil; Je suivrois leur progrès chez les Grecs, où l'on les vit germer, croître, & s'élever jusqu'aux Cieux parmi les Sables, & les Rochers de l'Attique, sans pouvoir prendre racine sur les

Bords

Bords fertiles de l'Eurotas ; Je remarquerois qu'en général les Peuples du Nord sont plus industrieux que ceux du midi, parce qu'ils peuvent moins se passer de l'être, comme si la Nature vouloit ainsi égaliser les choses, en donnant aux Esprits la fertilité qu'elle refuse à la Terre.

MAIS sans recourir aux témoignages incertains de l'Histoire, qui ne voit que tout semble éloigner de l'homme Sauvage la tentation & les moyens de cesser de l'être ? Son imagination ne lui peint rien ; son cœur ne lui demande rien. Ses modiques besoins se trouvent si aisément sous sa main, & il est si loin du degré de connoissances, nécessaires pour désirer d'en acquérir de plus grandes, qu'il ne peut avoir ni prévoyance, ni curiosité. Le spectacle de la Nature lui devient indiffé-

indifférent, à force de lui devenir familier. C'est toujours le même ordre, ce sont toujours les mêmes révolutions ; il n'a pas l'esprit de s'étonner des plus grandes merveilles ; & ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher la Philosophie dont l'homme a besoin, pour savoir observer une fois ce qu'il a vu tous les jours. Son âme, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle, sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être, & ses projets bornés comme ses vûes, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. Tel est encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraybe : Il vend le matin son lit de Coton, & vient pleurer le soir pour le racheter, faute d'avoir prévu qu'il en auroit besoin pour la nuit prochaine.

D

PLUS

PLUS on médite sur ce sujet, plus la distance des pures sensations aux plus simples connoissances s'aggrandit à nos regards; & il est impossible de concevoir comment un homme auroit pû par ses seules forces, sans le secours de la communication, & sans l'aiguillon de la nécessité, franchir un si grand intervalle. Combien de siècles se sont peut-être écoulés, avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du Ciel? Combien ne leur a-t-il pas falu de différens hazards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément? Combien de fois ne l'ont ils pas laissé éteindre, avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire? Et combien de fois peut-être chacun de ces secrets n'est il pas mort avec celui qui l'avoit découvert? Que dirons nous de l'agriculture,

art

art qui demande tant de travail & de prévoyance; qui tient à d'autres arts, qui très évidemment n'est praticable que dans une société au moins commencée, & qui ne nous fert pas tant à tirer de la Terre des alimens qu'elle fourniroit bien sans cela, qu'à la forcer aux préférences, qui font le plus de notre goût? Mais supposons que les hommes eussent tellement multiplié, que les productions naturelles n'eussent plus suffi pour les nourrir; supposition qui, pour le dire en passant, montreroit un grand avantage pour l'Espèce humaine dans cette manière de vivre; Supposons que sans forges, & sans Ateliers, les instrumens du Labourage fussent tombés du Ciel entre les mains des Sauvages; que ces hommes eussent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu;

D 2

qu'ils

qu'ils eussent appris à prévoir de si loin leurs besoins, qu'ils eussent deviné comment il faut cultiver la Terre, femer les grains, & planter les Arbres; qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le Bled, & de mettre le raisin en fermentation; toutes choses qu'il leur a fallu faire enseigner par les Dieux, faute de concevoir comment ils les auroient apprises d'eux mêmes; quel seroit après cela, l'homme assés insensé pour se tourmenter à la culture d'un Champ qui sera depouillé par le premier venu, homme, ou bête indifféremment, à qui cette moisson conviendra; & comment chacun pourra-t-il se résoudre à passer sa vie à un travail penible, dont il est d'autant plus sûr de ne pas recueillir le prix, qu'il lui sera plus nécessaire? En un mot, comment cette situation pourra-t-elle porter les hommes à culti-

cultiver la Terre, tant qu'elle ne fera point partagée entre eux, c'est-à-dire, tant que l'état de Nature ne fera point anéanti?

QUAND nous voudrions supposer un homme Sauvage aussi habile dans l'art de penser que nous le font nos Philosophes; quand nous en ferions, à leur exemple, un Philosophe lui-même, découvrant seul les plus sublimes vérités, se faisant, par des suites de raisonnemens très abstraits, des maximes de justice & de raison tirées de l'amour de l'ordre en général, ou de la volonté connue de son Createur: En un mot, quand nous lui supposerions dans l'Esprit autant d'intelligence, & de lumières qu'il doit avoir, & qu'on lui trouve en effet de pesanteur & de stupidité, quelle utilité retireroit l'Espèce de toute cette Métaphisique, qui ne pourroit se

communiquer & qui périroit avec l'individu qui l'auroit inventée? Quel progrès pourroit faire le Genre humain éparé dans les Bois parmi les Animaux? Et jusqu'à quel point pourroient se perfectionner, & s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni Domicile fixe ni aucun besoin l'un de l'autre, se rencontreroient, peut-être à peine deux fois en leur vie, sans se connoître, & sans se parler?

Qu'on songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole; Combien la Grammaire exerce, & facilite les opérations de l'Esprit; & qu'on pense aux peines inconcevables, & au tems infini qu'a dû coûter la première invention des Langues; qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, & l'on jugera combien il eût falu

de

de milliers de Siècles, pour développer successivement dans l'Esprit humain les Opérations, dont il étoit capable.

QU'IL me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des Langues. Je pourrois me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que Mr. l'Abbé de Condillac a faites sur cette matière, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, & qui, peut-être, m'en ont donné la première idée. Mais la manière dont ce Philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a supposé ce que je mets en question, savoir une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage, je crois en renvoyant à ses réflexions devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes difficultés dans

D 4

le

le jour qui convient à mon sujet. La première qui se présente est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires; car les Hommes n'ayant nulle correspondance entre eux, ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention, ni la possibilité, si elle ne fut pas indispensable. Je dirois bien, comme beaucoup d'autres, que les Langues sont nées dans le commerce domestique des Peres, des Meres, & des Enfans: mais outre que cela ne résoudroit point les objections, ce seroit commettre la faute de ceux qui raisonnant sur l'Etat de Nature, y transportent les idées prises dans la Société, voyent toujours la famille rassemblée dans une même habitation, & ces membres gardant entre eux une union aussi intime & aussi permanente que parmi nous,

où

où tant d'intérêts communs les réunissent; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni Maison, ni Cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeoit au hazard, & souvent pour une seule nuit; les mâles, & les femelles s'unissoient fortuitement selon la rencontre, l'occasion, & le desir, sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avoient à se dire: Ils se quittoient avec la même facilité; (* 10) La me- (* 10.) re allaitoit d'abord ses Enfans pour son propre besoin; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissoit ensuite pour le leur; sitôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tarديوient pas à quitter la Mere elle-même; Et comme il n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne pas se perdre de vûe,

ils en étoient bientôt au point de ne pas même se reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'Enfant ayant tous ses besoins à expliquer, & par conséquent plus de choses à dire à la Mere, que la Mere à l'Enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention, & que la langue qu'il employe doit être en grande partie son propre ouvrage; ce qui multiplie autant les Langues qu'il y a d'individus pour les parler, à quoi contribue encore la vie errante, & vagabonde qui ne laisse à aucun idiome le tems de prendre de la confiance; car de dire que la Mere dicte à l'Enfant les mots, dont il devra se servir pour lui demander telle, ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des Langues déjà formées, mais cela n'apprend point comment elles se forment.

SUF-

SUPPOSONS cette première difficulté vaincue: Franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de Nature & le besoin des Langues; & cherchons, en les supposant nécessaires, (* b.) (* b.) comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente; car si les Hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole; & quand on comprendroit comment les sons de la voix ont été pris pour les interprètes conventionnels de nos idées, il resteroit toujours à sçavoir quels ont pu être les interprètes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet sensible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geste, ni par la voix,

voix, de sorte qu'à peine peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet Art de communiquer ses pensées, & d'établir un commerce entre les Esprits: Art sublime qui est déjà si loin de son Origine, mais que le Philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection, qu'il n'y a point d'homme assez hardi, pour assurer qu'il y arriveroit jamais, quand les révolutions que le tems amène nécessairement feroient suspendues en sa faveur, que les Préjugés fortiroient des Academies ou se tauroient devant Elles, & qu'Elles pourroient s'occuper de cet objet épineux, durant des Siècles entiers sans interruption.

Le premier langage de l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique, & le seul dont il eut besoin, avant qu'il fallut per-

persuader des hommes assemblés, est le cri de la Nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une sorte d'instinct dans les occasions pressantes, pour implorer du secours dans les grands dangers, ou du soulagement dans les maux violens, il n'étoit pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie, où regnent des sentimens plus modérés. Quand les idées des hommes commencèrent à s'étendre & à se multiplier, & qu'il s'établit entre eux une communication plus étroite, ils cherchèrent des signes plus nombreux & un langage plus étendu: Ils multiplièrent les inflexions de la voix, & y joignirent les gestes, qui, par leur Nature, sont plus expressifs, & dont le sens dépend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets visibles & mobili-
les

les par des gestes, & ceux qui frappent l'ouye, par des sons imitatifs: mais comme le geste n'indique guères que les objets présents, ou faciles à décrire, & les actions visibles; qu'il n'est pas d'un usage universel, puisque l'obscurité, ou l'interposition d'un corps le rendent inutile, & qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite; on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de la voix, qui, sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à les représenter toutes, comme signes institués; substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement, & d'une manière assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice, & plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime

dut

dut être motivé, & que la parole paroît avoir été fort nécessaire, pour établir l'usage de la parole.

ON doit juger que les premiers mots, dont les hommes firent usage, eurent dans leur Esprit une signification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on employe dans les Langues déjà formées, & qu'ignorant la Division du Discours en ses parties constitutives, ils donnèrent d'abord à chaque mot le sens d'une proposition entière. Quand ils commencèrent à distinguer le sujet d'avec l'attribut, & le verbe d'avec le nom, ce qui ne fut pas un médiocre effort de génie, les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, l'infinitif fut le seul tems des verbes, & à l'égard des adjectifs la notion ne s'en dut développer que fort difficilement,

parce

parce que tout adjectif est un mot abstrait, & que les abstractions sont des Opérations pénibles, & peu naturelles.

CHAQUE objet reçut d'abord un nom particulier, sans égard aux genres, & aux Espèces, que ces premiers Instituteurs n'étoient pas en état de distinguer; & tous les individus se présentèrent isolés à leur esprit, comme ils le sont dans le tableau de la Nature. Si un Chêne s'appelloit A, un autre Chêne s'appelloit B: de sorte que plus les connoissances étoient bornées, & plus le Dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette Nomenclature ne put être levé facilement: car pour ranger les êtres sous des dénominations communes, & génériques, il en falloit connoître les propriétés & les différences; il falloit des observations, & des défini-

tions,

tions, c'est-à-dire, de l'Histoire Naturelle & de la Métaphysique, beaucoup plus que les hommes de ce tems-là n'en pouvoient avoir.

D'AILLEURS, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'Esprit qu'à l'aide des mots, & l'entendement ne les saisit que par des propositions. C'est une des raisons pourquoi les animaux ne sauroient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un Singe va sans hésiter d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit, & qu'il compare son archetype à ces deux individus? Non sans doute; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre, & ses yeux modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va

E

rece-

recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout, malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, & s'il dépendoit de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voyent de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du Triangle vous en donne la véritable idée: Sitôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel Triangle & non pas un autre, & vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions, il faut donc

donc parler pour avoir des idées générales; car sitôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers Inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'ensuit que les premiers substantifs n'ont pu jamais être que des noms propres.

MAIS lorsque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux Grammairiens commencèrent à étendre leurs idées & à généraliser leurs mots, l'ignorance des Inventeurs dut assujettir cette méthode à des bornes fort étroites; & comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus faute de connoître les genres & les espèces, ils firent ensuite trop peu d'espèces & de genres faute d'avoir considéré les Etres par toutes leurs différences. Pour pousser les di-

vifions affez loin, il eut fallu plus d'expérience & de lumière qu'ils n'en pouvoient avoir, & plus de recherches & de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or fi, même aujourd'hui, l'on découvre chaque jour de nouvelles espèces qui avoient échappé jufqu'ici à toutes nos observations, qu'on penfe combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des chofes que fur le premier aspect! Quant aux Claffes primitives & aux notions les plus générales, il eft fuperflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore: Comment, par exemple, auroient-ils imaginé ou entendu les mots de matière, d'esprit de fubftance, de mode, de figure, de mouvement, puiſque nos Philoſophes qui s'en fervent depuis fi long tems ont bien de la peine à les entendre eux mêmes, & que les idées

idées qu'on attache à ces mots étant purement Métaphyſiques, ils n'en trouvoient aucun modèle dans la Nature?

JE m'arrête à ces premiers pas, & je ſupplie mes Juges de ſuspendre ici leur Lecture; pour confiderer, fur l'invention des feuls ſubſtantifs Phyſiques, c'eſt-à-dire, fur la partie de la Langue la plus facile à trouver, le chemin qui lui reſte à faire, pour exprimer toutes les penſées des hommes, pour prendre une forme conſtante, pouvoir être parlée en public, & influer fur la Société: Je les ſupplie de réfléchir à ce qu'il a fallu de tems, & de connoiſſances pour trouver les nombres, (* II.) les mots abstraits, les Aoris>(* II.) res, & tous les tems des Verbes, les particules, la Syntaxe, lier les Propositions, les raifonnemens, & former toute la Logique

du Discours. Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, & convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les Langues ayent pû naître, & s'établir par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre la discussion de ce difficile Problème, lequel a été le plus nécessaire, de la Société déjà liée, à l'institution des Langues, ou des Langues déjà inventées, à l'établissement de la Société.

QUOIQ'IL en soit de ces origines, on voit du moins, au peu de soin qu'a pris la Nature de rapprocher les Hommes par des besoins mutuels, & de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé leur Sociabilité, & combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait, pour en établir les liens. En effet, il est impossible
d'ima-

d'imaginer pourquoi dans cet état primitif, un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme qu'un finge ou un Loup de son semblable, ni, ce besoin supposé, quel motif pourroit engager l'autre à y pourvoir, ni même, en ce dernier cas, comment ils pourroient convenir entre eux des conditions, Je sçai qu'on nous répète sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état; & s'il est vrai, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des Siècles, avoir le désir, & l'occasion d'en sortir, ce seroit un Procès à faire à la Nature, & non à celui qu'elle auroit ainsi constitué; Mais, si j'entends bien ce terme de *miserable*, c'est un mot qui n'a aucun sens, ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse & la souffrance du Corps ou de l'ame: Or je vou-

drois bien qu'on m'expliquât quel peut-être le genre de misère d'un être libre, dont le cœur est en paix, & le corps en santé. Je demande laquelle, de la vie Civile ou naturelle, est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent? Nous ne voyons presque autour de nous que des Gens qui se plaignent de leur existence; plusieurs mêmes qui s'en privent autant qu'il est en eux, & la réunion des Loix divine & humaine suffit à peine pour arrêter ce désordre: Je demande si jamais on a ouï dire qu'un Sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie & à se donner la mort? Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misère. Rien au contraire n'eût été si misérable que l'homme Sauvage, ébloui par des lumières, tourmenté par des Passions,

&

& raisonnant sur un état différent du sien. Ce fut par une Providence très sage, que les facultés qu'il avoit en puissance ne devoient se développer qu'avec les occasions de les exercer, afin qu'elles ne lui fussent ni superflues & à charge avant le tems, ni tardives, & inutiles au besoin. Il avoit dans le seul instinct tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de Nature, il n'a dans une raison cultivée que ce qu'il lui faut pour vivre en société.

IL paroît d'abord que les hommes dans cet état n'ayant entre eux aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons ni méchans, & n'avoient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un sens physique, on n'appelle vices dans l'individu, les qualités qui peuvent

E 5

vent

vent nuire à sa propre conservation, & vertus celles qui peuvent y contribuer; auquel cas, il faudroit appeller le plus vertueux, celui qui résisteroit le moins aux simples impulsions de la Nature: Mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement, que nous pourrions porter sur une telle situation, & de nous defier de nos Préjugés, jusqu'à ce que, la Balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés, ou si leurs vertus sont plus avantageuses que leurs vices ne sont funestes, ou si le progrès de leurs connoissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement, à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devroient se faire, ou s'ils ne feroient pas, à tout prendre,

dans

dans une situation plus heureuse de n'avoir ni mal à craindre ni bien à esperer de personne, que de s'être soumis à une dépendance universelle, & de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

N'ALLONS pas surtout conclure avec Hobbes que pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme soit naturellement méchant, qu'il soit vicieux parce qu'il ne connoît pas la vertu, qu'il refuse toujours à ses semblables des services qu'il ne croit pas leur devoir, ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec raison aux choses dont il a besoin, il s' imagine follement être le seul propriétaire de tout l'Univers. Hobbes a très bien vu le défaut de toutes les définitions modernes du droit Naturel: mais les conséquences qu'il tire

tire

tire de la fiente, montrent qu'il la prend dans un sens, qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur les principes qu'il établit, cet Auteur devoit dire que l'état de Nature étant celui où le soin de nôtre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui, cet état étoit par conséquent le plus propre à la Paix, & le plus convenable au Genre-humain. Il dit précisément le contraire, pour avoir fait entrer mal à propos dans le soin de la conservation de l'homme Sauvage, le besoin de satisfaire une multitude de passions qui font l'ouvrage de la Société, & qui ont rendu les Loix nécessaires. Le mechant, dit-il, est un Enfant robuste; Il reste à favoir si l'Homme Sauvage est un Enfant robuste; Quand on le lui accorderoit, qu'en conclueroit-il? Que si, quand il est robuste, cet homme étoit

étoit aussi dépendant des autres que quand il est foible, il n'y a forte d'excès auxquels il ne se portât, qu'il ne battît sa Mère lorsqu'elle tarderoit trop à lui donner la mamelle, qu'il nétranglât un de ses jeunes freres, lorsqu'il en seroit incommodé, qu'il ne mordît la jambe à l'autre, lorsqu'il en seroit heurté ou troublé; mais ce sont deux suppositions contradictoires dans l'état de Nature qu'être robuste & dépendant; L'Homme est foible quand il est dépendant, & il est émancipé avant que d'être robuste. Hobbes n'a pas vû que la même cause qui empêche les Sauvages d'user de leur raison, comme le prétendent nos Jurisconsultes, les empêche en même tems d'abuser de leurs facultés, comme il le prétend lui-même; de forte qu'on pourroit dire que les Sauvages ne sont pas mé-

méchans précisément, parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'être bons; car ce n'est ni le développement des lumières, ni le frein de la Loi, mais le calme des passions, & l'ignorance du vice qui les empêche de mal faire; *tanto plus in illis proficit vitiorum ignorantio, quàm in his cognitio virtutis.* Il y a d'ailleurs un autre Principe que Hobbes n'a point apperçû & qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir, en certaines circonstances, la férocité de son amour propre, ou le désir de se conserver avant la naissance de cet amour, (* 12.) tempere l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu Naturelle, qu'ait été forcé de reconnoître le De-

trac-

tracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la Pitié, disposition convenable à des êtres aussi foibles, & sujets à autant de maux que nous le sommes; vertu d'autant plus universelle & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, & si Naturelle que les Bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des Mères pour leurs petits, & des périls qu'elles bravent, pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les Chevaux à fouler aux pieds un Corps vivant; Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son Espèce: Il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture; Et les tristes mugissemens du Bétail entrant dans une Boucherie, annoncent l'im-

pres-

pression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnaître l'homme comme un être compatissant & sensible, sortir dans l'exemple qu'il en donne, de son stile froid & subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une Bête féroce, arrachant un Enfant du sein de sa Mère, brisant sous sa dent meurtrière les foibles membres, & déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet Enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la Mère évanouie, ni à l'Enfant expirant?

TEL

TEL est le pur mouvement de la Nature, antérieur à toute réflexion: telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans nos spectacles s'attendrir & pleurer aux malheurs d'un infortuné, tel, qui, s'il étoit à la place du Tyrان, aggraveroit encore les tourmens de son ennemi. Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la Nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison: mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la Clemence, l'Humanité, sinon la Pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espèce humaine en général?

F

La

La Bienveillance & l'amitié même font, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier: car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose, que désirer qu'il soit heureux? Quand il seroit vrai que la commiseration ne seroit qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre, sentiment obscur & vif dans l'homme Sauvage, développé, mais foible dans l'homme Civil, qu'importeroit cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force? En effet, la commiseration sera d'autant plus énergique que l'animal Spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant: Or il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de Nature que dans l'état de raisonnement. C'est la

raison

raison qui engendre l'amour propre, & c'est la réflexion qui le fortifie; C'est elle qui relie l'homme sur lui même; c'est elle qui le separe de tout ce qui le gêne & l'afflige: C'est la Philosophie qui l'isole; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant, peris si tu veux, je suis en sûreté. Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du Philosophe, & qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenestre; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles & s'argumenter un peu, pour empêcher la Nature qui se revolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme Sauvage n'a point cet admirable talent; & faute de sagesse & de raison, on le voit toujours se livrer étourdi-

ment au premier sentiment de l'Humanité. Dans les Emeutes, dans les querelles des Rues, la Populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne: C'est la canaille, ce sont les femmes des Halles, qui séparent les combattants, & qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Il est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel, qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle, qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir: c'est elle qui, dans l'état de Nature, tient lieu de Loix, de mœurs, & de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix: C'est elle qui détournera tout Sauvage robuf-

te

te d'enlever à un foible enfant, ou à un vieillard infirme, sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espere pouvoir trouver la sienne ailleurs: C'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée; *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*, inspire à tous les Hommes cette autre maxime de bonté naturelle bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente. *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible*. C'est en un mot, dans ce sentiment Naturel, plutôt que dans des argumens subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoi qu'il puisse appartenir à Socrate, & aux Esprits de sa trempe, d'acquiescer de la vertu par raison, il y a long-

F 3

temps

temps que le Genre-humain ne feroit plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Avec des passions si peu actives, & un frein si salutaire, les hommes plûtôt farouches que méchans, & plus attentifs à se garantir du mal qu'ils pourroient recevoir, que tentés d'en faire à autrui, n'étoient pas sujets à des démêlés fort dangereux : Comme ils n'avoient entre eux aucune espèce de commerce ; qu'ils ne connoissoient par conséquent ni la vanité, ni la considération, ni l'estime, ni le mépris ; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du tien & du mien, ni aucune véritable idée de la justice ; qu'ils regardoient les violences, qu'ils pouvoient effuyer, comme un mal facile à réparer, & non comme une injure qu'il faut punir, & qu'ils ne songeoient

geoient pas même à la vengeance si ce n'est peut-être machinalement & sur le champ, comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette ; leurs disputes eussent eu rarement des suites sanglantes, si elles n'eussent point eu de sujet plus sensible que la Pâturage : mais j'en vois un plus dangereux, dont il me reste à parler.

PARMI les passions qui agitent le cœur de l'homme, il en est une ardente, impétueuse, qui rend un sexe nécessaire à l'autre, passion terrible qui brave tous les dangers, renverse tous les obstacles, & qui dans ses fureurs semble propre à détruire le Genre-humain qu'elle est destinée à conserver. Que deviendront les hommes en proie à cette rage effrenée & brutale, sans pudeur, sans retenue, & se disputant chaque jour leurs

amours au prix de leur sang ?

IL faut convenir d'abord que plus les passions sont violentes, plus les Loix sont nécessaires pour les contenir : mais outre que les désordres, & les crimes que celles-ci causent tous les jours parmi nous, montrent assez l'insuffisance des Loix à cet égard, il seroit encore bon d'examiner si ces désordres ne sont point nés avec les Loix mêmes ; car alors, quand elles seroient capables de les réprimer, ce seroit bien le moins qu'on en dût exiger que d'arrêter un mal qui n'existeroit point sans elles.

COMMENÇONS par distinguer le moral du Physique dans le sentiment de l'amour. Le Physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre ; Le moral est ce qui détermine ce désir & le fixe sur un seul objet

jet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice ; né de l'usage de la société, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de soin pour établir leur empire, & rendre dominant le sexe qui devoit obéir. Ce sentiment étant fondé sur certaines notions du mérite ou de la beauté qu'un Sauvage n'est point en état d'avoir, & sur des comparaisons qu'il n'est point en état de faire, doit être presque nul pour lui : Car comme son esprit n'a pu se former des idées abstraites de régularité & de proportion, son cœur n'est point non plus susceptible des sentimens d'admiration, & d'amour, qui, même sans qu'on s'en apperçoive, naissent de l'ap-

plication de ces idées; il écoute uniquement le temperament qu'il a reçu de la Nature, & non le goût qu'il n'a pu acquérir, & toute femme est bonne pour lui.

BORNÉS au seul Physique de l'amour, & allés heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le sentiment & en augmentent les difficultés, les hommes doivent sentir moins fréquemment & moins vivement les ardeurs du temperament & par conséquent avoir entre eux des disputes plus rares, & moins cruelles. L'imagination qui fait tant de ravages parmi nous, ne parle point à des cœurs Sauvages; chacun attend paisiblement l'impulsion de la Nature, s'y livre sans choix avec plus de plaisir que de fureur, & le besoin satisfait, tout le désir est éteint.

C'EST

C'EST donc une chose incontestable que l'amour même, ainsi que toutes les autres passions, n'a acquis que dans la société cette ardeur impétueuse qui le rend si souvent funeste aux hommes, & il est d'autant plus ridicule de représenter les Sauvages comme s'entrégorgeant sans cesse pour assouvir leur brutalité, que cette opinion est directement contraire à l'expérience, & que les Caraïbes, celui de tous les Peuples existans, qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'état de Nature, sont précisément les plus paisibles dans leurs amours, & les moins sujets à la jalousie, quoique vivant sous un Climat brûlant qui semble toujours donner à ces passions une plus grande activité.

A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer dans plusieurs espèces d'animaux, des
com-

combats des Mâles qui enflamment en tout temps nos basses cours ou qui font retentir au Printems nos forêts de leurs cris en se disputant la femelle, il faut commencer par exclure toutes les espèces où la Nature a manifestement établi dans la puissance relative des Séxes d'autres rapports que parmi nous : Ainsi les combats des Cocqs ne forment point une induction pour l'espèce humaine. Dans les espèces, où la Proportion est mieux observée, ces combats ne peuvent avoir pour causes que la rareté des femelles eu égard au nombre des Mâles, ou les intervalles exclusifs durant lesquels la femelle refuse constamment l'approche du mâle, ce qui revient à la première cause ; car si chaque femelle ne souffre le mâle que durant deux mois de l'année, c'est à cet égard com-

me

me si le nombre des femelles étoit moindre des cinq fixièmes : Or aucun de ces deux cas n'est applicable à l'espèce humaine où le nombre des femelles surpasse généralement celui des mâles, & où l'on n'a jamais observé que même parmi les Sauvages les femelles ayent, comme celles des autres espèces, des tems de chaleur & d'exclusion. De plus parmi plusieurs de ces animaux, toute l'espèce entrant à la fois en effervescence, il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de désordre, & de combat : moment qui n'a point lieu parmi l'espèce humaine où l'amour n'est jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la possession des femelles que la même chose arriveroit à l'homme dans l'état de Nature ; & quand même

me

me on pourroit tirer cette conclusion, comme ces dissensions ne détruisent point les autres espèces, on doit penser au moins qu'elles ne feroient pas plus funestes à la nôtre, & il est très apparent qu'elles y causeroient encore moins de ravage qu'elles ne font dans la Société, surtout dans les Pays où les Mœurs étant encore comptées pour quelque chose, la jalousie des Amants & la vengeance des Epoux causent chaque jour des Duels, des Meurtres, & pis encore; où le devoir d'une éternelle fidélité ne sert qu'à faire des adultères, & où les Loix même de la continence & de l'honneur étendent nécessairement la débauche, & multiplient les avortemens.

CONCLUONS qu'errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre, & sans liaisons, sans nul besoin de
ses

ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnoître aucun individuellement, l'homme Sauvage sujet à peu de passions, & se suffisant à lui même, n'avoit que les sentimens & les lumières propres à cet état, qu'il ne sentoit que ses vrais besoins, ne regardoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt de voir, & que son intelligence ne faisoit pas plus de progrès que sa vanité. Si par hazard il faisoit quelque découverte, il pouvoit d'autant moins la communiquer qu'il ne reconnoissoit pas même ses Enfans. L'art périssoit avec l'inventeur; Il n'y avoit ni éducation ni progrès, les générations se multiplioient inutilement; & chacune partant toujours du même point, les Siècles s'écouloient dans toute la grossièreté des premiers âges, l'espèce étoit déjà
vieil-

vieille, & l'homme restoit toujours enfant.

SI je me suis étendu si longtems sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs & des préjuges invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, & montrer dans le tableau du véritable état de Nature combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir dans cet état autant de réalité & d'influence que le prétendent nos Ecrivains.

EN EFFET, il est aisé de voir qu'entre les différences qui distinguent les hommes, plusieurs passent pour naturelles qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude & des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la Société. Ainsi un tempérament robuste ou délicat, la force ou la foiblesse qui en dépendent, viennent souvent plus de la manière

manière dure ou efféminée dont on a été élevé que de la constitution primitive des corps. Il en est de même des forces de l'Esprit, & non seulement l'éducation met de la différence entre les Esprits cultivés, & ceux qui ne le sont pas, mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers à proportion de la culture; car qu'un Géant, & un Nain marchent sur la même route, chaque pas qu'ils feront l'un & l'autre donnera un nouvel avantage au Géant. Or si l'on compare la diversité prodigieuse d'éducatons & de genres de vie qui règne dans les différens ordres de l'état civil, avec la simplicité & l'uniformité de la vie animale & sauvage, où tous se nourrissent des mêmes alimens, vivent de la même manière, & font exactement les mêmes choses, on compren-

dra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de Nature que dans celui de société, & combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'espèce humaine par l'inégalité d'institution.

MAIS quand la Nature affecteroit dans la distribution de ses dons autant de préférences qu'on le prétend, quel avantage les plus favorisés en tireroient ils, au préjudice des autres, dans un état de choses qui n'admettroit presque aucune sorte de relation entre eux? Là où il ni a point d'amour, de quoi servira la beauté? Que fera l'esprit à des gens qui ne parlent point; & la ruse à ceux qui n'ont point d'affaires? J'entends toujours répéter que les plus forts opprimeront les foibles; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'oppression. Les uns domi-
neront

neront avec violence, les autres gémiront asservis à tous leurs caprices: voilà précisément ce que j'observe parmi nous, mais je ne vois pas comment cela pourroit se dire des hommes Sauvages, à qui l'on auroit même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude, & domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis, du gibier qu'il a tué, de l'ancre qui lui servoit d'azile; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir, & quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possèdent rien? Si l'on me chasse d'un arbre, j'en fuis quitte pour aller à un autre; Si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de passer ailleurs? Se trouve-t-il un homme d'une force assez supérieure à la mienne, & de
G 2 plus,

plus, assés dépravé, assés paresseux, & assés féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance pendant qu'il demeure oisif? Il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de vue un seul instant, à me tenir lié avec un très grand soin durant son sommeil, de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue: c'est-à-dire qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter, & que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela, sa vigilance se relache-t-elle un moment? Un bruit imprévu lui fait-il détourner la tête? Je fais vingt pas dans la forêt, mes fers sont brisés, & il ne me revoit de sa vie.

SANS prolonger inutilement ces détails, chacun doit voir que les liens de la servitu-

de

de n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes & des besoins réciproques qui les unissent, il est impossible d'affervir un homme sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre; situation qui n'existant pas dans l'état de Nature, y laisse chacun libre du joug & rend vaine la Loi du plus fort.

APRÈS avoir prouvé que l'Inégalité est à peine sensible dans l'état de Nature, & que son influence y est presque nulle, il me reste à montrer son origine, & ses progrès dans les développemens successifs de l'Esprit humain. Après avoir montré, que la *perfectibilité*, les vertus sociales, & les autres facultés que l'homme Naturel avoit reçues en puissance ne pouvoient jamais se développer d'elles mêmes, qu'elles avoient besoin pour

G 3

cela

cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangères qui pouvoient ne jamais naître, & sans lesquelles il fut demeuré éternellement dans sa condition primitive; il me reste à considérer & à rapprocher les différens hazards qui ont pû perfectionner la raison humaine, en détériorant l'espèce, rendre un être méchant en le rendant sociable, & d'un terme si éloigné amener enfin l'homme & le monde au point où nous les voyons.

J'AVOUE que les événemens que j'ai à décrire ayant pu arriver de plusieurs manières, je ne puis me déterminer sur le choix que par des conjectures; mais outre que ces conjectures deviennent des raisons, quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses & les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité, les con-

sequen-

sequences que je veux déduire des miennes ne seront point pour cela conjecturales, puisque, sur les principes que je viens d'établir, on ne sauroit former aucun autre système qui ne me fournisse les mêmes résultats, & dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions.

CECI me dispensera d'étendre mes réflexions sur la manière dont le laps de tems compense le peu de vraisemblance des événemens; sur la puissance surprenante des causes très-légères lorsqu'elles agissent sans relâche; sur l'impossibilité où l'on est d'un côté de détruire certaines hypothèses, si de l'autre on se trouve hors d'état de leur donner le degré de certitude des faits; sur ce que deux faits étant donnés comme réels à lier par une suite de faits intermédiaires, in-

connus ou regardés comme tels, c'est à l'histoire, quand on l'a, de donner les faits qui les lient; c'est à la Philosophie à son défaut, de déterminer les faits semblables qui peuvent les lier; Enfin sur ce qu'en matière d'événemens la similitude réduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de classes différentes qu'on ne se l'imagine. Il me suffit d'offrir ces objets à la considération de mes Juges: il me suffit d'avoir fait en sorte que les Lecteurs vulgaires n'eussent pas besoin de les considérer.



SECONDE PARTIE.

LE premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, & trouva des gens allés simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères & d'horreurs n'eût point épargnés au Genre-humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables. Gardez-vous d'écouter cet imposteur; Vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, & que la Terre n'est à personne; Mais il y a grande apparence, qu'alors les choses en étoient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étoient; car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont

n'ont pû naître que fucceffivement, ne fe forma pas tout d'un coup dans l'efprit humain: Il falut faire bien des progrès, acquérir bien de l'induftrie & des lumières, les tranfmettre & les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de Nature. Reprenons donc les chofes de plus haut & tâchons de raflembler fous un feul point de vue cette lente fucceffion d'évenemens & de connoiffances, dans leur ordre le plus naturel.

LE premier fentiment de l'homme fut celui de fon exiftence, fon premier foïn celui de fa confervation. Les productions de la Terre lui fourniffoient tous les fecours néceffaires, l'infinct le porta à en faire ufage. La faim, d'autres appetits lui faifant éprouver tour à tour diverfes manières d'exifter,

ifter, il y en eut une qui l'invita à perpétuer fon efpèce; & ce penchant aveugle, dépourvû de tout fentiment du cœur, ne produifoit qu'un acte purement animal. Le befoïn fatisfait, les deux fexes ne fe reconnoiffoient plus, & l'enfant même n'étoit plus rien à la Mère fitôt qu'il pouvoit fe pafler d'elle.

TELLE fut la condition de l'homme naiffant; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures fenfations, & profitant à peine des dons que lui offroit la Nature, loin de fonger à lui rien arracher; mais il fe préfenta bientôt des difficultés, il falut apprendre à les vaincre: la hauteur des Arbres, qui l'empêchoit d'atteindre à leurs fruits, la concurrence des animaux qui cherchoient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en vouloient à fa

à sa propre vie, tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps; il falut se rendre agile, vite à la course, vigoureux au combat. Les armes naturelles qui sont les branches d'arbres, & les pierres, se trouvèrent bientôt sous sa main. Il apprit à surmonter les obstacles de la Nature, à combattre au besoin les autres animaux, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il falloit céder au plus fort.

A MESURE que le Genre-humain s'étendit, les peines se multiplièrent avec les hommes. La différence des terrains, des Climats, des saisons, put les forcer à en mettre dans leurs manières de vivre. Des années stériles, des hyvers longs & rudes, des Etés brulans qui consomment tout, exigèrent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer, & des Rivie-

Rivieres ils inventèrent la ligne, & le hameçon; & devinrent pêcheurs & Ichtyophages. Dans les forêts ils se firent des arcs & des flèches, & devinrent Chasseurs & Guerriers; Dans les Pays froids ils se couvrirent des peaux des bêtes qu'ils avoient tuées; Le tonnerre, un Volcan, ou quelque heureux hazard leur fit connoître le feu, nouvelle ressource contre la rigueur de l'hyver: Ils apprirent à conserver cet élément, puis à le reproduire, & enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoient crues.

CETTE application réitérée des êtres divers à lui-même, & les uns aux autres, dut naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports. Ces relations que nous exprimons par les mots de grand, de petit, de fort, de foible,
de

de vite, de lent, de peureux, de hardi, & d'autres idées pareilles, comparées au besoin, & presque sans y songer, produisirent enfin chez lui quelque forte de réflexion, ou plutôt une prudence machinale qui lui indiquoit les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

LES nouvelles lumières qui résultèrent de ce développement, augmentèrent sa supériorité sur les autres animaux, en la lui faisant connoître. Il s'exerça à leur dresser des pièges, il leur donna le change en mille manières, & quoique plusieurs le surpassassent en force au combat, ou en vitesse à la course; de ceux qui pouvoient lui servir ou lui nuire, il devint avec le tems le maître des uns, & le fleau des autres. C'est ainsi que le premier regard qu'il porta sur lui-même, y produisit

duisit le premier mouvement d'orgueil; c'est ainsi que sachant encore à peine distinguer les rangs, & se contemplant au premier par son espèce, il se préparoit de loin à y prétendre par son individu.

QUOIQUE ses semblables ne fussent pas pour lui ce qu'ils sont pour nous, & qu'il n'eût gueres plus de commerce avec eux qu'avec les autres animaux, ils ne furent pas oubliés dans ses observations. Les conformités que le tems put lui faire appercevoir entre eux, sa femelle & lui-même, le firent juger de celles qu'il n'appercevoit pas, & voyant qu'ils se conduisoient tous, comme il auroit fait en de pareilles circonstances, il conclut que leur manière de penser & de sentir étoit entièrement conforme à la sienne, & cette importante vérité bien établie dans

dans son esprit, lui fit suivre par un pressentiment aussi sûr & plus prompt que la Dialectique, les meilleures règles de conduite que pour son avantage & sa sûreté il lui convint de garder avec eux.

INSTRUIT par l'expérience que l'amour du bien-être est le seul mobile des actions humaines, il se trouva en état de distinguer les occasions rares où l'intérêt commun devoit le faire compter sur l'assistance de ses semblables, & celles plus rares encore où la concurrence devoit le faire défier d'eux. Dans le premier cas il s'unissoit avec eux en troupeau, ou tout au plus par quelque sorte d'association libre qui n'obligeoit personne, & qui ne duroit qu'autant que le besoin passager qui l'avoit formée. Dans le second chacun cherchoit à prendre ses avantages, soit

à force

à force ouverte s'il croyoit le pouvoir; soit par adresse & subtilité s'il se sentoit le plus foible.

VOILA comment les hommes purent insensiblement acquérir quelque idée grossière des engagements mutuels, & de l'avantage de les remplir, mais seulement autant que pouvoit l'exiger l'intérêt présent & sensible; car la prévoyance n'étoit rien pour eux, & loin de s'occuper d'un avenir éloigné, ils ne songeoient pas même au lendemain. S'agissoit il de prendre un Cerf, chacun sentoit bien qu'il devoit pour cela garder fidèlement son poste; mais si un lièvre venoit à passer à la portée de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le poursuivît sans scrupule, & qu'ayant atteint sa proie il ne se souciât fort peu de faire manquer la leur à ses Compagnons.

IL est aisé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des Corneilles ou des Singes, qui s'attroupent à peu près de même. Des cris inarticulés, beaucoup de gestes, & quelques bruits imitatifs, durent composer pendant longtems la Langue universelle, à quoi joignant dans chaque Contrée quelques sons articulés, & conventionnels dont, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas trop facile d'expliquer l'institution, on eut des langues particulières, mais grossières, imparfaites, & telles à peu près qu'en ont encore aujourd'hui diverses Nations Sauvages. Je parcours comme un trait des multitudes de Siècles, forcé par le tems qui s'écoule, par l'abondance des choses que j'ai à dire, & par le progrès presque insensible des com-

mence-

mencemens; car plus les événemens étoient lents à se succéder, plus ils sont prompts à décrire.

Ces premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclaircit, & plus l'industrie se perfectionna. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre, ou de se retirer dans des Cavernes, on trouva quelques sortes de haches de pierres dures, & tranchantes, qui servirent à couper du bois, creuser la terre, & faire des huttes de branchages, qu'on s'avisa ensuite d'enduire d'argile & de boue. Ce fut-là l'époque d'une première révolution qui forma l'établissement & la distinction des familles, & qui introduisit une sorte de propriété; d'où peut-être n'acquirent déjà bien des querelles & des Combats. Cependant

H 2

com-

comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des logemens qu'ils se sentoient capables de défendre, il est à croire que les foibles trouvèrent plus court & plus sûr de les imiter que de tenter de les déloger: & quant à ceux qui avoient déjà des Cabanes, chacun dut peu chercher à s'approprier celle de son voisin, moins parce qu'elle ne lui appartenoit pas, que parce qu'elle lui étoit inutile, & qu'il ne pouvoit s'en emparer, sans s'exposer à un combat très vif avec la famille qui l'occupoit.

LES premiers développemens du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissoit dans une habitation commune les maris & les Femmes, les Peres & les Enfans; l'habitude de vivre ensemble fit naître
les

les plus doux sentimens qui soient connus des hommes, l'amour conjugal, & l'amour Paternel. Chaque famille devint une petite Société, d'autant mieux unie que l'attachement réciproque & la liberté en étoient les seuls liens; & ce fut alors que s'établit la première différence dans la manière de vivre des deux Séxes, qui jusqu'ici n'en avoient eu qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires & s'accoutumèrent à garder la Cabane & les Enfans, tandis que l'homme alloit chercher la subsistance commune. Les deux Séxes commencèrent aussi par une vie un peu plus molle à perdre quelque chose de leur férocité & de leur vigueur; mais si chacun séparément devint moins propre à combattre les bêtes sauvages, en revanche il fut plus aisé de s'assembler pour leur résister en commun.

DANS ce nouvel état, avec une vie simple & solitaire, des besoins très bornés, & les instrumens qu'ils avoient inventés pour y pourvoir, les hommes jouissant d'un fort grand loisir l'emploierent à se procurer plusieurs sortes de commodités inconnues à leurs Peres; & ce fut là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer, & la première source de maux qu'ils préparèrent à leurs Descendans; car outre qu'ils continuèrent ainsi à s'amolir le corps & l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, & étant en même temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en étoit douce, & l'on étoit malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.

ON

ON entrevoit un peu mieux ici comment l'usage de la parole s'établit ou se perfectionne insensiblement dans le sein de chaque famille, & l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particulières purent étendre le langage, & en accélérer le progrès en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations ou des tremblemens de terre environnèrent d'eaux ou de précipices des Cantons habités; Des revolutions du Globe détachèrent & coupèrent en Iles des portions du Continent. On conçoit qu'entre des hommes ainsi rapprochés, & forcés de vivre ensemble, il dut se former un Idiome commun plutôt qu'entre ceux qui erroient librement dans les forêts de la Terre ferme. Ainsi il est très possible qu'après leurs premiers essais de Navigation, des Insulaires ayent porté

H 4 parmi

parmi nous l'usage de la parole; & il est au moins très vraisemblable que la Société & les langues ont pris naissance dans les Iles, & s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le Continent.

Tout commence à changer de face. Les hommes errans jusqu'ici dans les Bois, ayant pris une affiète plus fixe, se rapprochent lentement, se réunissent en diverses troupes, & forment enfin dans chaque contrée une Nation particulière, unie de mœurs & de caractères, non par des Réglemens & des Loix, mais par le même genre de vie & d'alimens, & par l'influence commune du Climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens de differens sexes habitent des Cabanes voisines, le commerce

passager

passager que demande la Nature en amène bientôt un autre non moins doux & plus permanent par la fréquentation mutuelle. On s'accoutume à considérer differens objets, & à faire des comparaisons; on acquiert insensiblement des idées de mérite & de beauté qui produisent des sentimens de préférence. A force de se voir, on ne peut plus se passer de se voir encore. Un sentiment tendre & doux s'insinue dans l'ame, & par la moindre opposition devient une fureur impétueuse: la jalousie s'éveille avec l'amour; la Discorde triomphe, & la plus douce des passions reçoit des sacrifices de sang humain.

A MESURE que les idées & les sentimens se succèdent, que l'esprit & le cœur s'exercent, le Genre-humain continue à s'appriivoiser, les liaisons s'étendent & les liens se

resserrent. On s'accoutuma à s'assembler devant les Cabanes ou autour d'un grand Arbre: le chant & la danse, vrais enfans de l'amour & du loisir, devinrent l'amusement ou plutôt l'occupation des hommes & des femmes oisifs & attroupés. Chacun commença à regarder les autres & à vouloir être regardé soi-même, & l'estime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou dançoit le mieux; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus considéré, & ce fut là le premier pas vers l'inégalité, & vers le vice en même tems: de ces premières préférences nâquirent d'un côté la vanité & le mépris, de l'autre la honte & l'envie; & la fermentation causée par ces nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur & à l'innocence.

S-

SITÔT que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement & que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, & il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De là sortirent les premiers devoirs de la civilité, même parmi les Sauvages, & delà tout tort volontaire devint un outrage, parce qu'avec le mal qui résultoit de l'injure, l'offensé y voyoit le mépris de sa personne souvent plus insupportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné d'une manière proportionnée au cas qu'il faisoit de lui-même, les vengeances devinrent terribles, & les hommes sanguinaires & cruels. Voilà précisément le degré où étoient parvenus la plupart des Peuples Sauvages qui nous

nous sont connus; & c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées, & remarqué combien ces Peuples étoient déjà loin du premier état de Nature, que plusieurs se sont hâtés de conclure que l'homme est naturellement cruel & qu'il a besoin de police pour l'adoucir, tandis que rien n'est si doux que lui dans son état primitif, lorsque placé par la Nature à des distances égales de la stupidité des brutes & des lumières funestes de l'homme civil, & borné également par l'instinct & par la raison à se garantir du mal qui le menace, il est retenu par la pitié Naturelle de faire lui-même du mal à personne, sans y être porté par rien, même après en avoir reçu. Car, selon l'axiome du sage Locke, *il ne sauroit y avoir d'injure, où il n'y a point de propriété.*

MAIS

MAIS il faut remarquer que la Société commencée & les relations déjà établies entre les hommes, exigeoient en eux des qualités différentes de celles qu'ils tenoient de leur constitution primitive; que la moralité commençant à s'introduire dans les Actions humaines, & chacun avant les Loix étant seul juge & vengeur des offenses qu'il avoit reçues, la bonté convenable au pur état de Nature n'étoit plus celle qui convenoit à la Société naissante; qu'il falloit que les punitions devinssent plus sévères à mesure que les occasions d'offenser devenoient plus fréquentes, & que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des Loix. Ainsi quoique les hommes fussent devenus moins endurans, & que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque alté-

ra-

ration, ce période du développement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif & la pétulante activité de notre amour propre, dut être l'époque la plus heureuse, & la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état étoit le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, (* 13.) & qu'il n'en a du sortir que par quelque funeste hazard qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver. L'exemple des Sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point semble confirmer que le Genre-humain étoit fait pour y rester toujours, que cet état est la véritable jeunesse du Monde, & que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, & en effet vers la décrépitude de l'espèce.

TANT

TANT que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes, à se parer de plumes & de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs fleches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques Canots de pêcheurs ou quelques grossiers instrumens de Musique; En un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécutent libres, sains, bons, & heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur Nature, & continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce independant: mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un

d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, Le travail devint nécessaire & les vastes forêts se changèrent en des Campagnes riantes qu'il falut arroser de la sueur des hommes, & dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage & la misère germer & croître avec les moissons.

LA Métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le Poète, c'est l'or & l'argent, mais pour le Philosophe ce sont le fer & le bled qui ont civilisé les hommes, & perdu le Genre-humain; aussi l'un & l'autre étoient-ils inconnus aux Sauvages de l'Amérique qui pour cela sont toujours demeurés tels; les autres Peuples semblent même

me

me être restés Barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces Arts sans l'autre; & l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été, sinon plutôt, du moins plus constamment, & mieux policée que les autres parties du monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer & la plus fertile en bled.

Il est très difficile de conjecturer comment les hommes sont parvenus à connoître & employer le fer : car il n'est pas croyable qu'ils ayent imaginé d'eux mêmes de tirer la matière de la mine & de lui donner les préparations nécessaires pour la mettre en fusion avant que de sçavoir ce qui en résulteroit. D'un autre côté on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel que les mines ne se forment que

1

dans

dans des lieux arides, & dénués d'arbres & de plantes, de sorte qu'on diroit que la Nature avoit pris des précautions pour nous dérober ce fatal secret. Il ne reste donc que la circonstance extraordinaire de quelque Volcan qui, vomissant des matières métalliques en fusion, aura donné aux Observateurs l'idée d'imiter cette opération de la Nature; encore faut-il leur supposer bien du courage & de la prévoyance pour entreprendre un travail aussi pénible & envisager d'aussi loin les avantages qu'ils en pouvoient retirer; ce qui ne convient guères qu'à des esprits déjà plus exercés que ceux-ci ne le devoient être.

QUANT à l'agriculture, le principe en fut connu longtems avant que la pratique en fût établie, & il n'est guères possible que les hommes sans cesse occupés à tirer leur subsistan-

sistance des arbres & des plantes n'eussent allés promptement l'idée des voyes, que la Nature employe pour la génération des Végétaux; mais leur industrie ne se tourna probablement que fort tard de ce côté-là, soit parce que les arbres qui avec la chasse & la pêche fournissoient à leur nourriture, n'avoient pas besoin de leurs soins, soit faute de connoître l'usage du bled, soit faute d'instrumens pour le cultiver, soit faute de prévoyance pour le besoin à venir, soit enfin faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus industrieux, on peut croire qu'avec des pierres aiguës, & des bâtons pointus ils commencèrent par cultiver quelques légumes ou racines autour de leurs Cabanes, longtems avant de savoir préparer le bled,

& d'avoir les instrumens nécessaires pour la culture en grand, fans compter que, pour se livrer à cette occupation & ensemencer des terres, il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite; précaution fort éloignée du tour d'esprit de l'homme Sauvage qui, comme je l'ai dit, a bien de la peine à songer le matin à ses besoins du soir.

L'INVENTION des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le Genre-humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il falut des hommes pour fondre & forger le fer, il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à se multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir à la subsistance commune, fans qu'il y eût moins de bouches pour la
con-

consommer; & comme il falut aux uns des denrées en échange de leur fer, les autres trouvèrent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De là naquirent d'un côté le Labourage & l'agriculture, & de l'autre l'art de travailler les métaux, & d'en multiplier les usages.

DE la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage; & de la propriété une fois reconnue les premières règles de justice: car pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose; de plus les hommes commençant à porter leurs vœux dans l'avenir, & se voyant tous quelques biens à perdre, il n'y en avoit aucun qui n'eût à craindre pour soi la représaille des torts qu'il pouvoit faire à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle qu'il est impossible

possible de concevoir l'idée de la propriété naissante d'ailleurs que de la main d'œuvre ; car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui donnant droit au Cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conséquent sur le fond, au moins jusqu'à la récolte, & ainsi d'année en année, ce qui faisant une possession continue, se transforme aisément en propriété. Lorsque les Anciens, dit Grotius, ont donné à Cères l'épithète de législatrice, & à une fête célébrée en son honneur, le nom de Thesmophories ; ils ont fait entendre par-là que le partage des terres, a produit une nouvelle sorte de droit. C'est-à-dire le droit de propriété différent de celui qui résulte de la Loi naturelle.

LES

LES choses en cet état eussent pu demeurer égales, si les talens eussent été égaux, & que, par exemple, l'emploi du fer, & la consommation des denrées eussent toujours fait une balance exacte ; mais la proportion que rien ne maintenoit, fut bientôt rompue ; le plus fort faisoit plus d'ouvrage ; le plus adroit tiroit meilleur parti du sien ; le plus ingénieux trouvoit des moyens d'abrèger le travail ; Le Laboureur avoit plus besoin de fer, ou le forgeron plus besoin de bled, & en travaillant également, l'un gagnoit beaucoup tandis que l'autre avoit peine à vivre. C'est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie insensiblement avec celle de combinaison & que les différences des hommes, développées par celles des circonstances, se rendent plus sensibles, plus permanentes dans leurs effets,

I 4

&

& commencent à infüer dans la même proportion sur le sort des particuliers.

LES choses étant parvenues à ce point, il est facile d'imaginer le reste. Je ne m'arrêterai pas à décrire l'invention successive des autres arts, le progrès des langues, l'épreuve & l'emploi des talens, l'inégalité des fortunes, l'usage ou l'abus des Richesses, ni tous les détails qui suivent ceux-ci, & que chacun peut aisément suppléer. Je me bornerai seulement à jeter un coup d'œil sur le Genre-humain placé dans ce nouvel ordre de choses.

VOILÀ donc toutes nos facultés développées, la mémoire & l'imagination en jeu, l'amour propre intéressé, la raison rendue active, & l'esprit arrivé presque au terme de la perfection, dont il est susceptible. Voilà tou-

tes

tes les qualités naturelles mises en action, le rang & le sort de chaque homme établi, non seulement sur la quantité des biens & le pouvoir de servir ou de nuire, mais sur l'esprit, la beauté, la force ou l'adresse, sur le mérite ou les talens, & ces qualités étant les seules qui pouvoient attirer de la considération, il falut bientôt les avoir ou les affecter; Il falut pour son avantage se montrer autre que ce qu'on étoit en effet. Etre & paroître devinrent deux choses tout à fait différentes, & de cette distinction sortirent le faste important, la ruse trompeuse, & tous les vices qui en font le cortège. D'un autre côté, de libre & indépendant qu'étoit auparavant l'homme, le voilà par une multitude de nouveaux besoins assujéti, pour ainsi dire, à toute la Nature, & surtout à ses semblables dont il devient

I 5

devient l'esclave en un sens; même en devenant leur maître; riche, il a besoin de leurs services; pauvre, il a besoin de leur secours, & la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort, & à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le sien: ce qui le rend fourbe & artificieux avec les uns, imperieux & dur avec les autres, & le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin, quand il ne peut s'en faire craindre, & qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement. Enfin l'ambition dévorante, l'ardeur d'élever sa fortune relative, moins par un véritable besoin que pour se mettre au-dessus des autres, inspire à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement, une jalousie

fie

se crete d'autant plus dangereuse que, pour faire son coup plus en sûreté, elle prend souvent le masque de la bienveillance; en un mot, concurrence & rivalité d'une part, de l'autre opposition d'intérêt, & toujours le désir caché de faire son profit aux dépens d'autrui; Tous ces maux sont le premier effet de la propriété & le cortège inséparable de l'inégalité naissante.

AVANT qu'on eût inventé les signes représentatifs des richesses, elles ne pouvoient guères consister qu'en terres & en bestiaux, les seuls biens réels que les hommes puissent posséder. Or quand les héritages se furent accrûs en nombre & en étendue au point de couvrir le sol entier & de se toucher tous, les uns ne purent plus s'aggrandir qu'aux dépens des autres, & les surnuméraires que la foi-

blesse

blesse ou l'indolence avoient empêchés d'en acquérir à leur tour, devenus pauvres sans avoir rien perdu, parce que tout changeant autour d'eux, eux seuls n'avoient point changé, furent obligés de recevoir ou de ravir leur subsistance de la main des riches, & de là commencèrent à naître, selon les divers caractères des uns & des autres, la domination & la servitude, ou la violence & les rapines. Les riches de leur côté connurent à peine le plaisir de dominer, qu'ils dédaignèrent bientôt tous les autres, & se servant de leurs anciens Esclaves pour en former de nouveaux, ils ne songèrent qu'à subjuguier & asservir leurs voisins; semblables à ces loups affamés qui ayant une fois goûté de la chair humaine rebutent toute autre nourriture, & ne veulent plus que dévorer des hommes.

C'EST

C'EST ainsi que les plus puissans ou les plus misérables, se faisant de leur force ou de leurs besoins une sorte de droit au bien d'autrui, équivalent, selon eux, à celui de propriété, l'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre: c'est ainsi que les usurpations des riches, les Brigandages des Pauvres, les passions effrénées de tous étouffant la pitié naturelle, & la voix encore foible de la justice, rendirent les hommes avarés, ambitieux, & méchans. Il s'élevait entre le droit du plus fort & le droit du premier occupant un conflit perpétuel qui ne se terminoit que par des combats & des meurtres. (* c.) La Société naissante fit place au plus horrible état de guerre: Le Genre-humain avili & défolé ne pouvant plus retourner sur ses pas ni renoncer aux acquisitions malheureuses qu'il avoit

avoit faites & ne travaillant qu'à sa honte, par l'abus des facultés qui l'honorent, se mit lui-même à la veille de sa ruine.

*Antonitus novitate mali, divesque miserque,
Effugere optat opes, & quæ modò voverat, odit.*

IL n'est pas possible que les hommes n'aient fait enfin des réflexions sur une situation aussi misérable, & sur les calamités dont ils étoient accablés. Les riches surtout durant bientôt sentir combien leur étoit désavantageuse une guerre perpétuelle dont ils faisoient seuls tous les frais, & dans laquelle le risque de la vie étoit commun, & celui des biens, particulier. D'ailleurs, quelque couleur qu'ils pussent donner à leurs usurpations, ils sentoient affés qu'elles n'étoient établies que sur un droit précaire & abusif,

&

& que n'ayant été acquises que par la force, la force pouvoit les leur ôter sans qu'ils eussent raison de s'en plaindre. Ceux même, que la seule industrie avoit enrichis, ne pouvoient guères fonder leur propriété sur de meilleurs titres. Ils avoient beau dire: c'est moi qui ai bâti ce mur; j'ai gagné ce terrain par mon travail. Qui vous a donné les aliénemens, leur pouvoit-on répondre; & en vertu de quoi prétendez vous être payé à nos dépens d'un travail que nous ne vous avons point imposé? Ignorés vous qu'une multitude de vos freres périt, ou souffre du besoin de ce que vous avés de trop, & qu'il vous falloit un consentement exprès & unanime du Genre-humain pour vous approprier sur la subsistance commune tout ce qui alloit au-delà de la votre? Destitué de raisons valables

lables

lables pour se justifier, & de forces suffisantes pour se défendre; écrasant facilement un particulier, mais écrasé lui-même par des troupes de bandits; seul contre tous, & ne pouvant à cause des jalousies mutuelles s'unir avec ses égaux contre des ennemis unis par l'espoir commun du pillage, le riche pressé par la nécessité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain; ce fut d'employer en sa faveur les forces même de ceux qui l'attaquoient, de faire ses défenseurs de ses adversaires, de leur inspirer d'autres maximes, & de leur donner d'autres institutions qui lui fussent aussi favorables que le Droit naturel lui étoit contraire.

DANS cette vue, après avoir exposé à ses voisins l'horreur d'une situation qui les armoit

armoit tous les uns contre les autres, qui leur rendoit leurs possessions aussi onéreuses que leurs besoins, & où nul ne trouvoit sa sûreté ni dans la pauvreté ni dans la richesse, il inventa aisément des raisons spécieuses pour les amener à son but. „Unissons nous”, leur dit-il, „pour garantir de l'oppression „ les foibles, contenir les ambitieux, & assurer à chacun la possession de ce qui lui „ appartient: Instituons des réglemens de „ Justice & de paix auxquels tous soient obligés de se conformer, qui ne fassent ac- „ ception de personne, & qui réparent en „ quelque sorte les caprices de la fortune en „ soumettant également le puissant & le foible à des devoirs mutuels. En un mot, „ au lieu de tourner nos forces contre nous „ mêmes, rassemblons les en un pouvoir su-
K „ prême

„ prême qui nous gouverne selon de sages
 „ Loix, qui protège & défende tous les
 „ membres de l'association, repousse les en-
 „ nemis communs, & nous maintienne dans
 „ une concorde éternelle.

IL en falut beaucoup moins que l'équiva-
 lent de ce Discours pour entraîner des hom-
 mes grossiers, faciles à séduire, qui d'ailleurs
 avoient trop d'affaires à démêler entre eux
 pour pouvoir se passer d'arbitres, & trop
 d'avarice & d'ambition, pour pouvoir long-
 tems se passer de Maîtres. Tous coururent
 au devant de leurs fers croyant assurer leur
 liberté; car avec assés de raison pour sentir
 les avantages d'un établissement politique, ils
 n'avoient pas assés d'expérience pour en pre-
 voir les dangers; les plus capables de pres-
 sentir les abus étoient précisément ceux qui
 comp-

comptoient d'en profiter, & les sages même
 virent qu'il falloit se résoudre à sacrifier une
 partie de leur liberté à la conservation de
 l'autre, comme un blessé se fait couper le
 bras pour sauver le reste du Corps.

TELLE fut, où dut être l'origine de la
 Société & des Loix, qui donnèrent de nou-
 velles entraves au foible & de nouvelle for-
 ces au riche, (* 14.) détruisirent sans retour (* 14.)
 la liberté naturelle, fixèrent pour jamais la
 Loi de la propriété & de l'inégalité, d'une
 adroite usurpation firent un droit irrévoca-
 ble, & pour le profit de quelques ambitieux
 assujétirent désormais tout le Genre-humain
 au travail, à la servitude & à la misère. On
 voit aisément comment l'établissement d'une
 seule Société rendit indispensable celui de
 toutes les autres, & comment, pour faire
 K 2 tête

tête à des forces unies, il falut s'unir à son tour. Les Sociétés se multipliant ou s'étendant rapidement couvrirent bientôt toute la surface de la terre, & il ne fut plus possible de trouver un seul coin dans l'univers où l'on pût s'affranchir du joug, & soustraire sa tête au glaive souvent mal conduit que chaque homme vit perpétuellement suspendu sur sa tête. Le droit civil étant ainsi devenu la règle commune des Citoyens, la Loy de Nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses Sociétés, où, sous le nom de Droit des gens, elle fut tempérée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce possible & suppléer à la commiseration naturelle, qui, perdant de Société à Société presque toute la force qu'elle avoit d'homme à homme, ne réside plus que dans quelques grandes

Ames

Ames Cosmopolites, qui franchissent les barrières imaginaires qui séparent les Peuples, & qui, à l'exemple de l'être souverain qui les a créés, embrassent tout le Genre-humain dans leur bienveillance.

LES Corps Politiques restant ainsi entre eux dans l'Etat de Nature se repentirent bientôt des inconveniens qui avoient forcé les particuliers d'en sortir, & cet Etat devint encore plus funeste entre ces grands Corps qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient composés. De là sortirent les Guerres Nationales, les Batailles, les meurtres, les représailles qui font fremir la Nature & choquent la raison, & tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le sang humain. Les plus honnêtes gens appri-

K 3

rent

rent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables ; on vit enfin les hommes se massacrer par milliers sans savoir pourquoy ; & il se commettoit plus de meurtres en un seul jour de combat & plus d'horreurs à la prise d'une seule ville, qu'il ne s'en étoit commis dans l'Etat de Nature durant des siècles entiers sur toute la face de la terre. Tels sont les premiers effets qu'on entrevoit de la division du Genre-humain en différentes Sociétés. Revenons à leur institution.

Je fais que plusieurs ont donné d'autres origines aux Sociétés Politiques, comme les conquêtes du plus puissant ou l'union des foibles ; & le choix entre ces causes est indifférent à ce que je veux établir ; cependant celle que je viens d'exposer me paroît la plus natu-

naturelle par les raisons suivantes. 1. Que dans le premier cas, le Droit de conquête n'étant point un Droit n'en a pu fonder aucun autre, le Conquérant & les Peuples conquis restant toujours entre eux dans l'état de Guerre, à moins que la Nation remise en pleine liberté ne choisisse volontairement son Vainqueur pour son Chef. Jusques-là, quelques capitulations qu'on ait faites, comme elles n'ont été fondées que sur la violence, & que par conséquent elles sont nulles par le fait même, il ne peut y avoir dans cette hypothèse ni véritable Société, ni Corps Politique, ni d'autre Loi que celle du plus fort. 2. Que ces mots de *fort* & de *foible* sont équivoques dans le second cas ; que dans l'intervalle qui se trouve entre l'établissement du Droit de propriété ou de premier occupant,

& celui des Gouvernemens politiques, le sens de ces termes est mieux rendu par ceux de *pauvre* & de *riche*, parcequ'en effet un homme n'avoit point avant les Loix d'autre moyen d'affujeter ses égaux qu'en attaquant leur bien, ou leur faisant quelque part du sien. 3. Que les Pauvres n'ayant rien à perdre que leur liberté, c'eût été une grande folie à eux de s'ôter volontairement le seul bien qui leur restoit pour ne rien gagner en échange; qu'au contraire les riches étant, pour ainsi dire, sensibles dans toutes les parties de leurs Biens, il étoit beaucoup plus aisé de leur faire du mal, qu'ils avoient par conséquent plus de précautions à prendre pour s'en garantir; & qu'enfin il est raisonnable de croire qu'une chose a été inventée par ceux à qui elle est utile plutôt que par ceux à qui elle fait du tort.

LE

LE Gouvernement naissant n'eût point une forme constante & régulière. Le défaut de Philosophie & d'expérience ne laissoit appercevoir que les inconvéniens présens, & l'on ne songeoit à remédier aux autres qu'à mesure qu'ils se présentoient. Malgré tous les travaux des plus sages Législateurs, l'Etat Politique, demeura toujours imparfait, parcequ'il étoit presque l'ouvrage du hazard, & que mal commencé, le tems en découvrant les défauts, & suggérant des remèdes, ne put jamais réparer les vices de la Constitution; On racommodoit sans cesse, au lieu qu'il eut fallu commencer par n'étoyer l'aire & écarter tous les vieux matériaux, comme fit Licurgue à Sparte, pour élever ensuite un bon Edifice. La Société ne consista d'abord qu'en quelques conventions gé-

K 5

nérales

nérales que tous les particuliers s'engageoient à observer, & dont la Communauté se rendoit garante envers chacun d'eux. Il fallut que l'expérience montrât combien une pareille constitution étoit foible, & combien il étoit facile aux infracteurs d'éviter la conviction ou le châtement des fautes dont le Public seul devoit être le témoin & le juge; il fallut que la Loi fût éludée de mille manières; il fallut que les inconvéniens & les désordres se multipliaffent continuellement, pour qu'on songeât enfin à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique, & qu'on commît à des Magistrats le soin de faire observer les délibérations du Peuple: car de dire que les Chefs furent choisis, avant que la confédération fût faite, & que les Ministres des Loix existèrent avant les

Loix

Loix mêmes, c'est une supposition qu'il n'est pas permis de combattre sérieusement.

Il ne seroit pas plus raisonnable de croire que les Peuples se font d'abord jettés entre les bras d'un Maître absolu, sans conditions & sans retour, & que le premier moyen de pourvoir à la sûreté commune qu'aient imaginé des hommes fiers & indomptés, a été de se précipiter dans l'esclavage. En effet, pourquoi se font ils donné des supérieurs, si ce n'est pour les défendre contre l'oppression, & protéger leurs biens, leurs libertés, & leurs vies, qui sont, pour ainsi dire, les élémens constitutifs de leur être? Or dans les relations d'homme à homme, le pis qui puisse arriver à l'un étant de se voir à la discrétion de l'autre, n'eût il pas été contre le bon sens de commencer par se dépouiller entre

les

les mains d'un Chef des seules choses pour la conservation desquelles ils avoient besoin de son secours? Quel équivalent eût il pû leur offrir pour la concession d'un si beau Droit; &, s'il eût osé l'exiger sous le prétexte de les défendre, n'eût il pas aussitôt reçu la réponse de l'Apologue; Que nous fera de plus l'ennemi? Il est donc incontestable, & c'est la maxime fondamentale de tout le Droit Politique, que les Peuples se font donné des Chefs pour défendre leur liberté & non pour les asservir. *Si nous avons un Prince*, disoit Plin à Trajan, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un Maître.

LES politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes sophismes que les Philosophes ont faits sur l'Etat de Nature; par les choses qu'ils voyent ils jugent des choses très diffé-

rentes

rentes qu'ils n'ont pas vues, & ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la fermeté par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont sous les yeux supportent la leur, sans songer qu'il en est de la liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, & dont le goût se perd sitôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton Pais, disoit Brasidas à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persépolis, mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

COMME un Coursier indompté hérissé ses crins, frappe la terre du pied & se débat impétueusement à la seule approche du mors, tandis qu'un cheval dressé souffre patiemment la verge & l'éperon, l'homme barbare ne
 plie

plie point sa tête au joug que l'homme civilisé porte sans murmure; & il préfère la plus orageuse liberté à un assujettissement tranquille. Ce n'est donc pas par l'avilissement des Peuples asservis qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou contre la servitude, mais par les prodiges qu'ont faits tous les Peuples libres pour se garantir de l'oppression. Je sais que les premiers ne font que vanter sans cesse la paix & le repos dont ils jouissent dans leurs fers, *Et quæ miseriam servitutem pacem appellant*: mais quand je vois les autres sacrifier les plaisirs, le repos, la richesse, la puissance, & la vie même à la conservation de ce seul bien si dédaigné de ceux qui l'ont perdu; quand je vois des Animaux nés libres & abhorrant la captivité, se briser la tête contre les barreaux de leur prison;

prison; quand je vois des multitudes de Sauvages tout nus mépriser les voluptés Européennes & braver la faim, le feu, le fer & la mort pour ne conserver que leur indépendance, je sens que ce n'est pas à des Esclaves qu'il appartient de raisonner de liberté.

QUANT à l'autorité Paternelle dont plusieurs ont fait dériver le Gouvernement absolu & toute la Société, sans recourir aux preuves contraires de Locke & de Sidney, il suffit de remarquer que rien au monde n'est plus éloigné de l'esprit féroce du Despotisme que la douceur de cette autorité qui regarde plus à l'avantage de celui qui obéit qu'à l'utilité de celui qui commande; que par la Loi de Nature le Pere n'est le maître de l'Enfant qu'aussi longtems que son secours lui est nécessaire, qu'au-delà de ce terme il devien-

deviennent égaux, & qu'alors le fils parfaitement indépendant du Pere, ne lui doit que du respect, & non de l'obéissance; car la reconnaissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger. Au lieu de dire que la Société civile dérive du pouvoir Paternel, il falloit dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force: un individu ne fut reconnu pour le Pere de plusieurs que quand ils restèrent assemblés autour de lui; Les biens du Pere, dont il est véritablement le Maître, sont les liens qui retiennent ses enfans dans sa dépendance, & il peut ne leur donner part à sa succession qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à ses volontés. Or, loin que les sujets ayent quelque

quelque faveur semblable à attendre de leur Despote, comme ils lui appartiennent en propre, eux & tout ce qu'ils possèdent, ou du moins qu'il le prétend ainsi, ils sont réduits à recevoir comme une faveur ce qu'il leur laisse de leur propre bien; il fait justice quand il les dépouille; il fait grace quand il les laisse vivre.

En continuant d'examiner ainsi les faits par le Droit, on ne trouveroit pas plus de solidité que de vérité dans l'établissement volontaire de la Tyrannie, & il seroit difficile de montrer la validité d'un contract qui n'obligerait qu'une des parties, où l'on mettroit tout d'un côté & rien de l'autre, & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce Système odieux est bien éloigné d'être même aujourd'hui celui des Sages &

L

bons

bons Monarques, & surtout des Rois de France, comme on peut le voir en divers endroits de leurs Edits & en particulier dans le passage suivant d'un Ecrit célèbre, publié en 1667. au nom & par les ordres de Louis XIV. *Qu'on ne dise donc point que le Souverain ne soit pas sujet aux Loix de son Etat, puis que la proposition contraire est une vérité du Droit des Gens que la flatterie a quelques fois attaquée, mais que les bons Princes ont toujours défendue comme une divinité tutélaire de leurs Etats. Combien est-il plus légitime de dire avec le Sage Platon, que la parfaite félicité d'un Royaume est qu'un Prince soit obéi de ses Sujets, que le Prince obéisse à la Loi, & que la Loi soit droite & toujours dirigée au bien public.* Je ne m'arrêterai point à rechercher si, la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme, ce n'est

n'est pas dégrader sa Nature, se mettre au niveau des Bêtes esclaves de l'instinct, offenser même l'Auteur de son être, que de renoncer sans réserve au plus précieux de tous ses dons, que de se soumettre à commettre tous les crimes qu'il nous défend, pour complaire à un Maître féroce ou insensé, & si cet ouvrier sublime doit être plus irrité de voir détruire que deshonorer son plus bel ouvrage. Je demanderai seulement de quel Droit ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes jusqu'à ce point, ont pu soumettre leur postérité à la même ignominie, & renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libéralité, & sans lesquels la vie même est onéreuse à tous ceux qui en sont dignes?

PUFENDORFF dit que tout de même

L. 2 qu'on

qu'on transfère son bien à autrui par des conventions & des Contracts, on peut aussi se dépoüiller de sa liberté en faveur de quelqu'un. C'est-là, ce me semble, un fort mauvais raisonnement; car premièrement le bien que j'aliène me devient une chose tout-à-fait étrangère, & dont l'abus m'est indifférent; mais il m'importe qu'on n'abuse point de ma liberté, & je ne puis sans me rendre coupable du mal qu'on me forcera de faire, m'exposer à devenir l'instrument du crime: De plus, le Droit de propriété n'étant que de convention & d'institution humaine, tout homme peut à son gré disposer de ce qu'il possède: mais il n'en est pas de même des Dons essentiels de la Nature, tels que la vie & la liberté, dont il est permis à chacun de jouir, & dont il est au moins douteux qu'on

ait

ait. Droit de se dépoüiller: En s'ôtant l'une on dégrade son être; en s'ôtant l'autre on l'anéantit autant qu'il est en soi; & comme nul bien temporel ne peut dédommager de l'une & de l'autre, ce seroit offenser à la fois la Nature & la raison que d'y renoncer à quelque prix que ce fût. Mais quand on pourroit aliéner sa liberté comme ses biens, la différence seroit très grande pour les Enfants qui ne jouissent des biens du Pere que par transmission de son droit, au-lieu que la liberté étant un don qu'ils tiennent de la Nature en qualité d'hommes, leurs Parens n'ont eu aucun Droit de les en dépoüiller; de sorte que comme pour établir l'Esclavage, il a fallu faire violence à la Nature, il a fallu la changer pour perpetuer ce Droit; Et les Jurisconsultes qui ont gravement prononcé que

L 3

l'en-

l'enfant d'une Esclave naîtroit Esclave, ont décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtroit pas homme.

IL me paroît donc certain que non seulement les Gouvernemens n'ont point commencé par le Pouvoir Arbitraire, qui n'en est que la corruption, le terme extrême, & qui les ramène enfin à la seule Loi du plus fort dont ils furent d'abord le remède, mais encore que quand même ils auroient ainsi commencé, ce pouvoir étant par sa Nature illégitime, n'a pu servir de fondement aux Droits de la Société, ni par conséquent à l'inégalité d'institution.

SANS entrer aujourd'hui dans les recherches qui font encore à faire sur la Nature du Pacte fondamental de tout Gouvernement, je me borne en suivant l'opinion commune

à considérer ici l'établissement du Corps Politique comme un vrai Contract entre le Peuple & les Chefs qu'ils se choisit; Contract par lequel les deux Parties s'obligent à l'observation des Loix qui y sont stipulées & qui forment les liens de leur union. Le Peuple ayant, au sujet des relations Sociales, réuni toutes ses volontés en une seule, tous les articles sur lesquels cette volonté s'explique, deviennent autant de Loix fondamentales qui obligent tous les membres de l'Etat sans exception, & l'une desquelles règle le choix & le pouvoir des Magistrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui peut maintenir la Constitution, sans aller jusqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent respectables les Loix & leurs Ministres,

& pour ceux-ci personnellement des prérogatives qui les dédommagent des pénibles travaux que coûte une bonne administration. Le Magistrat, de son côté, s'oblige à n'user du pouvoir qui lui est confié que selon l'intention des Commettans, à maintenir chacun dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient, & à préférer en toute occasion l'utilité publique à son propre intérêt.

AVANT que l'expérience eût montré, ou que la connoissance du cœur humain eût fait prévoir les abus inévitables d'une telle constitution, elle dut paroître d'autant meilleure, que ceux qui étoient chargés de veiller à sa conservation, y étoient eux-mêmes le plus intéressés; car la Magistrature & ses Droits n'étant établis que sur les Loix fondamentales, aussitôt qu'elles seroient détruites, les

Ma-

Magistrats cesseroient d'être legitimes, le Peuple ne seroit plus tenu de leur obéir, & comme ce n'auroit pas été le Magistrat, mais la Loi qui auroit constitué l'essence de l'Etat, chacun rentreroit de Droit dans sa liberté Naturelle.

Pour peu qu'on y réfléchît attentivement, ceci se confirmeroit par de nouvelles raisons, & par la Nature du Contract on verroit qu'il ne sauroit être irrévocable: car s'il n'y avoit point de pouvoir supérieur qui pût être garant de la fidélité des Contractans, ni les forcer à remplir leurs engagements réciproques, les Parties demeureroient seules juges dans leur propre cause, & chacune d'elles auroit toujours le Droit de renoncer au Contract, sitôt qu'elle trouveroit que l'autre en enfreint les conditions, ou

K 5

qu'el-

qu'elles cesseroient de lui convenir. C'est sur ce principe qu'il semble que le Droit d'abdiquer peut être fondé. Or, à ne considérer, comme nous faisons, que l'institution humaine, si le Magistrat qui a tout le pouvoir en main, & qui s'approprie tous les avantages du Contract, avoit pourtant le droit de renoncer à l'autorité; à plus forte raison le Peuple, qui paye toutes les fautes des Chefs, devroit avoir le Droit de renoncer à la Dépendance. Mais les dissensions affreuses, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose combien les Gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, & combien il étoit nécessaire au repos public que la volonté divine intervint pour donner à l'autorité Souveraine

raîne un caractère sacré & inviolable qui ôtât aux sujets le funeste Droit d'en disposer. Quand la Religion n'auroit fait que ce bien aux hommes, c'en seroit assez pour qu'ils eussent tous la chérir & l'adopter, même avec ses abus, puisqu'elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n'en fait couler: mais suivons le fil de notre hypothèse.

LES diverses formes des Gouvernemens tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui se trouvèrent entre les particuliers au moment de l'Institution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richesses, ou en crédit? il fut seul élu Magistrat, & l'Etat devint Monarchique; si plusieurs à peu près égaux entre-eux l'emportoient sur tous les autres, ils furent élus conjointement, & l'on eut une Aristocra-

tie;

tie; Ceux dont la fortune ou les talens étoient moins disproportionnés, & qui s'étoient le moins éloignés de l'Etat de Nature, gardèrent en commun l'Administration suprême, & formèrent une Démocratie. Le tems vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuse aux hommes. Les uns restèrent uniquement soumis aux Loix, les autres obéirent bientôt à des Maîtres. Les Citoyens voulurent garder leur liberté, les Sujets ne songèrent qu'à l'ôter à leurs voisins, ne pouvant souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils ne jouissoient plus eux mêmes. En un mot, d'un côté furent les richesses & les Conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu.

DANS ces divers Gouvernemens, toutes les Magistratures furent d'abord Electives, & quand

quand la Richesse ne l'emportoit pas, la préférence étoit accordée au mérite qui donne un Ascendant Naturel, & à l'âge qui donne l'expérience dans les affaires & le sang froid dans les délibérations. Les anciens des Hébreux, les Gerontes de Spartes, le Sénat de Rome, & l'Etymologie même de notre mot *Seigneur* montrent combien autrefois la Vieillesse étoit respectée. Plus les Elections tomboient sur des hommes avancés en âge, plus elles devenoient fréquentes, & plus leurs embarras se faisoient sentir; les brigues s'introduisirent, les factions se formèrent, les partis s'aigriront, les Guerres civiles s'allumèrent, enfin le sang des Citoyens fut sacrifié au prétendu bonheur de l'Etat, & l'on fut à la veille de retomber dans l'Anarchie des tems antérieurs. L'ambition des Princes

poux

peux profita de ces circonstances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles : le Peuple déjà accoutumé à la dépendance, au repos & aux commodités de la vie, & déjà hors d'Etat de briser ses fers, consentit à laisser augmenter sa servitude pour affermir sa tranquillité; & c'est ainsi que les Chefs devenus héréditaires s'accoutumèrent à regarder leur Magistrature comme un bien de famille, à se regarder eux mêmes comme les propriétaires de l'Etat dont il n'étoient d'abord que les Officiers, à appeller leurs Concitoyens leurs Esclaves, à les compter comme du Betail au nombre des choses qui leur appartenoient, & à s'appeller eux mêmes égaux aux Dieux & Rois des Rois.

Si nous suivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions, nous trouverons

verons que l'établissement de la Loi & du Droit de propriété fut son premier terme; l'institution de la Magistrature le second; que le troisième & dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire; en sorte que l'état de riche & de pauvre fut autorisé par la première Epoque, celui de puissant & de foible par la seconde, & par la troisième celui de Maître & d'Esclave, qui est le dernier degré de l'inégalité, & le terme auquel aboutissent enfin tous les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout à fait le Gouvernement, ou le rapprochent de l'institution légitime.

Pour comprendre la nécessité de ce progrès il faut moins considérer les motifs de l'établissement du Corps Politique, que la forme qu'il prend dans son exécution & les in-

con-

convéniens qu'il entraîne après lui : car les vices qui rendent nécessaires les institutions sociales, sont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable; & comme, excepté la seule Sparte, où la Loi veilloit principalement à l'éducation des Enfans, & où Lycurgue établit des mœurs qui le dispensoient presque d'y ajouter des Loix, les Loix en général moins fortes que les passions contiennent les hommes sans les changer; il seroit aisé de prouver que tout Gouvernement qui, sans se corrompre ni s'altérer, marcheroit toujours exactement selon la fin de son institution, auroit été institué sans nécessité, & qu'un Pays où personne n'élueroit les Loix & n'abuseroit de la Magistrature, n'auroit besoin ni de Magistrats ni de Loix.

Les distinctions Politiques amènent nécessairement

fairement les distinctions civiles. L'inégalité croissant entre le Peuple & ses Chefs, se fait bientôt sentir parmi les particuliers, & s'y modifie en mille manières selon les passions, les talens & les occurrences. Le Magistrat ne sauroit usurper un pouvoir illégitime sans se faire des créatures auxquelles il est forcé d'en céder quelque partie. D'ailleurs, les Citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition & regardant plus au-dessous qu'au dessus d'eux, la Domination leur devient plus chère que l'indépendance, & qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il est très difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander, & le Politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudroient

M

droient qu'être Libres; mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des ames ambitieuses & lâches, toujours prêtes à courrir les risques de la fortune, & à dominer ou servir presque indifféremment selon qu'elle leur devient favorable ou contraire. C'est ainsi qu'il dut venir un tems où les yeux du Peuple furent fascinés à tel point, que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes, fois Grand toi & toute ta race, aussi-tôt il paroïssoit grand à tout le monde, ainsi qu'à ses propres yeux, & ses Descendans s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui; plus la cause étoit reculée & incertaine, plus l'effet augmentoit; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille, & plus elle devenoit illustre.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer en des détails

raïls, j'expliquerois facilement comment l'inégalité de crédit & d'autorité devient inévitable entre les Particuliers (* 15.) sitôt que (* 15.) réunis en une même Société ils sont forcés de se comparer entre eux, & de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'usage continuel qu'ils ont à faire les uns des autres. Ces différences sont de plusieurs espèces; mais en général la richesse, la noblesse ou le rang, la Puissance & le mérite personnel, étant les distinctions principales par lesquelles on se mesure dans la Société, je prouverois que l'accord ou le conflict de ces forces diverses est l'indication la plus sûre d'un Etat bien ou mal constitué: Je ferois voir qu'entre ces quatre sortes d'inégalité, les qualités personnelles étant l'origine de toutes les autres, la richesse est la dernière à laquelle

quelle elles se réduisent à la fin, parce qu'é- tant la plus immédiatement utile au bien-être & la plus facile à communiquer, on s'en fert aisément pour acheter tout le reste. Observation qui peut faire juger assés exactement de la mesure dont chaque Peuple s'est éloigné de son institution primitive, & du chemin qu'il a fait vers le terme extrême de la corruption. Je remarquerois combien ce désir universel de réputation, d'honneurs, & de préférences, qui nous dévore tous, exerce & compare les talens & les forces, combien il excite & multiplie les passions, & combien rendant tous les hommes concurrents, rivaux ou plutôt ennemis, il cause tous les jours de revers, de succès, & de catastrophes de toute espèce en faisant courir la même lice à tant de Prétendants: Je montre-

rois

rois que c'est à cette ardeur de faire parler de soi, à cette fureur de se distinguer qui nous tient presque toujours hors de nous mêmes, que nous devons ce qu'il y a de meilleur & de pire parmi les hommes, nos vertus & nos vices, nos Sciences & nos erreurs, nos Conquérens & nos Philosophes, c'est-à-dire, une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverois enfin que si l'on voit une poignée de puissans & de riches au faite des grandeurs & de la fortune, tandis que la foule rampe dans l'obscurité & dans la misère, c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils jouissent qu'autant que les autres en sont privés, & que, sans changer d'état, ils cesseroient d'être heureux, si le Peuple cessoit d'être misérable.

M 3

MAIS

MAIS ces détails feroient feuls la matière d'un ouvrage confidérable dans lequel on péferoit les avantages & les inconveniens de tout Gouvernement, relativement aux Droits de l'Etat de Nature, & où l'on dévoileroit toutes les faces différentes fous lesquelles l'inégalité s'est montrée jufqu'à ce jour, & pourra fe montrer dans les Siècles felon la Nature de ces Gouvernemens, & les révolutions que le tems y aménera néceffairement. On verroit la multitude opprimée au dedans par une fuite des précautions mêmes qu'elle avoit prises contre ce qui la menaçoit au dehors; On verroit l'oppreffion s'accroître continuellement fans que les opprimés puffent jamais favoir quel terme elle auroit, ni quels moyens légitimes il leur refteroit pour l'arrêter. On verroit les Droits des Citoyens & les

les libertés Nationales s'éteindre peu à peu, & les réclamations des foibles traitées de murmures féditieux. On verroit la politique refreindre à une portion mercenaire du Peuple l'honneur de défendre la caufe commune: On verroit de là fortir la néceffité des impôts, le Cultivateur déconragé quitter fon champ même durant la Paix & laiffer la charüe pour ceindre l'épée. On verroit naître les règles funeftes & bifarres du point-d'honneur: On verroit les défenseurs de la Patrie en devenir tôt ou tard les Ennemis, tenir fans ceffe le poignard levé fur leurs concitoyens, & il viendroit un tems où l'on les entendroit dire à l'oppreffeur de leur Pays.

*PECTORE ſi fratris gladium juguloque parentis
Condere me jubeas, gravida que in viscera partu
Conjugis, invitâ peragam tamen omnia dextrâ.*

DE l'extrême inégalité des Conditions & des fortunes, de la diversité des passions & des talens, des arts inutiles, des arts pernicious, des Sciences frivoles fortiroient des foules de préjugés, également contraires à la raison, au bonheur, & à la vertu; on verroit fomenter par les Chefs tout ce qui peut affoiblir des hommes rassemblés en les dénissant; tout ce qui peut donner à la Société un air de concorde apparente & y semer un germe de division réelle; tout ce qui peut inspirer aux différens ordres une défiance & une haine mutuelle par l'opposition de leurs Droits & de leurs intérêts, & fortifier par conséquent le pouvoir qui les contient tous.

C'EST du sein de ce désordre & de ces révolutions que le Despotisme élevant par degrés sa tête hideuse & dévorant tout ce qu'il

qu'il auroit apperçu de bon & de sain dans toutes les parties de l'Etat, parviendroit enfin à fouler aux pieds les Loix & le Peuple, & à s'établir sur les ruines de la République. Les tems qui précéderoient ce dernier changement seroient des tems de troubles & de calamités; mais à la fin tout seroit englouti par le Monstre; & les Peuples n'auroient plus de Chefs ni de Loix, mais seulement des Tyrans. Dès cet instant aussi il cesseroit d'être question de mœurs & de vertu; car partout où régne le Despotisme, *cui ex honesto nulla est spes*, il ne souffre aucun autre maître; sitôt qu'il parle, il n'y a ni probité ni devoir à consulter, & la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux Esclaves.

C'EST ici le dernier terme de l'inégalité,

& le point extrême qui ferme le Cercle & touche au point d'où nous sommes partis: C'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux parce qu'ils ne font rien, & que les Sujets n'ayant plus d'autre Loi que la volonté du Maître, ni le Maître d'autre règle que ses passions, les notions du bien, & les principes de la justice s'évanouissent de rechef. C'est ici que tout se ramène à la seule Loi du plus fort, & par conséquent à un nouvel Etat de Nature différent de celui par lequel nous avons commencé, en ce que l'un étoit l'Etat de Nature dans sa pureté, & que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. Il y a si peu de différence d'ailleurs entre ces deux états, & le Contrat de Gouvernement est tellement dissous par le Despotisme, que le Despote n'est le Maître qu'aussi

qu'aussi longtems qu'il est le plus fort, & que sitôt qu'on peut l'expulser, il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il dispoit la veille des vies & des biens de ses Sujets. La seule force le maintenoit, la seule force le renverse; toutes choses se passent ainsi selon l'ordre Naturel; & quelque puisse être l'événement de ces courtes & fréquentes révolutions, nul ne peut se plaindre de l'injustice d'autrui, mais seulement de sa propre imprudence, ou de son malheur.

EN découvrant & suivant ainsi les routes oubliées & perdues qui de l'état Naturel ont dû mener l'homme à l'état Civil; en rétablissant, avec les positions intermédiaires que je viens de marquer, celles que le tems qui me

presse

presse m'a fait supprimer, ou que l'imagination ne m'a point suggérées; tout Lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'espace immense qui sépare ces deux états. C'est dans cette lente succession des choses qu'il verra la solution d'une infinité de problèmes de morale & de Politique que les Philosophes ne peuvent résoudre. Il sentira que le Genre-humain d'un âge n'étant pas le Genre-humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogène ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus: Caton, dira-t-il, périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siècle, & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cens ans plutôt. En un mot, il expliquera comment
l'ame

l'ame & les passions humaines s'altérant insensiblement, changent pour ainsi dire de Nature; pourquoi nos besoins & nos plaisirs changent d'objets à la longue; pourquoi l'homme originel s'évanouissant par degrés, la Société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes artificiels & de passions factices qui sont l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations, & n'ont aucun vrai fondement dans la Nature. Ce que la réflexion nous apprend là-dessus, l'observation le confirme parfaitement: L'homme Sauvage & l'homme policé diffèrent tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un, réduiroit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos & la liberté, il ne veut que vivre & rester oisif, & l'ataraxie même du Stoïcien
n'ap-

n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le Citoyen toujours actif suë, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait & aux riches qu'il méprise; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection, & fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel Spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles & enviés d'un Ministre Européen! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent Sauvage à l'horreur d'une pareil-

le

le vie qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire? Mais pour voir le but de tant de soins, il faudroit que ces mots, *puissance & réputation*, eussent un sens dans son esprit, qu'il apprît qu'il y a une sorte d'hommes qui comptent pour quelque chose les regards du reste de l'univers, qui savent être heureux & contents d'eux mêmes sur le témoignage d'autrui plutôt que sur le leur propre. Telle est, en effet, la véritable cause de toutes ces différences: le Sauvage vit en lui-même; l'homme sociable toujours hors de lui ne fait vivre que dans l'opinion des autres, & c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. Il n'est pas de mon sujet de montrer comment d'une telle disposition naît tant d'indifférence pour le bien &

le

le mal, avec de si beaux discours de morale; comment tout se réduisant aux apparences, tout devient factice & joué; honneur, amitié, vertu, & souvent jusqu'aux vices mêmes, dont on trouve enfin le secret de se glorifier; comment, en un mot, demandant toujours aux autres ce que nous sommes & n'osant jamais nous interroger là-dessus nous mêmes, au milieu de tant de Philosophie, d'humanité, de politesse & de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, & du plaisir sans bonheur. Il me suffit d'avoir prouvé que ce n'est point-là l'état originel de l'homme, & que c'est le seul esprit de la Société & l'inégalité qu'elle engendre, qui changent & altèrent ainsi toutes nos inclinations naturelles.

J'AI

J'AI tâché d'exposer l'origine & le progrès de l'inégalité, l'établissement & l'abus des Sociétés politiques, autant que ces choses peuvent se déduire de la Nature de l'homme par les seules lumières de la raison, & indépendamment des Dogmes sacrés qui donnent à l'autorité Souveraine la Sanction du Droit Divin. Il suit de cet exposé que l'inégalité étant presque nulle dans l'Etat de Nature, tire sa force & son accroissement du développement de nos facultés & des progrès de l'Esprit humain, & devient enfin stable & légitime par l'établissement de la propriété & des Loix. Il suit encore que l'inégalité morale, autorisée par le seul droit positif, est contraire au Droit Naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité Physique; distinction

N

tion

tion qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser à cet égard de la sorte d'inégalité qui regne parmi tous les Peuples policés; puisqu'il est manifestement contre la Loi de Nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécille conduise un homme sage, & qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire.



NOTES.

NOTES.

DEDICACE pag. x.

(* 1.) Herodote raconte qu'après le meurtre du faux Smerdis, les sept libérateurs de la Perse s'étant assemblés pour délibérer sur la forme de Gouvernement qu'ils donneroient à l'Etat, Otanés opina fortement pour la république; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'un Satrape, qu'outre la prétention qu'il pouvoit avoir à l'Empire, les grands craignent plus que la mort une sorte de Gouvernement qui les force à respecter les hommes. Otanés, comme on peut bien croire, ne fut point écouté, & voyant qu'on alloit procéder à l'élection d'un Monarque, lui qui ne vouloit ni obéir ni commander, ceda volontairement aux autres Concurrents son droit à la couronne, demandant pour tout dédommagement d'être libre & indépendant, lui & sa postérité, ce qui lui fut accordé. Quand Herodote ne nous apprendroit pas la restriction qui fut mise à ce Privilège, il faudroit nécessairement la supposer; autrement Otanés, ne reconnoissant aucune sorte de Loi & n'ayant de compte à rendre à

N 2

personne

personne, auroit été tout puissant dans l'Etat & plus puissant que le Roi-même. Mais il n'y avoit guères d'apparence qu'un homme capable de se contenter en pareil cas d'un tel privilège, fût capable d'en abuser. En effet, on ne voit pas que ce droit ait jamais causé le moindre trouble dans le Royaume, ni par le sage Otanés, ni par aucun de ses descendans.

P R E F A C E pag. LIII.

(* 2.) Dès mon premier pas je m'appuie avec confiance sur une de ces autorités respectables pour les Philosophes, parcequ'elles viennent d'une raison solide & sublime qu'eux seuls savent trouver & sentir.

„ Quelque intérêt que nous ayons à nous
 „ connoître nous-mêmes, je ne fais si nous
 „ ne connoissons pas mieux tout ce qui n'est
 „ pas nous. Pourvus par la Nature, d'organes
 „ uniquement destinés à notre conservation,
 „ nous ne les employons qu'à recevoir
 „ les impressions étrangères, nous ne cher-
 „ chons qu'à nous repandre au dehors, & à
 „ exister

„ exister hors de nous; trop occupés à mul-
 „ tiplier les fonctions de nos sens & à aug-
 „ menter l'étendue extérieure de notre être,
 „ rarement faisons-nous usage de ce sens in-
 „ térieur qui nous réduit à nos vraies di-
 „ menions, & qui sépare de nous tout ce
 „ qui n'en est pas. C'est cependant de ce sens
 „ dont il faut nous servir, si nous voulons
 „ nous connoître; c'est le seul par lequel
 „ nous puissions nous juger; Mais comment
 „ donner à ce sens son activité & toute son
 „ étendue? Comment dégager notre Ame, dans
 „ laquelle il réside, de toutes les illusions de
 „ notre Esprit? Nous avons perdu l'habitude
 „ de l'employer, elle est demeurée sans exer-
 „ cice au milieu du tumulte de nos sensa-
 „ tions corporelles, elle s'est desséchée par le
 „ feu de nos passions; le cœur, l'Esprit, le
 „ sens, tout a travaillé contre elle. Hist.
 „ Nat. T. 4. p. 151. de la Nat. de l'hom-
 „ me.

D I S C O U R S pag. 10.

(* 3.) Les changemens qu'un long usage de
 N 3 mar-

marcher sur deux pieds a pu produire dans la conformation de l'homme, les rapports qu'on observe encore entre ses bras & les Jambes antérieures des Quadrupèdes, & l'induction tirée de leur manière de marcher, ont pu faire naître des doutes sur celle qui devoit nous être la plus naturelle. Tous les enfans commencent par marcher à quatre pieds & ont besoin de notre exemple & de nos leçons pour apprendre à se tenir debout. Il y a même des Nations Sauvages, telles que les Hottentots qui, négligeant beaucoup les Enfans, les laissent marcher sur les mains si longtemps qu'ils ont ensuite bien de la peine à les redresser; autant en font les enfans des Caraïbes des Antilles. Il y a divers exemples d'hommes Quadrupèdes, & je pourrois entre autres citer celui de cet Enfant qui fut trouvé en 1344. auprès de Hesse où il avoit été nourri par des Loups, & qui disoit depuis à la Cour du Prince Henri, que s'il n'eût tenu qu'à lui, il eût mieux aimé retourner avec eux que de vivre parmi les hommes. Il avoit tellement pris l'habitude de marcher comme ces animaux, qu'il falut lui attacher des Pièces

de

de bois qui le forçoient à se tenir debout & en équilibre sur ses deux pieds. Il en étoit de même de l'Enfant qu'on trouva en 1694. dans les forêts de Lithuanie & qui vivoit parmi les Ours. Il ne donnoit, dit Mr. de Condillac, aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Le petit Sauvage d'Hanovre qu'on mena il y a plusieurs années à la Cour d'Angleterre, avoit toutes les peines du monde à s'affujétir à marcher sur deux pieds, & l'on trouva en 1719. deux autres Sauvages dans les Pyrénées, qui couroient par les montagnes à la manière des quadrupèdes. Quant à ce qu'on pourroit objecter que c'est se priver de l'usage des mains dont nous tirons tant d'avantages; outre que l'exemple des singes montre que la main peut fort bien être employée des deux manières, cela prouveroit seulement que l'homme peut donner à ses membres une destination plus commode que celle de la Nature, & non que la Nature a destiné l'homme à marcher autrement qu'elle ne lui enseigne.

N 4

MAIS

MAIS il y a, ce me semble, de beaucoup meilleures raisons à dire pour soutenir que l'homme est un bipède. Premièrement quand on feroit voir qu'il a pu d'abord être conformé autrement que nous le voyons & cependant devenir enfin ce qu'il est, ce n'en feroit pas assez pour conclurre que cela se soit fait ainsi: Car après avoir montré la possibilité de ces changemens, il faudroit encore, avant que de les admettre, en montrer au moins la vraisemblance. De plus, si les bras de l'homme paroissent avoir pu lui servir de Jambes au besoin, c'est la seule observation favorable à ce système, sur un grand nombre d'autres qui lui sont contraires. Les principales sont; que la manière dont la tête de l'homme est attachée à son corps, au lieu de diriger sa vûe horizontalement, comme l'ont tous les autres animaux, & comme il l'a lui-même en marchant debout, lui eût tenu, marchant à quatre pieds, les yeux directement fichés vers la terre, situation très peu favorable à la conservation de l'individu; que la queue qui lui manque & dont il n'a que faire marchant à deux pieds, est utile aux quadrupèdes, &

qu'au-

qu'aucun d'eux n'en est privé; que le sein de la femme, très bien situé pour un bipède qui tient son enfant dans ses bras, l'est si mal pour un quadrupède que nul ne l'a placé de cette manière; Que le train de derrière étant d'une excessive hauteur à proportion des jambes de devant, ce qui fait que marchant à quatre nous nous traînons sur les genoux, le tout eût fait un Animal mal proportionné & marchant peu commodément; Que s'il eût posé le pied à plat ainsi que la main, il auroit eu dans la jambe postérieure une articulation de moins que les autres animaux, savoir celle qui joint le Canon au Tibia; & qu'en ne posant que la pointe du pied, comme il auroit sans doute été contraint de faire, le tarse, sans parler de la pluralité des os qui le composent, paroît trop gros pour tenir lieu de canon, & ses Articulations avec le Métatarse & le Tibia trop rapprochées pour donner à la jambe humaine dans cette situation la même flexibilité qu'ont celles des quadrupèdes. L'exemple des Enfans étant pris dans un âge où les forces naturelles ne sont point encore développées ni les membres raffermis, ne con-

N 5

clud

clud rien du tout, & j'aimerois autant dire que les chiens ne font pas destinés à marcher, parcequ'ils ne font que ramper quelques semaines après leur naissance. Les faits particuliers ont encore peu de force contre la pratique universelle de tous les hommes, même des Nations qui n'ayant eu aucune communication avec les autres, n'avoient pu rien imiter d'elles. Un Enfant abandonné dans une forêt avant que de pouvoir marcher, & nourri par quelque bête, aura suivi l'exemple de sa Nourrice en s'exerçant à marcher comme elle; l'habitude lui aura pu donner des facilités qu'il ne tenoit point de la Nature; & comme des Manchots parviennent à force d'exercice à faire avec leurs pieds tout ce que nous faisons de nos mains, il sera parvenu enfin à employer ses mains à l'usage des pieds.

Pag. 13.

(* a.) S'il se trouvoit parmi mes Lecteurs quelque allés mauvais Physicien pour me faire des difficultés sur la supposition de cette ferti-

fertilité naturelle de la terre, je vais lui répondre par le passage suivant.

„ Comme les végétaux tirent pour leur
 „ nourriture beaucoup plus de substance de
 „ l'air & de l'eau qu'ils n'en tirent de la ter-
 „ re, il arrive qu'en pourrissant ils rendent à
 „ la terre plus qu'ils n'en ont tiré; d'ailleurs
 „ une forêt détermine les eaux de la pluye
 „ en arrêtant les vapeurs. Ainsi dans un bois
 „ que l'on conserveroit bien longtems sans y
 „ toucher, la couche de terre qui fert à la
 „ végétation augmenteroit considérablement;
 „ mais les Animaux rendant moins à la ter-
 „ re qu'ils n'en tirent, & les hommes faisant
 „ des consommations énormes de bois & de
 „ plantes pour le feu & pour d'autres usa-
 „ ges, il s'ensuit que la couche de terre vé-
 „ gétale d'un pays habité doit toujours dimi-
 „ nuer & devenir enfin comme le terrain de
 „ l'Arabie Pétrée, & comme celui de tant
 „ d'autres Provinces de l'Orient, qui est en
 „ effet le Climat le plus anciennement habi-
 „ té, où l'on ne trouve que du Sel & des
 „ Sables; Car le Sel fixe des Plantes & des
 „ Animaux reste, tandis que toutes les autres
 „ par-

„ parties se volatilifent. Mr. de Buffon Hist.
„ Nat.

On peut ajouter à cela la preuve de fait par la quantité d'arbres & de plantes de toute espèce, dont étoient remplies presque toutes les Isles désertes qui ont été découvertes dans ces derniers siècles, & par ce que l'histoire nous apprend des forêts immenses qu'il a fallu abbatre par toute la terre à mesure qu'elle s'est peuplée ou policée. Sur quoi je ferai encore les trois remarques suivantes. L'une que s'il y a une sorte de végétaux qui puissent compenser la déperdition de matière végétale qui se fait par les animaux, selon le raisonnement de Mr. de Buffon, ce sont surtout les bois, dont les têtes & les feuilles rassemblent & s'approprient plus d'eaux & de vapeurs que ne font les autres plantes. La seconde, que la destruction du sol, c'est-à-dire, la perte de la substance propre à la végétation doit s'accélérer à proportion que la terre est plus cultivée, & que les habitans plus industrieux consomment en plus grande abondance ses productions de toute espèce. Ma troisième & plus importante remarque est que

que les fruits des Arbres fournissent à l'animal une nourriture plus abondante que ne peuvent faire les autres végétaux, expérience que j'ay faite moi-même, en comparant les produits de deux terrains égaux en grandeur & en qualité, l'un couvert de châtaigners & l'autre semé de bled.

Pag. 13.

(* 4.) Parmi les Quadrupèdes, les deux distinctions les plus universelles des espèces voraces se tirent, l'une de la figure des Dents, & l'autre de la conformation des Intestins. Les Animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates, comme le Cheval, le Bœuf, le Mouton, le Lièvre; Mais les Voraces les ont pointues comme le Chat, le Chien, le Loup, le Renard. Et quant aux Intestins, les Frugivores en ont quelques uns, tels que le Colon, qui ne se trouvent pas dans les Animaux voraces. Il semble donc que l'Homme, ayant les Dents & les Intestins comme les ont les Animaux Frugivores, devrait naturellement être rangé dans cette

Classe,

Classe, & non seulement les observations anatomiques confirment cette opinion : mais les monumens de l'Antiquité y sont encore très favorables. „, Dicearque, „ dit St. Jérôme „ rapporte dans ses Livres des Antiquités grecques, que sous le règne de Saturne, „ où la Terre étoit encore fertile par elle-même, nul homme ne mangeoit de Chair, „ mais que tous vivoient des Fruits & des Legumes qui croissoient naturellement. (Lib. 2. Adv. Jovinian.) On peut voir par là que je néglige bien des avantages que je pourrois faire valoir. Car la proye étant presque l'unique sujet de combat entre les Animaux Carnaciers, & les Frugivores vivant entre eux dans une paix continuelle, si l'espèce humaine étoit de ce dernier genre, il est clair qu'elle auroit eu beaucoup plus de facilité à subsister dans l'Etat de Nature, beaucoup moins de besoin & d'occasions d'en sortir.

Pag. 16.

(* 5.) Toutes les Connoissances qui deman-

mandent de la réflexion, toutes celles qui ne s'acquièrent que par l'enchaînement des idées & ne se perfectionnent que successivement, semblent être tout-à-fait hors de la portée de l'homme Sauvage, faute de communication avec ses semblables, c'est-à-dire, faute de l'instrument qui sert à cette communication, & des besoins qui la rendent nécessaire. Son savoir & son industrie se bornent à sauter, courir, se battre, lancer une pierre, escaler un arbre. Mais s'il ne fait que ces choses, en revanche il les fait beaucoup mieux que nous qui n'en avons pas le même besoin que lui ; & comme elles dépendent uniquement de l'exercice du Corps & ne sont susceptibles d'aucune Communication ni d'aucun progrès d'un individu à l'autre, le premier homme a pu y être tout aussi habile que ses derniers descendans.

Les relations des voyageurs sont pleines d'exemples de la force & de la vigueur des hommes chez les Nations barbares & Sauvages; elles ne vantent guères moins leur adresse & leur légèreté ; & comme il ne faut que des yeux pour observer ces choses, rien n'em-

n'empêche qu'on n'ajoute foi à ce que certifient là-dessus des témoins oculaires, j'en tire au hazard quelques exemples des premiers livres qui me tombent sous la main.

„ LES Hottentots, dit Kolben, entendent
 „ mieux la pêche que les Européens du Cap.
 „ Leur habileté est égale au filet, à l'hame-
 „ çon & au dard, dans les anes comme dans
 „ les rivières. Ils ne prennent pas moins ha-
 „ bilement le poisson avec la main. Ils font
 „ d'une adresse incomparable à la nage. Leur
 „ manière de nager a quelque chose de sur-
 „ prenant & qui leur est tout à fait propre.
 „ Ils nagent le corps droit & les mains éten-
 „ dues hors de l'eau, de sorte qu'ils paroif-
 „ sent marcher sur la terre. Dans la plus
 „ grande agitation de la mer & lorsque les
 „ flots forment autant de montagnes, ils dan-
 „ sent en quelque sorte sur le dos des va-
 „ gues, montant & descendant comme un
 „ morceau de liège.

„ LES Hottentots”, dit encore le même
 Auteur, „ font d'une adresse surprenante à la
 „ chasse, & la légèreté de leur course passe
 „ l'imagination.” Il s'étonne qu'ils ne fassent
 pas

pas plus souvent un mauvais usage de leur a-
 gilité, ce qui leur arrive pourtant quelques-
 fois, comme on peut juger par l'exemple qu'il
 en donne. „ Un matelot Hollandois en débar-
 „ quant au Cap chargea, dit-il, un Hotten-
 „ tot de le suivre à la Ville avec un rou-
 „ leau de tabac d'environ vingt livres. Lors-
 „ qu'ils furent tous deux à quelque distance
 „ de la Troupe, le Hottentot demanda au
 „ Matelot s'il favoit courrir? Courrir! répond
 „ le Hollandois, oui, fort bien. Voyons,
 „ reprit l'Africain, & fuyant avec le ta-
 „ bac il disparut presque aussitôt. Le Mate-
 „ lot confondu de cette merveilleuse vitesse
 „ ne pensa point à le poursuivre & ne revit
 „ jamais ni son tabac ni son porteur.
 „ Ils ont la vue si prompte & la main
 „ si certaine que les Européens n'en appro-
 „ chent point. A cent pas, ils toucheront
 „ d'un coup de pierre une marque de la
 „ grandeur d'un demi fol & ce qu'il y a de
 „ plus étonnant, c'est qu'au lieu de fixer
 „ comme nous les yeux sur le but, ils font
 „ des mouvemens & des contorsions conti-
 „ nuelles. Il semble que leur pierre soit por-
 „ tée
 „ tée

„ tée par une main invisible.

LE P. du Tertre dit à peu près sur les Sauvages des Antilles les mêmes choses qu'on vient de lire sur les Hottentots du Cap de Bonne Esperance. Il vante surtout leur justesse à tirer avec leurs flèches les oiseaux au vol & les poissons à la nage, qu'ils prennent ensuite en plongeant. Les Sauvages de l'Amérique Septentrionale ne sont pas moins célèbres par leur force & leur adresse: & voici un exemple qui pourra faire juger de celles des Indiens de l'Amérique Meridionale.

EN l'année 1746. Un Indien de Buenos Aires ayant été condamné aux Galères à Cadix, proposa au Gouverneur de racheter sa liberté en exposant sa vie dans une fête publique. Il promit qu'il attaqueroit seul le plus furieux Taureau sans autre arme en main qu'une corde, qu'il le terrasseroit, qu'il le feroit avec sa corde par telle partie qu'on indiqueroit, qu'il le fellerait, le brideroit, le monteroit, & combattroit ainsi monté deux autres Taureaux des plus furieux qu'on feroit sortir du Torilolo, & qu'il les mettroit tous à mort l'un après l'autre, dans l'instant qu'on le lui com-
mande-

manderoit & sans le secours de personne; ce qui lui fut accordé. L'Indien tint parole & réussit dans tout ce qu'il avoit promis; sur la manière dont il s'y prit & sur tout le détail du combat, on peut consulter le premier Tome in 12. des Observations sur l'Histoire Naturelle de Mr. Gautier, d'où ce fait est tiré. page 262.

Pag. 20.

(* d.) „ LA durée de la vie des Che-
„ vaux”, dit Mr. de Buffon, „ est comme
„ dans toutes les autres espèces d'animaux
„ proportionnée à la durée du tems de leur
„ accroissement. L'homme, qui est quatorze
„ ans à croître peut vivre six ou sept fois
„ autant de tems, c'est-à-dire, quatre-vingt-
„ dix ou cent ans: Le Cheval, dont l'ac-
„ croissement se fait en quatre ans peut vi-
„ vre six ou sept fois autant, c'est-à-dire,
„ vingt-cinq ou trente ans. Les exemples
„ qui pourroient être contraires à cette règle
„ sont si rares, qu'on ne doit pas même les
„ regarder comme une exception dont on
„ puisse tirer des conséquences; & comme les
O 2 „ gros

„ gros chevaux prennent leur accroissement
 „ en moins de tems que les chevaux fins,
 „ ils vivent aussi moins de tems & font vieux
 „ dès l'âge de quinze ans ”.

Pag. 20.

(* 6.) Je crois voir entre les animaux carnaciers & les frugivores une autre différence encore plus générale que celle que j'ai remarquée dans la Note (* 4.) puis que celle-ci s'étend jusqu'aux oiseaux. Cette différence consiste dans le nombre des petits, qui n'excede jamais deux à chaque portée, pour les espèces qui ne vivent que de végétaux, & qui va ordinairement au-delà de ce nombre pour les animaux voraces. Il est aisé de connoître à cet égard la destination de la Nature par le nombre des mamelles, qui n'est que de deux dans chaque femelle de la première espèce, comme la Jument, la Vache, la Chevre, la Biche, la Brebis, &c. & qui est toujours de six ou de huit dans les autres Femelles, comme la Chienne, la Chate, la Louve, la Tigresse, &c. La Poule, l'Oye, la Canne, qui

qui sont toutes des Oiseaux voraces ainsi que l'Aigle, l'Epervier, la Chouette pondent aussi & couvent un grand nombre d'œufs, ce qui n'arrive jamais à la Colombe, à la Tourterelle ni aux Oiseaux, qui ne mangent absolument que du grain, lesquels ne pondent & ne couvent guères que deux œufs à la fois. La raison qu'on peut donner de cette différence est que les animaux qui ne vivent que d'herbes & de plantes, demeurant presque tout le jour à la pâture & étant forcés d'employer beaucoup de tems à se nourrir, ne pourroient suffire à allaiter plusieurs petits, au lieu que les voraces faisant leur repas presque en un instant peuvent plus aisément & plus souvent retourner à leurs petits & à leur chasse, & reparer la dissipation d'une si grande quantité de Lait. Il y auroit à tout ceci bien des observations particulières & des reflexions à faire; mais ce n'en est pas ici le lieu, & il me suffit d'avoir montré dans cette partie le Système le plus général de la Nature, Système qui fournit une nouvelle raison de tirer l'homme de la Classe des animaux carnaciers & de le ranger parmi les espèces frugivores.

O 3

(* 7.)

Pag. 34.

(* 7.) UN Auteur célèbre calculant les biens & les maux de la vie humaine & comparant les deux sommes, a trouvé que la dernière surpassoit l'autre de beaucoup, & qu'à tout prendre la vie étoit pour l'homme un affés mauvais présent. Je ne suis point surpris de sa conclusion; il a tiré tous ses raisonnemens de la constitution de l'homme Civil: s'il fût remonté jusqu'à l'homme Naturel, on peut juger qu'il eût trouvé des résultats très différens, qu'il eût apperçu que l'homme n'a guères de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-même, & que la Nature eût été justifiée. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand d'un côté l'on considère les immenses travaux des hommes, tant de Sciences approfondies, tant d'arts inventés; tant de forces employées; des abimes comblés, des montagnes rasées, des rochers brisés, des fleuves rendus navigables, des terres défrichées, des lacs creusés, des marais desséchés, des batimens énormes élevés sur la terre, la mer

cou-

couverte de Vaisseaux & de Matelots; & que de l'autre on recherche avec un peu de méditation les vrais avantages qui ont résulté de tout cela pour le bonheur de l'espèce humaine; on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui régné entre ces choses, & déplorer l'aveuglement de l'homme qui, pour nourrir son fol orgueil & je ne sais quelle vaine admiration de lui-même, le fait courrir avec ardeur après toutes les misères dont il est susceptible, & que la bienfaisante Nature avoit pris soin d'écarter de lui.

Les hommes sont méchans; une triste & continuelle expérience dispense de la preuve; cependant l'homme est naturellement bon, je crois l'avoir démontré; qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point sinon les changemens survenus dans sa constitution, les progrès qu'il a faits, & les connoissances qu'il a acquises? Qu'on admire tant qu'on voudra la Société humaine, il n'en fera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent, à se rendre mutuellement des services apparens & à se faire en effet tous les

O 4

maux

maux imaginables. Que peut on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique préche au corps de la Société, & où chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui? Il n'y a peut-être pas un homme aisé à qui des héritiers avides & souvent ses propres enfans ne souhaitent la mort en secret; pas un Vaisseau en Mer dont le naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque Négociant; pas une maison qu'un débiteur ne voulût voir bruler avec tous les papiers qu'elle contient; pas un Peuple qui ne se réjouisse des defâtres de ses voisins. C'est ainsi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables, & que la perte de l'un fait presque toujours la prospérité de l'autre: mais ce qu'il y a de plus dangereux encore, c'est que les calamités publiques font l'attente & l'espoir d'une multitude de particuliers. Les uns veulent des maladies, d'autres la mortalité, d'autres la guerre, d'autres la famine; j'ai vû des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile, & le grand & funeste incendie de

Lon-

Londres qui coûta la vie ou les biens à tant de malheureux, fit peut-être la fortune à plus de dix mille personnes. Je fais que Montagne blâme l'Athenien Démades d'avoir fait punir un Ouvrier qui vendant fort cher des cercueils gagnoit beaucoup à la mort des Citoyens: Mais la raison que Montagne allé- gue étant qu'il faudroit punir tout le monde, il est évident qu'elle confirme les miennes. Qu'on pénètre donc au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance ce qui se passe au fond des cœurs, & qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser & de se détruire mutuellement, & où ils naissent ennemis par devoir & fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la Société est tellement constituée que chaque homme gagne à servir les autres; je répliquerai que cela seroit fort bien s'il ne gagnoit encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement, & le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit donc plus que de trouver les moyens de s'af-

O 5

furer

furcr l'impunité, & c'est à quoi les puissans employent toutes leurs forces, & les foibles toutes leurs ruses.

L'HOMME Sauvage, quand il a diné, est en paix avec toute la Nature, & l'ami de tous ses semblables. S'agit il quelquesfois de disputer son repas? Il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups de poing; Le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, & tout est pacifié: mais chez l'homme en Société, ce sont bien d'autres affaires; il s'agit premièrement de pourvoir au nécessaire, & puis au superflu; ensuite viennent les délices, & puis les immenses richesses, & puis des sujets, & puis des Esclaves; il n'a pas un moment de relâche; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que moins les besoins sont naturels & pressans, plus les passions augmentent, &, qui pis est, le pouvoir de les satisfaire; de sorte qu'après de longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors & défolé bien des hommes,
mon

mon Héros finira par tout égorger jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'Univers. Tel est en abrégé le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secrètes du cœur de tout homme Civilisé.

COMPAREZ sans préjugés l'état de l'homme Civil avec celui de l'homme Sauvage, & recherchez, si vous le pouvez, combien, outre sa méchanceté, ses besoins & ses misères, le premier a ouvert de nouvelles portes à la douleur & à la mort. Si vous considérez les peines d'esprit qui nous consomment, les passions violentes qui nous épuisent & nous désolent, les travaux excessifs dont les pauvres sont surchargés, la mollesse encore plus dangereuse à laquelle les riches s'abandonnent, & qui font mourir les uns de leurs besoins & les autres de leurs excès. Si vous songez aux monstrueux mélanges des alimens, à leurs pernicious affaisonnemens, aux denrées corrompues, aux drogues falsifiées, aux friponneries de ceux qui les vendent, aux erreurs de ceux qui les administrent, au poison des Vaisseaux dans lesquels on les prépare; si vous faites attention aux maladies épidémiques

ques engendrées par le mauvais air parmi des multitudes d'hommes rassemblés, à celles qu'occasionnent la délicatesse de notre manière de vivre, les passages alternatifs de l'intérieur de nos maisons au grand air, l'usage des habillemens pris ou quittés avec trop peu de précaution, & tous les soins que notre sensua- lité excessive a tournés en habitudes nécessai- res & dont la négligence ou la privation nous coûte ensuite la vie ou la santé; Si vous mettez en ligne de compte les incen- dies & les tremblemens de terre qui consu- mant ou renversant des Villes entières, en font périr les habitans par milliers; en un mot, si vous réunissez les dangers que toutes ces causes asssemblent continuellement sur nos têtes, vous sentirez combien la Nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait de ses leçons.

Je ne répéterai point ici sur la guerre ce que j'en ai dit ailleurs; mais je voudrois que les gens instruits voulussent ou osassent don- ner une fois au public le détail des horreurs qui se commettent dans les armées par les Entrepreneurs des vivres & des Hôpitaux, on
verroit

verroit que leurs manœuvres non trop secret- tes par lesquelles les plus brillantes armées se fondent en moins de rien, font plus périr de Soldats que n'en moissonne le fer ennemi; C'est encore un calcul non moins étonnant que celui des hommes que la mer engloutit tous les ans, soit par la faim, soit par le scorbut, soit par les Pyrates, soit par le feu, soit par les naufrages. Il est clair qu'il faut mettre aussi sur le compte de la propriété établie & par conséquent de la Société, les af- fassinats, les empoisonnemens, les vols de grands chemins, & les punitions mêmes de ces crimes, punitions nécessaires pour preve- nir de plus grands maux, mais qui, pour le meurtre d'un homme coutant la vie à deux ou davantage, ne laissent pas de doubler réel- lement la perte de l'espèce humaine. Com- bien de moyens honteux d'empêcher la nais- sance des hommes & de tromper la Nature? Soit par ces goûts brutaux & dépravés qui insultent son plus charmant ouvrage, goûts que les Sauvages ni les animaux ne connurent jamais, & qui ne font nés dans les païs poli- cés que d'une imagination corrompue; soit
par

par ces avortemens secrets, dignes fruits de la débauche & de l'honneur vicieux; soit par l'exposition ou le meurtre d'une multitude d'enfans, victimes de la misère de leurs parens ou de la honte barbare de leurs Mères; soit enfin par la mutilation de ces malheureux dont une partie de l'existence & toute la postérité sont sacrifiées à de vaines chansons, ou ce qui est pis encore, à la brutale jalousie de quelques hommes: Mutilation qui dans ce dernier cas outrage doublement la Nature, & par le traitement que reçoivent ceux qui la souffrent, & par l'usage auquel ils sont destinés. Que feroit-ce si j'entreprendois de montrer l'espèce humaine attaquée dans sa source même, & jusques dans le plus saint de tous les liens, où l'on n'ose plus écouter la Nature qu'après avoir consulté la fortune, & où le désordre civil confondant les vertus & les vices, la continence devient une précaution criminelle, & le refus de donner la vie à son semblable, un acte d'humanité? Mais sans déchirer le voile qui couvre tant d'horreurs, contentons-nous d'indiquer le mal auquel d'autres doivent apporter le remède.

Qu'on

Qu'on ajoute à tout cela cette quantité de métiers mal-sains qui abrègent les jours ou détruisent le temperament; tels que sont les travaux des mines, les diverses préparations des métaux, des minéraux, surtout du Plomb, du Cuivre, du Mercure, du Cobalt, de l'Arcenic, du Realgar; ces autres métiers périlleux qui coutent tous les jours la vie à quantité d'ouvriers, les uns Couvreurs, d'autres Charpentiers, d'autres Massons, d'autres travaillant aux carrières; qu'on réunisse, dis-je, tous ces objets, & l'on pourra voir dans l'établissement & la perfection des Sociétés les raisons de la diminution de l'espèce, observée par plus d'un Philosophe.

Le luxe, impossible à prévenir chez des hommes avides de leurs propres commodités & de la considération des autres, achève bientôt le mal que les Sociétés ont commencé, & sous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reste, & dépeuple l'Etat tôt-ou tard.

Le luxe est un remède beaucoup pire que le mal qu'il prétend guerir; ou plutôt, il est lui-même le pire de tous les maux, dans quel-
que

que Etat grand ou petit que ce puisse être, & qui, pour nourrir des foules de Valets & de misérables qu'il a faits, accable & ruine le laboureur & le Citoyen: Semblable à ces vents brulants du midi qui couvrant l'herbe & la verdure d'insectes dévorans, ôtent la subsistance aux animaux utiles, & portent la disette & la mort dans tous les lieux où ils se font sentir.

DE la Société & du luxe qu'elle engendre, naissent les Arts liberaux & mécaniques, le Commerce, les Lettres; & toutes ces inutilités qui font fleurir l'industrie, enrichissent & perdent les Etats. La raison de ce dépérissement est très simple. Il est aisé de voir que par sa nature l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts; parceque son produit étant de l'usage le plus indispensable pour tous les hommes, le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette règle, qu'en général les Arts sont lucratifs en raison inverse de leur utilité, & que les plus nécessaires doivent enfin devenir les plus négligés. Par où l'on voit ce qu'il faut pen-

ser

ser des vrais avantages de l'industrie & de l'effet réel qui résulte de ses progrès.

TELLES sont les causes sensibles de toutes les misères où l'opulence précipite enfin les Nations les plus admirées. A mesure que l'industrie & les arts s'étendent & fleurissent, le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du Luxe, & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim, abandonne ses champs, pour aller chercher dans les Villes le pain qu'il y devoit porter. Plus les capitales frappent d'admiration les yeux stupides du Peuple; plus il faudroit gémir de voir les Campagnes abandonnées, les terres en friche, & les grands chemins inondés de malheureux Citoyens devenus mendiens ou voleurs, & destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. C'est ainsi que l'Etat s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit & se dépeuple de l'autre, & que les plus puissantes Monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes & défectes, finissent par devenir la proie des Nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir, & qui s'enrichissent

P

&

& s'affoiblisſent à leur tour, juſqu'à-ce qu'elles ſoient elles-mêmes envahies & détruites par d'autres.

Qu'on daigne nous expliquer une fois ce qui avoit pu produire ces nuées de Barbares qui durant tant de ſiècles ont inondé l'Europe, l'Asie, & l'Afrique? Etoit-ce à l'induftrie de leurs Arts, à la Sageſſe de leurs Loix, à l'excellence de leur police, qu'ils devoient cette prodigieufe population? Que nos ſavans veuillent bien nous dire pourquoi, loin de multiplier à ce point, ces hommes ferores & brutaux, ſans lumières, ſans frein, ſans éducation, ne ſ'entre-égorgeoient pas tous à chaque instant, pour ſe diſputer leur pâture ou leur chaffe? Qu'ils nous expliquent comment ces misérables ont eu ſeulement la hardieſſe de regarder en face de ſi habiles gens que nous étions, avec une ſi belle diſcipline militaire, de ſi beaux Codes, & de ſi ſages Loix? Enfin pourquoi, depuis que la Société s'eſt perfectionnée dans les païs du Nord & qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels & l'art de vivre agréablement & paifiblement enſemble,

on

on n'en voit plus rien fortir de ſemblable à ces multitudes d'hommes qu'il produiſoit autrefois? J'ai bien peur que quelqu'un ne ſ'aviſe à la fin de me répondre que toutes ces grandes choſes, ſavoir les Arts, les Sciences & les Loix, ont été très Sageſſement inventées par les hommes, comme une peſte Salulaire pour prévenir l'exceſſive multiplication de l'eſpèce, de peur que ce monde, qui nous eſt deſtiné, ne devint à la fin trop petit pour ſes habitans.

Quoi donc? Faut-il détruire les Sociétés, anéantir le tien & le mien, & retourner vivre dans les forêts avec les Ours? Conſéquence à la manière de mes adverſaires, que j'aime autant prévenir que de leur laiſſer la honte de la tirer. O vous, à qui la voix celeſte ne ſ'eſt point fait entendre, & qui ne reconnoiſſez pour votre eſpèce d'autre deſtination que d'achever en paix cette courte vie; vous qui pouvez laiſſer au milieu des Villes vos funeſtes acquiſitions, vos eſprits inquiets, vos cœurs corrompus & vos deſirs effrénés; reprenez, puisqu'il dépend de vous, votre antique & première innocence; allez

P 2

dans

dans les bois perdre la vue & la mémoire des crimes de vos contemporains, & ne craignez point d'avilir votre espèce, en renonçant à ses lumières pour renoncer à ses vices. Quant aux hommes semblables à moi dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peuvent plus se nourrir d'herbe & de gland, ni se passer de Loix & de Chefs; Ceux qui furent honorez dans leur premier Père de leçons furnaturelles; ceux qui verront dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elles n'eussent de longtems acquise, la raison d'un precepte indifférent par lui-même & inexplicable dans tout autre Systême: Ceux, en un mot, qui sont convaincus que la voix divine appella tout le Genre-humain aux lumières & au bonheur des celestes Intelligences; tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connoître, à meriter le prix éternel qu'ils en doivent attendre; ils respecteront les sacrés liens des Sociétés dont ils sont les membres; ils aimeront leurs semblables & les serviront de tout leur pouvoir;

Ils

Ils obéiront scrupuleusement aux Loix, & aux hommes qui en sont les Auteurs & les Ministres; Ils honoreront sur-tout les bons & sages Princes qui sauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus & de maux toujours prêts à nous accabler; Ils animeront le zèle de ces dignes Chefs, en leur montrant sans crainte & sans flaterie la grandeur de leur tâche & la rigueur de leur devoir: Mais ils n'en mépriseront pas moins une constitution qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de tant de gens respectables qu'on desire plus souvent qu'on ne les obtient, & de laquelle, malgré tous leurs soins, naissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparens.

Pag. 35.

(* 8.) P A R M I les hommes que nous connoissons, ou par nous mêmes, ou par les Historiens, ou par les voyageurs; les uns sont noirs, les autres blancs, les autres rouges; les uns portent de longs cheveux, les autres n'ont que de la laine frisée; les uns sont presque tout velus, les autres n'ont pas même

P 3

de

de Barbe; il y a eu & il y a peut-être encore des Nations d'hommes d'une taille gigantesque, & laissant à part la fable des Pygmées qui peut bien n'être qu'une exagération, on fait que les Lapons & sur-tout les Groenlandois sont fort au-dessous de la taille moyenne de l'homme; on prétend même qu'il y a des Peuples entiers qui ont des queues comme les quadrupèdes; Et sans ajouter une foi aveugle aux relations d'Hérodote & de Ctesias, on en peut du moins tirer cette opinion très vraisemblable, que si l'on avoit pu faire de bonnes observations dans ces tems anciens où les peuples divers suivoient des manières de vivre plus différentes entre elles qu'ils ne font aujourd'hui, on y auroit aussi remarqué dans la figure & l'habitude du corps, des variétés beaucoup plus frappantes. Tous ces faits dont il est aisé de fournir des preuves incontestables, ne peuvent surprendre que ceux qui sont accoutumés à ne regarder que les objets qui les environnent, & qui ignorent les puissants effets de la diversité des Climats, de l'air, des alimens, de la manière de vivre, des habitudes en général, & sur-

sur-tout la force étonnante des mêmes causes, quand elles agissent continuellement sur de longues suites de générations. Aujourd'hui que le commerce, les Voyages, & les conquêtes, réunissent davantage les Peuples divers, & que leurs manières de vivre se rapprochent sans cesse par la fréquente communication, on s'apperçoit que certaines différences nationales ont diminué, & par exemple, chacun peut remarquer que les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blancs & blonds décrits par les Historiens Latins, quoique le tems joint au mélange des Francs & des Normands, blancs & blonds eux mêmes, eût dû rétablir ce que la fréquentation des Romains avoit pu ôter à l'influence du Climat, dans la constitution naturelle & le teint des habitans. Toutes ces observations sur les variétés que mille causes peuvent produire & ont produit en effet dans l'Espèce humaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des Bêtes sans beaucoup d'examen, ou à cause de quelques différences qu'ils remarquoient dans la conformation extérieure, ou seulement parce

que ces Animaux ne parloient pas, ne feroient point en effet de véritables hommes Sauvages, dont la race dispersée anciennement dans les bois n'avoit eu occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, & se trouvoit encore dans l'état primitif de Nature. Donnons un exemple de ce que je veux dire.

„ On trouve”, dit le traducteur de l'Hist. des Voyages, „ dans le Royaume de Congo „ quantité de ces grands Animaux qu'on nomme „ *Orang-Outang* aux Indes Orientales, „ qui tiennent comme le milieu entre l'espèce humaine & les Babouins. Battel raconte que dans les forêts de Mayomba au royaume de Loango, on voit deux sortes de Monstres dont les plus grands se nomment „ *Pongos* & les autres *Enjokas*. Les premiers „ ont une ressemblance exacte avec l'homme; „ mais ils sont beaucoup plus gros, & de fort „ haute taille. Avec un visage humain, ils „ ont les yeux fort enfoncés. Leurs mains, „ leurs joues, leurs oreilles sont sans poil, „ à l'exception des sourcils qu'ils ont fort „ longs.

„ longs. Quoiqu'ils ayent le reste du corps „ assez velu, le poil n'en est pas fort épais, „ & sa couleur est brune. Enfin, la seule „ partie qui les distingue des hommes est la „ jambe qu'ils ont sans mollet. Ils marchent „ droits en se tenant de la main le poil du „ Cou; leur retraite est dans les bois; Ils „ dorment sur les Arbres, & s'y font une espèce de toit qui les met à couvert de la pluie. Leurs alimens sont des fruits ou des noix Sauvages. Jamais ils ne mangent de chair. L'usage des Nègres qui traversent les forêts, est d'y allumer des feux pendant la nuit. Ils remarquent que le matin à leur départ les Pongos prennent leur place autour du feu, & ne se retirent pas qu'il ne soit éteint: car avec beaucoup d'adresse, ils n'ont point assez de sens pour l'entretenir en y apportant du bois.

„ Ils marchent quelques fois en troupes „ & tuent les Nègres qui traversent les forêts. Ils tombent même sur les éléphants qui viennent paître dans les lieux qu'ils habitent, & les incommodent si fort à coups de poing ou de bâtons qu'ils les forcent à „ pren-

„ prendre la fuite en poussant des cris. On
 „ ne prend jamais de Pongos en vie; parce
 „ qu'ils sont si robustes que dix hommes ne
 „ suffiroient pas pour les arrêter: Mais les
 „ Nègres en prennent quantité de Jeunes
 „ après avoir tué la Mère, au Corps de la
 „ quelle le petit s'attache fortement: lorsqu'un
 „ de ces Animaux meurt, les autres cou-
 „ vrent son corps d'un Amas de branches ou
 „ de feuillages. Purchas ajoute que dans les
 „ conversations qu'il avoit eues avec Battel,
 „ il avoit appris de lui même qu'un Pongo
 „ lui enleva un petit Nègre qui passa un
 „ mois entier dans la Société de ces Ani-
 „ maux; Car ils ne font aucun mal aux hom-
 „ mes qu'ils surprennent, du moins lorsque
 „ ceux-ci ne les regardent point, comme le
 „ petit Nègre l'avoit observé. Battel n'a
 „ point décrit la seconde espèce de mon-
 „ stre.

„ DAPPER confirme que le Royaume de
 „ Congo est plein de ces animaux qui por-
 „ tent aux Indes le nom d'Orang-Outang,
 „ c'est-à-dire, habitans des bois, & que les
 „ Africains nomment Quojas-Morros. Cette
 „ Bête,

„ Bête, dit-il, est si semblable à Prom-
 „ me, qu'il est tombé dans l'esprit à quel-
 „ ques voyageurs qu'elle pouvoit être for-
 „ tie d'une femme & d'un singe: chimère
 „ que les Nègres mêmes rejettent. Un de
 „ ces animaux fut transporté de Congo en
 „ Hollande & présenté au Prince d'Orange
 „ Frederic Henri. Il étoit de la hauteur
 „ d'un Enfant de trois Ans & d'un embon-
 „ point médiocre, mais carré & bien pro-
 „ portionné, fort agile & fort vif; les jam-
 „ bes charnues & robustes, tout le devant du
 „ corps nud, mais le derrière couvert de
 „ poils noirs. A la première vue, son visage
 „ ressembloit à celui d'un homme, mais il
 „ avoit le nez plat & recourbé; ses oreilles
 „ étoient aussi celles de l'Espèce humaine;
 „ son sein, car c'étoit une femelle, étoit por-
 „ té, son nombril enfoncé, ses épaules fort
 „ bien jointes, ses mains divisées en doigts
 „ & en pouces, ses mollets & ses talons gras
 „ & charnus. Il marchoit souvent droit sur
 „ ses jambes, il étoit capable de lever & por-
 „ ter des fardeaux assez lourds. Lorsqu'il
 „ vouloit boire, il prenoit d'une main le

„ cou-

„ couvercle du pot, & tenoit le fond, de
 „ l'autre. Ensuite il s'effuyoit gracieusement
 „ les lèvres. Il se couchoit pour dormir,
 „ la tête sur un Couffin, se couvrant avec
 „ tant d'adresse qu'on l'auroit pris pour un
 „ homme au lit. Les Nègres font d'étranges
 „ recits de cet animal. Ils assurent non seu-
 „ lement qu'il forcé les femmes & les filles,
 „ mais qu'il ose attaquer des hommes armés;
 „ En un mot il y a beaucoup d'apparence
 „ que c'est le Satyre des Anciens. Merolla
 „ ne parle peut-être que de ces Animaux
 „ lorsqu'il raconte que les Nègres prennent
 „ quelquefois dans leurs chasses des hommes
 „ & des femmes Sauvages.

Il est encore parlé de ces espèces d'ani-
 maux Antropoformes dans le troisième tome
 de la même Histoire des Voyages sous le
 nom de *Beggos* & de *Mandrills*; mais pour
 nous en tenir aux relations précédentes on
 trouve dans la description de ces prétendus
 monstres des conformités frappantes avec l'es-
 péce humaine, & des différences moindres que
 celles qu'on pourroit assigner d'homme à hom-
 me. On ne voit point dans ces passages les
 raisons

raisons sur lesquelles les Auteurs se fondent
 pour refuser aux Animaux en question le
 nom d'hommes Sauvages, mais il est aisé de
 conjecturer que c'est à cause de leur stupidi-
 té, & aussi parce qu'ils ne parloient pas; rai-
 sons foibles pour ceux qui savent que quoi-
 que l'organe de la parole soit naturel à
 l'homme, la parole elle même ne lui est
 pourtant pas naturelle, & qui connoissent jus-
 qu'à quel point sa perfectibilité peut avoir
 élevé l'homme Civil au-dessus de son état
 originel. Le petit nombre de lignes que
 contiennent ces descriptions nous peut faire
 juger combien ces Animaux ont été mal ob-
 servés & avec quels préjugés ils ont été vus.
 Par exemple, ils sont qualifiés de monstres, &
 cependant on convient qu'ils engendrent.
 Dans dans un endroit Battel dit que les
 Pongos tuent les Nègres qui traversent les
 forêts, dans un autre Purchas ajoute qu'ils
 ne leur font aucun mal, même quand ils les
 surprennent; du moins lorsque les Nègres ne
 s'attachent pas à les regarder. Les Pongos
 s'assemblent autour des feux allumés par les
 Nègres, quand ceux-ci se retirent, & se reti-
 rent

rent à leur tour quand le feu est éteint; voilà le fait; voici maintenant le commentaire de l'observateur; *Car avec beaucoup d'adresse, ils n'ont pas assez de sens pour l'entretenir en y apportant du bois.* Je voudrais deviner comment Bartel ou Purchas son compilateur a pu savoir que la retraite des Pongos étoit un effet de leur bêtise plutôt que de leur volonté. Dans un Climat tel que Loango, le feu n'est pas une chose fort nécessaire aux Animaux, & si les Nègres en allument, c'est moins contre le froid que pour effrayer les bêtes féroces; il est donc très simple qu'après avoir été quelque tems réjouis par la flamme ou s'être bien réchauffés, les Pongos s'ennuyent de rester toujours à la même place, & s'en aillent à leur pâture, qui demande plus de tems que s'ils mangeoient de la chair. D'ailleurs, on fait que la plupart des Animaux, sans en excepter l'homme, sont naturellement paresseux, & qu'ils se refusent à toutes sortes de soins qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Enfin il paroît fort étrange que les Pongos dont on vante l'adresse & la force, les Pongos qui savent enterrer leurs

morts

morts & se faire des toits de branchages, ne sachent pas pousser des tisons dans le feu. Je me souviens d'avoir vu un singe faire cette même manœuvre qu'on ne veut pas que les Pongos puissent faire; il est vrai que mes idées n'étant pas alors tournées de ce côté, je fis moi-même la faute que je reproche à nos voyageurs, & je négligeai d'examiner si l'intention du singe étoit en effet d'entretenir le feu, ou simplement, comme je crois, d'imiter l'action d'un homme. Quoiqu'il en soit, il est bien démontré que le Singe n'est pas une variété de l'homme, non seulement parcequ'il est privé de la faculté de parler, mais surtout parcequ'on est sûr que son espèce n'a point celle de se perfectionner qui est le caractère spécifique de l'espèce humaine. Experiences qui ne paroissent pas avoir été faites sur le Pongos & l'Orang-Outang avec assez de soin pour en pouvoir tirer la même conclusion. Il y auroit pourtant un moyen par lequel, si l'Orang-Outang ou d'autres étoient de l'espèce humaine, les observateurs les plus grossiers pourroient s'en assurer même avec démonstration; mais outre qu'une

seule

seule génération ne suffiroit pas pour cette expérience, elle doit passer pour impraticable, parcequ'il faudroit que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai, avant que l'épreuve qui devoit constater le fait, pût être tentée innocemment.

Les Jugemens précipités, & qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée, sont sujets à donner dans l'excès. Nos voyageurs sont sans façon des bêtes sous les noms de *Pongos*, de *Mandrills*, d'*Orang-Outang*, de ces mêmes êtres dont sous le nom de *Satyres*, de *Faunes*, de *Silvains*, les Anciens faisoient des Divinités. Peut-être après des recherches plus exactes trouvera-t-on que ce sont des hommes. En attendant, il me paroît qu'il y a bien autant de raison de s'en rapporter-là dessus à Merolla, Religieux lettré, témoin oculaire, & qui avec toute sa naïveté ne laissoit pas d'être homme d'esprit, qu'au Marchand Bartel, à Dapper, à Purchas, & aux autres Compilateurs.

QUEL jugement pense-t-on qu'eussent porté de pareils Observateurs sur l'Enfant trouvé en 1694. dont j'ai déjà parlé ci-devant; qui ne don-

donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut longtems, continue le même Philosophe qui me fournit ce fait, avant de pouvoir proferer quelques paroles, encore le fit-il d'une manière barbare. Aussi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état, mais il ne s'en souvint non plus que nous souvenons de ce qui nous est arrivé au Berceau. Si malheureusement pour lui cet enfant fût tombé dans les mains de nos voyageurs, on ne peut douter qu'après avoir remarqué son silence & sa stupidité, ils n'eussent pris le parti de le renvoyer dans les bois ou de l'enfermer dans une Ménagerie; après quoi ils en auroient favorablement parlé dans de belles relations, comme d'une Bête fort curieuse qui ressembloit assez à l'homme.

DEPUIS trois ou quatre cens ans que les habitans de l'Europe inondent les autres parties du monde & publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages & de relations, je suis persuadé que nous ne connoissons d'hom-

mes que les seuls Européens; encore paroît-il aux préjugés ridicules qui ne sont pas éteints, même parmi les Gens de Lettres, que chacun ne fait guères sous le nom pompeux d'étude de l'homme, que celle des hommes de son pays. Les particuliers ont beau aller & venir, il semble que la Philosophie ne voyage point, aussi celle de chaque Peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste, au moins pour les contrées éloignées: Il n'y a guères que quatre fortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours; les Marins, les Marchands, les Soldats, & les Missionnaires; Or on ne doit guères s'attendre que les trois premières Classes fournissent de bons Observateurs, & quant à ceux de la quatrième, occupés de la vocation sublime qui les appelle, quand ils ne feroient pas sujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreroient pas volontiers à des recherches qui paroissent de pure curiosité, & qui les détourneraient des travaux plus importants auxquels ils se destinent. D'ailleurs, pour prêcher utilement l'Évangile

il

il ne faut que du zèle & Dieu donne le reste; mais pour étudier les hommes il faut des talens que Dieu ne s'engage à donner à personne, & qui ne sont pas toujours le partage des Saints. On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caractères & de mœurs; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun favoit déjà, n'ont su appercevoir à l'autre bout du monde que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rîe, & que ces traits vrais qui distinguent les Nations, & qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé aux leurs. De-là est venu ce bel adage de morale, si rebatu par la tourbe Philosopheque, que les hommes sont par tout les mêmes; qu'ayant par tout les mêmes passions & les mêmes vices, il est allés inutile de chercher à caractériser les différens Peuples; ce qui est à peu près aussi bien raisonné que si l'on disoit qu'on ne fauroit distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche & des yeux.

Q 2

Ne

Ne verra-t-on jamais renaître ces tems heureux où les Peuples ne se mêloient point de Philosopher, mais où les Platons, les Thalés & les Pythagores épris d'un ardent desir de favoir, entreprennent les plus grands voyages uniquement pour s'instruire, & alloient au loin secouer le joug des préjugés Nationaux, apprendre à connoître les hommes par leurs conformités & par leurs différences, & acquérir ces connoissances universelles qui ne sont point celles d'un Siècle ou d'un pays exclusivement, mais qui étant de tous les tems & de tous les lieux, sont pour ainsi dire la science commune des sages?

On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait ou fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des Savans & des Peintres, pour y dessiner des mesures & déchiffrer ou copier des Inscriptions: mais j'ai peine à concevoir comment dans un Siècle où l'on se pique de belles connoissances il ne se trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en genie, tous deux aimant la gloire & aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien & l'autre

l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde; pour y étudier, non toujours des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs, & qui, après tant de siècles employés à mesurer & considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

Les Academiciens qui ont parcouru les parties Septentrionales de l'Europe & Méridionales de l'Amérique avoient plus pour objet de les visiter en Géometres qu'en Philosophes. Cependant, comme ils étoient à la fois l'un & l'autre, on ne peut pas regarder comme tout à fait inconnues les régions qui ont été vues & décrites par les La Condamine & les Maupertuis. Le Jouaillier Chardin qui a voyagé comme Platon, n'a rien laissé à dire sur la Perse; la Chine paroît avoir été bien observée par les Jésuites. Kempfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces relations près, nous ne connoissons point les Peuples des Indes Orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entière & ses nombreux

breux habitans, aussi singuliers par leur caractère que par leur couleur, sont encore à examiner; toute la terre est couverte de Nations dont nous ne connoissons que les noms, & nous nous mêlons de juger le genre-humain! Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant & décrivant comme ils savent faire, la Turquie, l'Égypte, la Barbarie, l'Empire de Maroc, la Guinée, le pays des Caffres, l'intérieur de l'Afrique & ses côtes Orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les Royaumes de Siam, de Pegu & d'Ava, la Chine, la Tartarie, & sur tout le Japon; puis dans l'autre Hémisphère le Mexique, le Perou, le Chili, les Terres Magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguai s'il étoit possible, le Brezil, enfin les Caribes, la Floride & toutes les contrées Sauvages, voyage le plus important de tous & celui qu'il faudroit faire avec le plus de soin; supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémo-

mémorables, fissent ensuite à loisir l'Histoire naturelle Morale & Politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume; & nous apprendrions ainsi à connoître le nôtre: Je dis que quand de pareils Observateurs affirmeront d'un tel Animal que c'est un homme, & d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire; mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on seroit quelque fois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de refoudre sur d'autres animaux.

Pag. 36.

(* 9.) CELA me paroît de la dernière évidence, & je ne saurois concevoir d'où nos Philosophes peuvent faire naître toutes les passions qu'ils prêtent à l'homme Naturel. Excepté le seul nécessaire Physique, que la Nature même demande, tous nos autres besoins ne sont tels que par l'habitude avant laquelle ils n'étoient point des besoins, ou par nos desirs,

Q 4

desirs, & l'on ne desire point ce qu'on n'est pas en état de connoître. D'où il suit que l'homme Sauvage ne desirant que les choses qu'il connoît & ne connoissant que celles dont la possession est en son pouvoir ou facile à acquérir, rien ne doit être si tranquille que son ame & rien si borné que son esprit.

Pag. 47.

(* 10.) JE trouve dans le Gouvernement Civil de Locke une objection qui me paroît trop spécieuse pour qu'il me soit permis de la diffimuler. „ La fin de la société entre „ le Mâle & la Femelle „, dit ce philosophe, „ n'étant pas simplement de procréer, „ mais de continuer l'espèce; cette société „ doit durer, même après la procréation, „ du moins aussi longtems qu'il est nécessaire pour la nourriture & la conservation des procréés, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils soient capables de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Cette règle que la sagesse infinie du créateur a établie sur les „ œuvres

„ œuvres de ses mains, nous voyons que les „ créatures inférieures à l'homme l'observent „ constamment & avec exactitude. Dans ces „ animaux qui vivent d'herbe, la Société entre le mâle & la femelle ne dure pas plus longtems que chaque acte de copulation, parce que les mamelles de la Mère étant suffisantes pour nourrir les petits jusqu'à ce qu'ils soient capables de pâtre l'herbe, le mâle se contente d'engendrer & il ne se mêle plus après cela de la femelle ni des petits, à la subsistance desquels il ne peut rien contribuer. Mais au regard des bêtes de proye, la Société dure plus longtems, à cause que la Mère ne pouvant pas bien pourvoir à sa subsistance propre & nourrir en même tems ses petits par sa seule proye, qui est une voye de se nourrir & plus laborieuse & plus dangereuse que n'est celle de se nourrir d'herbe, l'assistance du mâle est tout à fait nécessaire pour le maintien de leur commune famille, si l'on peut user de ce terme; laquelle jusqu'à ce qu'elle puisse aller chercher quelque proye ne sauroit subsister que par les soins du Mâle

Q 5

„ &

„ & de la Femelle. On remarque le même
 „ dans tous les oiseaux, si l'on excepte quel-
 „ ques oiseaux Domestiques qui se trouvent
 „ dans des lieux où la continuelle abondance
 „ de nourriture exempte le mâle du soin de
 „ nourrir les petits; on voit que pendant que
 „ les petits dans leur nid ont besoin d'ali-
 „ mens, le mâle & la femelle y en portent,
 „ jusqu'à ce que ces petits-là puissent voler
 „ & pourvoir à leur subsistance.

„ Et en cela, à mon avis, consiste la
 „ principale; si ce n'est la seule raison pour-
 „ quoi le mâle & la femelle dans le Genre
 „ humain sont obligés à une Société plus
 „ longue que n'entretiennent les autres créa-
 „ tures. Cette raison est que la femme est
 „ capable de concevoir & est pour l'ordina-
 „ ré de rechef grosse & fait un nouvel en-
 „ fant, longtems avant que le précédent soit
 „ hors d'état de se passer du secours de ses
 „ parens & puisse lui-même pourvoir à ses
 „ besoins. Ainsi un Père étant obligé de
 „ prendre soin de ceux qu'il a engendrés, &
 „ de prendre ce soin-là pendant longtems,
 „ il est aussi dans l'obligation de continuer à
 „ vivre

„ vivre dans la Société conjugale avec la
 „ même femme de qui il les a eus, & de
 „ demeurer dans cette Société beaucoup plus
 „ longtems que les autres créatures, dont les
 „ petits pouvant subsister d'eux mêmes, avant
 „ que le tems d'une nouvelle procréation
 „ vienne, le lien du mâle & de la femelle
 „ se rompt de lui-même & l'un & l'autre se
 „ trouvent dans une pleine liberté, jusqu'à
 „ ce que cette saison qui a coutume de solli-
 „ citer les animaux à se joindre ensemble,
 „ les oblige à se choisir de nouvelles compa-
 „ gnes. Et ici l'on ne sauroit admirer assez
 „ la sagesse du créateur, qui ayant donné à
 „ l'homme des qualités propres pour pour-
 „ voir à l'avenir aussi bien qu'au présent, a
 „ voulu & a fait en sorte que la Société de
 „ l'homme durât beaucoup plus longtems que
 „ celle du mâle & de la femelle parmi les
 „ autres créatures; afin que par-là l'industrie
 „ de l'homme & de la femme fût plus exci-
 „ tée, & que leurs intérêts fussent mieux
 „ unis, dans la vue de faire des provisions
 „ pour leurs enfans & de leur laisser du bien:
 „ rien ne pouvant être plus préjudiciable à
 „ des

„ des Enfans qu'une conjonction incertaine &
 „ vague ou une dissolution facile & frequente
 „ de la Société conjugale.

LE même amour de la vérité qui m'a fait
 exposer sincèrement cette objection, m'excite
 à l'accompagner de quelques remarques, si
 non pour la résoudre, au moins pour l'éclair-
 cir.

1. J'OBSERVERAI d'abord que les preuves
 morales n'ont pas une grande force en mati-
 re de Physique & qu'elles servent plutôt à
 rendre raison des faits existans qu'à constater
 l'existence réelle de ces faits. Or tel est le
 genre de preuve que Mr. Locke employé
 dans le passage que je viens de rapporter;
 car quoiqu'il puisse être avantageux à l'espèce
 humaine que l'union de l'homme & de la
 femme soit permanente, il ne s'ensuit pas que
 cela ait été ainsi établi par la Nature, aut-
 rement il faudroit dire qu'elle a aussi institué
 la Société Civile, les Arts, le Commerce &
 tout ce qu'on prétend être utile aux hom-
 mes.

2. J'IGNORE où Mr. Locke a trouvé qu'en-
 tre les animaux de proye la Société du Mâle
 &

& de la Femelle dure plus longtems que parmi
 ceux qui vivent d'herbe, & que l'un aide à l'au-
 tre à nourrir les petits: Car on ne voit pas que
 le Chien, le Chat, l'Ours, ni le Loup recon-
 noissent leur femelle mieux que le Cheval,
 le Belier, le Taureau, le Cerf ni tous les
 autres Quadrupèdes ne reconnoissent la leur.
 Il semble au contraire que si le secours du
 mâle étoit nécessaire à la femelle pour con-
 server ses petits, ce seroit sur tout dans les
 espèces qui ne vivent que d'herbe, parce
 qu'il faut fort longtems à la Mère pour pas-
 tre, & que durant tout cet intervalle elle est
 forcée de négliger sa portée, au lieu que la
 proye d'une Ourse ou d'une Louve est dévo-
 rée en un instant & qu'elle a, sans souffrir la
 faim, plus de tems pour allaiter ses petits. Ce
 raisonnement est confirmé par une observa-
 tion sur le nombre relatif de mamelles &
 de petits qui distingue les espèces carnaci-
 res des frugivores & dont j'ai parlé dans la
 Note, 6. Si cette observation est juste &
 générale, la femme n'ayant que deux ma-
 melles & ne faisant guères qu'un enfant à la
 fois, voilà une forte raison de plus pour
 dou-

douter que l'espèce humaine soit naturelle-
ment Carnacière, de sorte qu'il semble que
pour tirer la conclusion de Locke, il faudroit
retourner tout à fait son raisonnement. Il
n'y a pas plus de solidité dans la même dis-
tinction appliquée aux oiseaux. Car qui
pourra se persuader que l'union du Mâle &
de la Femelle soit plus durable parmi les vau-
tours & les Corbeaux que parmi les Tourte-
relles? Nous avons deux espèces d'oiseaux
domestiques, la Canne & le Pigeon, qui
nous fournissent des exemples directement
contraires au Système de cet Auteur. Le Pi-
geon qui ne vit que de grain reste uni à sa
femelle, & ils nourrissent leurs petits en com-
mun. Le Canard, dont la voracité est con-
nue, ne reconnoît ni sa femelle ni ses petits,
& n'aide en rien à leur subsistance; Et parmi
les Poules, espèce qui n'est guères moins car-
nacière, on ne voit pas que le Coq se mette
aucunement en peine de la couvée. Que si
dans d'autres espèces le Mâle partage avec la
Femelle le soin de nourrir les petits; c'est
que les Oiseaux qui d'abord ne peuvent vo-
ler & que la Mère ne peut allaiter, sont beau-
coup

moins en état de se passer de l'assistan-
ce du Père que les Quadrupèdes à qui suffit
la mamelle de la Mère, au moins durant
quelque tems.

3. Il y a bien de l'incertitude sur le fait
principal qui sert de base à tout le raisonne-
ment de M. Locke: Car pour favoir si com-
me il le prétend, dans le pur état de Nature
la femme est pour l'ordinaire de rechef gros-
se & fait un nouvel enfant longtems avant
que le précédent puisse pourvoir lui même à
ses besoins, il faudroit des expériences qu'as-
surément Locke n'avoit pas faites & que per-
sonne n'est à portée de faire. La cohabita-
tion continuelle du Mari & de la Femme est
une occasion si prochaine de s'exposer à une
nouvelle grossesse qu'il est bien difficile de
croire que la rencontre fortuite ou la seule
impulsion du temperament produisit des effets
aussi fréquens dans le pur Etat de Nature que
dans celui de la Société conjugale; l'entour
qui contribueroit peut-être à rendre les en-
fans plus robustes; & qui d'ailleurs pourroit
être compensée par la faculté de concevoir,
prolongée dans un plus grand âge chez les
fem-

femmes qui en auroient moins abusé dans leur jeunesse. A l'égard des Enfans, il y a bien des raisons de croire que leurs forces & leurs organes se développent plus tard parmi nous qu'ils ne faisoient dans l'état primitif dont je parle. La foiblesse originelle qu'ils tirent de la constitution des Parens, les soins qu'on prend d'envelopper & gêner tous leurs membres, la molesse dans laquelle ils sont élevés, peut-être l'usage d'un autre lait que celui de leur Mère, tout contraire & retarde en eux les premiers progrès de la Nature. L'application qu'on les oblige de donner à mille choses sur lesquelles on fixe continuellement leur attention tandis qu'on ne donne aucun exercice à leurs forces corporelles, peut encore faire une diversion considérable à leur accroissement; de sorte que, si au-lieu de surcharger & fatiguer d'abord leurs esprits de mille manières, on laissoit exercer leurs Corps aux mouvemens continuels que la Nature semble leur demander, il est à croire qu'ils feroient beaucoup plutôt en état de marcher, d'agir, & de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

4. Enfin

4. Enfin M. Locke prouve tout au plus qu'il pourroit bien y avoir dans l'homme un motif de demeurer attaché à la femme lorsqu'elle a un Enfant; mais il ne prouve nullement qu'il a dû s'y attacher avant l'accouchement & pendant les neuf mois de la grossesse. Si telle femme est indifférente à l'homme pendant ces neuf mois, si même elle lui devient inconnue, pourquoi la secourra-t-il après l'accouchement? pourquoi lui aidera-t-il à élever un Enfant qu'il ne fait pas seulement lui appartenir, & dont il n'a résolu ni prévu la naissance? Mr. Locke suppose évidemment ce qui est en question: Car il ne s'agit pas de savoir pourquoi l'homme demeurera attaché à la femme après l'accouchement, mais pourquoi il s'attachera à elle après la conception. L'appétit satisfait, l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre souci ni peut-être la moindre idée des suites de son action. L'un s'en va d'un côté, l'autre d'un autre, & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils ayent la mémoire de s'être connus: Car cette espèce

R

de

de mémoire par laquelle un individu donne la préférence à un individu pour l'acte de la génération exige, comme je le prouve dans le texte, plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain, qu'on ne peut lui en supposer dans l'état d'animalité dont il s'agit ici. Une autre femme peut donc contenter les nouveaux desirs de l'homme aussi commodément que celle qu'il a déjà connue, & un autre homme contenter de même la femme, supposé qu'elle soit pressée du même appetit pendant l'état de grossesse, de quoi l'on peut raisonnablement douter. Que si dans l'état de Nature la femme ne ressent plus la passion de l'amour après la conception de l'enfant, l'obstacle à sa Société avec l'homme en devient encore beaucoup plus grand, puisqu'alors elle n'a plus besoin ni de l'homme qui l'a fécondée ni d'aucun autre. Il n'y a donc dans l'homme aucune raison de rechercher la même femme, ni dans la femme aucune raison de rechercher le même homme. Le raisonnement de Locke tombe donc en ruine, & toute la Dialectique de ce Philosophe ne l'a pas garanti de la faute que Hobbes

bés & d'autres ont commise. Ils avoient à expliquer un fait de l'Etat de Nature, c'est-à-dire, d'un état où les hommes vivoient isolés, & où tel homme n'avoit aucun motif de demeurer à côté de tel homme, ni peut-être les hommes de demeurer à côté les uns des autres, ce qui est bien pis; & ils n'ont pas songé à se transporter au-delà des Siècles de Société, c'est-à-dire, de ces tems où les hommes ont toujours une raison de demeurer près les uns des autres, & où tel homme a souvent une raison de demeurer à côté de tel homme ou de telle femme.

Pag. 49.

(* b.) Je me garderai bien de m'embarquer dans les réflexions philosophiques qu'il y auroit à faire sur les avantages & les inconveniens de cette institution des langues; ce n'est pas à moi qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, & le peuple lettré respecte trop ses préjugés pour supporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laissons donc parler les Gens à qui l'on n'a point fait un

R 2

Crime

Crime d'oser prendre quelquefois le parti de la raison contre l'avis de la multitude. *Nec quidquam felicitati humani generis decederet, si, pulsâ tot linguarum peste & confusione, unam artem callerent mortales, & signis, motibus, gestibusque licitum foret quidvis explicare. Nunc vero ita comparatum est, ut animalium quæ vulgò bruta creduntur, melior longè quàm nostra hæc in parte videatur conditio, ut potè quæ promptius & forsan felicius, sensus & cogitationes suas sine interprete significant, quàm ulli queant mortales, præsertim si peregrino utantur sermone.* II. Vossius de Poëmat. Cant. & Viribus Rythmi p. 66.

Pag. 59.

(* II.) PLATON montrant combien les idées de la quantité discrete & de ses rapports sont nécessaires dans le moindres arts, se moque avec raison des Auteurs de son tems qui prétendoient que Palamède avoit inventé les nombres au siège de Troye, comme si, dit ce Philosophe, Agammemnon eût pu ignorer jusques-là combien il avoit de jambes? En effet, on sent l'impossibilité que la

société

société & les arts fussent parvenus où ils étoient déjà du tems du siège de Troye, sans que les hommes eussent l'usage des nombres & du calcul: mais la nécessité de connoître les nombres avant que d'acquiescer d'autres connoissances n'en rend pas l'invention plus aisée à imaginer; les noms des nombres une fois connus, il est aisé d'en expliquer le sens & d'exciter les idées que ces noms représentent, mais pour les inventer, il fallut avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être pour ainsi dire familiarisé avec les meditations philosophiques, s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence & indépendamment de toute autre perception, abstraction très pénible, très métaphisique, très peu naturelle & sans laquelle cependant ces idées n'eussent jamais pu se transporter d'une espèce ou d'un genre à un autre, ni les nombres devenir universels. Un sauvage pouvoit considérer séparément sa jambe droite & sa jambe gauche, ou les regarder ensemble sous l'idée indivisible d'une couple sans jamais penser qu'il en avoit deux; car autre chose est l'idée représentative qui nous peint un objet,

R 3

&

& autre chose l'idée numérique qui le détermine. Moins encore pouvoit il calculer jusqu'à cinq, & quoiqu'appliquant ses mains l'une sur l'autre, il eût pu remarquer que les doigts se répondoient exactement, il étoit bien loin de songer à leur égalité numérique; Il ne faisoit pas plus le compte de ses doigts que de ses cheveux; & si, après lui avoir fait entendre ce que c'est que nombres, quelqu'un lui eût dit qu'il avoit autant de doigts aux pieds qu'aux mains, il eut peut-être été fort surpris, en les comparant, de trouver que cela étoit vrai.

Pag. 68.

(* 12.) IL ne faut pas confondre l'Amour propre & l'Amour de soi-même; deux passions très différentes par leur nature & par leurs effets. L'Amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation & qui, dirigé dans l'homme par la raison & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'Amour propre n'est qu'un sentiment relatif, factice, &

né

né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, & qui est la véritable source de l'honneur.

Ceci bien entendu, je dis que dans notre état primitif, dans le véritable état de nature, l'Amour propre n'existe pas; Car chaque homme en particulier se regardant lui-même comme le seul Spectateur qui l'observe, comme le seul être dans l'univers qui prenne intérêt à lui, comme le seul juge de son propre mérite, il n'est pas possible qu'un sentiment qui prend sa source dans des comparaisons qu'il n'est pas à portée de faire, puisse germer dans son ame; par la même raison cet homme ne sauroit avoir ni haine ni desir de vengeance, passions qui ne peuvent naître que de l'opinion de quelque offense reçue; & comme c'est le mépris ou l'intention de nuire & non le mal qui constitue l'offense, des hommes qui ne savent ni s'apprécier ni se comparer, peuvent se faire beaucoup de violences mutuelles, quand il leur en revient quelque avantage, sans jamais s'offenser réciproquement.

R 4

ment.

ment. En un mot, chaque homme ne voyant guères ses semblables que comme il verroit des Animaux d'une autre espèce, peut ravir la proie au plus foible ou céder la sienne au plus fort, sans envifager ces rapines que comme des événemens naturels, sans le moindre mouvement d'insolence ou de dépit, & sans autre passion que la douleur ou la joye d'un bon ou mauvais succès.

Pag. 116.

(* 13.) C'EST une chose extrêmement remarquable que depuis tant d'années que les Européens se tourmentent pour amener les Sauvages des diverses contrées du monde à leur manière de vivre, ils n'ayent pas pu encore en gagner un seul, non pas même à la faveur du Christianisme; car nos missionnaires en font quelques fois des Chrétiens, mais jamais des hommes Civilisés. Rien ne peut surmonter l'invincible répugnance qu'ils ont à prendre nos mœurs & vivre à notre manière. Si ces pauvres Sauvages font aussi malheureux qu'on le prétend, par quelle inconcevable dépravation de jugement refusent ils constamment de se policer à notre imitation ou d'apprendre à vivre heureux parmi nous; tandis qu'on lit en mille endroits que des François & d'autres Européens se sont réfugiés volontairement parmi ces Nations, y ont passé leur vie entière, sans pouvoir plus quitter une si étrange manière de vivre, & qu'on voit même des Missionnaires sentés regretter avec attendrissement les jours calmes & innocens qu'ils ont passés chez ces peuples si méprisés? Si l'on répond qu'ils n'ont pas assez de lumières pour juger sainement de leur état & du nôtre, je repliquerai que l'estimation du bonheur est moins l'affaire de la raison que du sentiment. D'ailleurs cette réponse peut se retorquer contre nous avec plus de force encore; car il y a plus loin de nos idées à la disposition d'esprit où il faudroit être pour concevoir le goût que trouvent les sauvages à leur manière de vivre, que des idées des sauvages à celles qui peuvent leur faire concevoir la nôtre. En effet, après quelques observations il leur est aisé de voir que tous nos travaux se dirigent sur deux seuls objets;

R 5
savour,

favoir, pour foi les commodités de la vie, & la considération parmi les autres. Mais le moyen pour nous d'imaginer la sorte de plaisir qu'un sauvage prend à passer sa vie seul au milieu des bois ou à la pêche, ou à souffler dans une mauvaise flûte, sans jamais favoir en tirer un seul ton & sans se foucier de l'apprendre?

On a plusieurs fois amené des sauvages à Paris, à Londres, & dans d'autres villes; on s'est empressé de leur étaler nôtre luxe, nos richesses, & tous nos arts les plus utiles & les plus curieux; tout cela n'a jamais excité chés eux qu'une admiration stupide, sans le moindre mouvement de convoitise. Je me souviens entre autres de l'Histoire d'un chef de quelques Américains septentrionaux qu'on mena à la Cour d'Angleterre il y a une trentaine d'années. On lui fit passer mille choses devant les yeux pour chercher à lui faire quelque présent qui pût lui plaire, sans qu'on trouvât rien dont il parut se foucier. Nos armes lui sembloient lourdes & incommodes, nos souliers lui bleffoient les pieds, nos habits le gênoient, il rebutoit tout; enfin

on

on s'apperceut qu'ayant pris une couverture de laine, il sembloit prendre plaisir à s'en envelopper les épaules; vous conviendrez, au moins, lui dit-on aussi-tôt, de l'utilité de ce meuble? Oui, répondit-il, cela me paroît presque aussi bon qu'une peau de bête. Encore n'eut il pas dit cela, s'il eût porté l'une & l'autre à la pluye.

Peut-être me dira-t-on que c'est l'habitude qui attachant chacun à sa manière de vivre, empêche les sauvages de sentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre: Et sur ce pied-là il doit paroître au moins fort extraordinaire que l'habitude ait plus de force pour maintenir les sauvages dans le goût de leur misère que les Européens dans la jouissance de leur félicité. Mais pour faire à cette dernière objection une réponse à laquelle il n'y ait pas un mot à repliquer, sans alleguer tous les jeunes sauvages qu'on s'est vainement efforcé de civiliser; sans parler des Groenlandois & des habitans de l'Islande; qu'on a tenté d'élever & nourrir en Dannemarck, & que la tristesse & le desespoir ont tous fait périr, soit de langueur, soit dans la mer où ils avoient tenté

de

de regagner leur pays à la nage; je me contenterai de citer un seul exemple bien attesté, & que je donne à examiner aux admirateurs de la Police Européenne.

„ Tous les efforts des Missionnaires Hollan-
 „ dois du Cap de Bonne Espérance n'ont ja-
 „ mais été Capables de convertir un seul Hot-
 „ tentot. Van der Stel, Gouverneur du Cap
 „ en ayant pris un dès l'enfance le fit élé-
 „ ver dans les principes de la Religion Chré-
 „ tienne, & dans la pratique des usages de
 „ l'Europe. On le vêtit richement, on lui fit
 „ apprendre plusieurs langues, & ses progrès
 „ répondirent fort bien aux soins qu'on prit
 „ pour son éducation. Le Gouverneur espé-
 „ rant beaucoup de son esprit, l'envoya aux
 „ Indes avec un Commissaire général qui l'em-
 „ ploya utilement aux affaires de la Compag-
 „ nie. Il revint au Cap après la mort du Com-
 „ missaire. Peu de jours après son retour, dans
 „ une visite qu'il rendit à quelques Hottentots
 „ de ses parens, il prit le parti de se dépouil-
 „ ler de sa parure Européenne pour se révé-
 „ tir d'une peau de Brebis. Il retourna au
 „ Fort, dans ce nouvel ajustement, chargé
 „ d'un



C. Goussier del. — Il retourne chez ses Egaux. — *D. Boniqui sculp.*
 Voyez la Note 13. p. 259.

„ d'un paquet qui contenoit ses anciens ha-
 „ bits, & les présentant au Gouverneur il lui
 „ tint ce discours *. *Ayez la bonté, Monsieur,*
 „ *de faire attention que je renonce pour toujours à*
 „ *cet appareil. Je renonce aussi pour toute ma*
 „ *vie à la Religion Chretienne, ma resolution est*
 „ *de vivre & mourrir dans la Religion, les ma-*
 „ *nières & les usages de mes Ancêtres. L'unique*
 „ *grace que je vous demande est de me laisser le*
 „ *Collier & le Coutelas que je porte. Je les gar-*
 „ *derai pour l'amour de vous.*”. Aussi-tôt sans
 „ attendre la réponse de Van der Stel, il se
 „ déroba par la fuite & jamais on ne le revit
 „ au Cap”. *Histoire des Voyages Tome 5. p. 175.*

Pag. 131.

(* c.) ON pourroit m'objecter que dans un
 pareil desordre les hommes au-lieu de s'entre-
 égorger opiniâtrément se feroient dispersés, s'il
 n'y avoit point eu de bornes à leur disper-
 sion. Mais premièrement ces bornes eussent
 au moins été celles du monde, & si l'on pen-
 se à l'excessive population qui resulte de l'E-
 tat de Nature, on jugera que la terre dans cet-
 te état n'eût pas tardé à être couverte d'hom-
 mes

* Voyez le Frontispice.

mes ainsi forcés à se tenir rassemblés. D'ailleurs, ils se feroient dispersés, si le mal avoit été rapide & que c'eût été un changement fait du jour au lendemain; mais ils naissoient sous le joug; ils avoient l'habitude de le porter quand ils en sentoient la pesanteur, & ils se contentoient d'attendre l'occasion de le secouer. Enfin, déjà accoutumés à mille commodités qui les forçoient à se tenir rassemblés, la dispersion n'étoit plus si facile que dans les premiers tems où nul n'ayant besoin que de soi-même, chacun prenoit son parti sans attendre le consentement d'un autre.

Pag. 137.

(* 14.) LE Marechal de V*** contoit que dans une de ses Campagnes, les excessives friponneries d'un Entrepreneur des Vivres ayant fait souffrir & murmurer l'armée, il le rança vertement & le menaça de le faire pendre. Cette menace ne me regarde pas, lui repondit hardiment le fripon, & je suis bien bien aisé de vous dire qu'on ne pend point un homme qui dispose de cent mille écus. Je ne fais comment cela se fit, ajoûtoit naïvement le Marechal, mais en effet il ne fut point pen-

pendu, quoiqu'il eût cent fois mérité de l'être.

Pag. 169.

(* 15.) LA justice distributive s'opposeroit même à cette égalité rigoureuse de l'Etat de Nature, quand elle seroit praticable dans la société civile; & comme tous les membres de l'Etat lui doivent des services proportionnés à leurs talens & à leurs forces, les Citoyens à leur tour doivent être distingués & favorisés à proportion de leurs services. C'est en ce sens qu'il faut entendre un passage d'Isocrate dans lequel il loue les premiers Athéniens d'avoir bien su distinguer quelle étoit la plus avantageuse des deux fortes d'égalité, dont l'une consiste à faire part des mêmes avantages à tous les Citoyens indifféremment, & l'autre à les distribuer selon le mérite de chacun. Ces habiles politiques, ajoûte l'orateur, bannissant cette injuste égalité qui ne met aucune différence entre les méchans & les gens de bien, s'attachèrent inviolablement à celle qui récompense & punit chacun selon son mérite. Mais premièrement il n'a jamais existé de société, à quelque degré de corruption qu'elles aient pu parvenir, dans laquelle on ne fit aucune

cune différence des méchants & des gens de bien; & dans les matières de mœurs où la Loy ne peut fixer de mesure assez exacte pour servir de règle au Magistrat, c'est très sagement que, pour ne pas laisser le fort ou le rang des Citoyens à sa discrétion, elle lui interdit le jugement des personnes pour ne lui laisser que celui des Actions. Il n'y a que des mœurs aussi pures que celles des Anciens Romains qui puissent supporter des Censeurs, & de pareils tribunaux auroient bientôt tout bouleversé parmi nous: C'est à l'estime publique à mettre de la différence entre les méchants & les gens de bien; le Magistrat n'est juge que du droit rigoureux; mais le peuple est le véritable juge des mœurs; juge intègre & même éclairé sur ce point, qu'on abuse quelques fois, mais qu'on ne corrompt jamais. Les rangs des Citoyens doivent donc être réglés, non sur leur mérite personnel, ce qui seroit laisser au Magistrat le moyen de faire une application presque arbitraire de la Loi, mais sur les services réels qu'ils rendent à l'Etat & qui sont susceptibles d'une estimation plus exacte.

ERRATA

ERRATA.

DEDICACE.

Pages.	Lignes	lisés	lisés
à plusieurs reprises	état	—	Etat
VII.	6.	<i>obscures</i>	<i>obscures.</i>
XIV.	11.	seulement	seulement.
XXII.	9}	Magnifiques, très	Doivent être
	10}	hon. &c.	en Capitales
XXIII.	7.	heureux	heureuse
XXXII.	9.	feriez	feriez
XXXIII.	9.	modesté,	modeste
XLI.	12.	le	les
XLVII.	7.	donc	il faut le retrancher

DISCOURS.

24.	-	3.	trouvent	- - -	trouvent-ils
34.	-	3.	detems	- - -	de tems
		4.	la quelle	- - -	laquelle
38.	-	14.	matin	- - -	main
		15.	connoissances,		connoissances
			nécessaires		nécessaire
46.	-	16.	ces	- - -	ses
61.	-	7.	conditions,	- - -	conditions.
62.	-	8.	exfience	- - -	existence
70.	-	9.	comme un être,		pour un Etre
76.	-	7.	pourroient	- - -	pouvoient
148.	-	11.	& que		& que

S

Tulles Am 17

h.

AVIS POUR LE RELIEUR.

*Les trois Cartons attachés à cette
demi-feuille doivent être placés pro-
prement, aux pages indiquées.*

